

@

Æneas ANDERSON

**Relation
de l'ambassade
du lord Macartney
à la Chine**

dans les années 1792, 1793 et 1794

à partir de :

RELATION DE L' AMBASSADE DU LORD MACARTNEY À LA CHINE,

dans les années 1792, 1793 et 1794

contenant les diverses particularités de cette ambassade, avec la description des mœurs des Chinois, et celle de l'intérieur du pays, des villes, etc. etc.

par Æneas ANDERSON (17xx-18xx)

traduite de l'anglais sur la seconde édition d'Æneas Anderson, employé à la suite de Son Excellence le comte de Macartney, ambassadeur du roi de la Grande-Bretagne auprès de l'empereur de la Chine.

Chez Denné le jeune, Bocquillon et Poisson, libraires, à Paris, an 4 (1796), deux volumes 256 et 228 pages.

Seule la partie du voyage se déroulant en Chine est numérisée.

Édition en format texte par
Pierre Palpant

www.chineancienne.fr
mai 2015

TABLE DES CHAPITRES

.

[Chapitre III.](#)

Départ de la baie de Turon. Sir George Staunton, etc. s'embarque sur le Jackall pour Macao. Entrée dans la mer d'Yello, ou mer Jaune. Le lieutenant Campbell va à Mettow. Présent de la part du mandarin de Chusan. Grand nombre de malades à bord du *Lion*. MM. Huttner et Plumb descendent à Mettow pour préparer le débarquement de l'ambassade. Arrivée d'un mandarin à bord. Les soldats, les mécaniciens, ainsi que la suite de l'ambassade, passent à bord de plusieurs jonques avec les présents, bagages, etc. L'ambassadeur descend à Mettow. Description de cette place.

[Chapitre IV.](#)

Détails sur le mandarin chargé de la conduite de l'ambassade. Grande variété de présents de provisions. Habitudes grossières des Chinois concernant leur nourriture. Description des jonques. Ordre de la marche des bâtiments désignés pour le transport de l'ambassadeur et de sa suite.

[Chapitre V.](#)

Le lord Macartney quitte Mettow, et fait voile pour Pékin. Beauté et fertilité du pays. Divers événements du voyage. Description des soldats chinois. Navigation sur la rivière. Quelques détails sur l'arbre à thé, avec la manière de préparer ses feuilles pour en faire une boisson. Prodigieuse population de la Chine. Arrivée à la ville de Tyensing. Description de cette ville. Spectacle chinois. Description du palais du mandarin.

[Chapitre VI.](#)

Violente tempête accompagnée d'éclairs et de tonnerre. Présents distribués à la suite de l'ambassade. Manière de touer les jonques. Mets ordinaires des Chinois, et leur façon de les préparer. Lenteur de la navigation. Étranges habitudes des plus basses classes des naturels. Traversée de la ville de Cho-tang-poa. Événements de la navigation. Visites faites par le mandarin de Tyensing à l'ambassadeur. Description de son cortège. Beauté, fertilité et variété des productions des campagnes situées de chaque côté de la rivière.

[Chapitre VII.](#)

Arrivée à la ville de Tong-tchew, où le voyage sur la rivière se termine. Débarquement de l'ambassadeur ; cérémonies employées en cette occasion. Description du lieu marqué pour recevoir les présents et les bagages ainsi que de la maison destinée à loger l'ambassadeur et sa suite. Culte extérieur des Chinois. Traitement de l'ambassade. Description de la ville de Tong-tchew. Particularités relatives à son gouvernement. Examen des présents destinés à l'empereur. Exercice de l'artillerie. Visite d'un mandarin. Mort et enterrement de M. Cadès. Avis donné à l'ambassadeur du jour fixé pour son départ de Tong-tchew.

[Chapitre VIII.](#)

Départ de la ville de Tong-tchew. Description de la route de Pékin. Arrivée à une très grande ville appelée Kieng-foo. Halte faite dans cet endroit pour déjeuner. Réunion immense de peuple pour voir passer l'ambassade. Arrivée à Pékin. Quelques détails sur cette ville. Usages, coutumes et manières des Chinois. Départ de Pékin. Arrivée au palais de l'empereur, nommé Yeumen-manyeumen.

Chapitre IX.

Description du palais de Yeumen-manyeumen. Événements désagréables. Dispute avec le détachement chinois à qui la garde de ce palais est confiée. Requête du lord Macartney pour un changement de résidence. L'ambassade retourne à Pékin. Description d'une pagode. Arrivée au palais désigné pour la nouvelle résidence de l'ambassade. Description du local et des arrangements faits pour notre réception. Visite de plusieurs mandarins à l'ambassadeur.

Chapitre X.

Le lord Macartney est prévenu que l'empereur recevra l'ambassade dans sa résidence impériale en Tartarie. Choix des personnes qui doivent y accompagner l'ambassadeur. Occupations assignées à celles laissées à Pékin. Arrangements pris pour le voyage. Départ de Pékin. Particularités de la route.

Chapitre XI.

Arrivée à la ville de Waung-Chauyeng. Description des soldats chinois etc. Passage à travers la Grande muraille. Sa description. Différences entre la Tartarie et la Chine. Montagne extraordinaire. Arrivée au palais de Chaung-Shanuve. Détails à son sujet. Exemple de l'industrie des paysans, et manière de cultiver du pays. Fermage des terres à la Chine. Arrivée au palais de Callachot-tueng. Sa description. Arrangements concernant l'entrée de l'ambassade dans Jéhol.

Chapitre XII.

Arrivée au palais de Callachotre-shangsu. Halte faite devant l'une des pagodes de l'empereur. Entrée publique dans Jéhol. Détails à ce sujet. Description du palais assigné à l'ambassade. Un mandarin principal fait une visite de cérémonie à l'ambassadeur. Conduite singulière, relativement à la fourniture de nos provisions. Les présents sont déballés et déployés. Leur énumération.

Chapitre XIII.

Les présents sortent du palais. L'empereur fait notifier à l'ambassadeur qu'il lui donnera audience. Ordres prescrits à ce sujet. Description de la marche de l'ambassade vers le palais impérial. Première audience donnée par l'empereur à l'ambassadeur. Présents reçus à cette occasion. Seconde visite de l'ambassadeur à l'empereur. Nouveaux présents. Espoir d'un heureux succès pour l'ambassade.

Chapitre XIV.

L'ambassadeur reçoit la visite de plusieurs mandarins, chargés de la part de l'empereur de l'inviter à assister à l'anniversaire de la naissance de sa majesté impériale. Toute l'ambassade prend part à la fête. Description du palais impérial. Particularités sur l'empereur. Succession de présents. Fin de la négociation avec la cour impériale. Présents particuliers de l'empereur de la Chine au roi de la Grande-Bretagne. Description d'un spectacle. Puntion d'un soldat anglais jugé par une cour martiale. Départ de Jéhol.

Chapitre XV.

Départ de la ville de Jéhol. Description de deux rochers situés dans son voisinage. Particularités du voyage. Arrivée à Pékin. Divers arrangements. On se prépare à envoyer le reste des présents à l'empereur. Maladie parmi nos soldats. L'ambassadeur attend sa majesté impériale. Description abrégée de son palais. Nouveaux arrangements relatifs aux tables de l'ambassade. Présents destinés pour l'empereur et le Grand choulaa. L'empereur se rend à Yeumen-manyeumen pour les voir. Description de sa personne et de son

habillement. Présents reçus de la cour pour leurs majestés britanniques. Circonstances relatives à ceux qui avaient été envoyés à l'empereur. Le bruit court que l'ambassade va partir de Pékin.

[Chapitre XVI.](#)

Ordres donnés aux personnes attachées à l'ambassade pour se préparer à partir immédiatement de Pékin. L'empereur refuse d'accorder aucun délai. Embarras causé par ce départ inattendu et subit. L'ambassade quitte Pékin. Son retour à Tong-tchew. Ordres relatifs aux jonques qui doivent transporter l'ambassade à Canton. Difficulté concernant les bagages. Les jonques entrent dans un canal. Sa description. Particularités du voyage. Aspect et culture du pays. Poste chinoise. Passage à travers plusieurs grandes villes. Leur description abrégée.

[Chapitre XVII.](#)

Différentes particularités du voyage. Entrée dans la rivière de Yello ou rivière Jaune. Passage à travers plusieurs villes, lacs, etc. Cérémonial observé dans la ville de Kiang-fow. Navigation sur un beau lac, et sa description. Entrée dans une autre rivière, avec quelques détails à son sujet. Passage à travers plusieurs villes, etc. Chantiers pour des jonques. Arrivée à la ville de Mee-you-mee-awng. Beauté du pays. Nouveaux détails sur les troupes chinoises. Description du palais et de la pagode d'un mandarin.

[Chapitre XVIII.](#)

Continuation du voyage. Variété d'objets. Attentions choisies d'un mandarin pour l'ambassade. Punition de quelques capitaines des jonques accusés d'avoir détourné les provisions destinées à l'ambassadeur et à sa suite. Agriculture de la Chine. Préparatifs pour l'envoi de nos gros bagages à Chusan ; nomination des personnes de l'ambassade qui doivent les accompagner. Arrivée à Hoang-tchew. Départ du capitaine Mackintosh, etc. pour Chusan.

[Chapitre XIX.](#)

L'ambassadeur et sa suite traversent la ville de Hoang-tchew, et se rendent à la rivière verte où ils se embarquent. Formalités qui furent observées dans cette circonstance. Particularités du voyage. Description du pays. Honneurs rendus à l'ambassadeur. Débarquement des jonques et voyage par terre. Description de la marche. Nouvel embarquement. Continuation du voyage.

[Chapitre XX.](#)

Continuation du voyage. Curiosités des bords de la rivière. Échange des jonques contre des bâtiments plus grands. Particularités du voyage. Aspect du pays. Présents de la part du mandarin de Tyaung-shi-senna. Description abrégée de quelques tombeaux. Passage à travers Saunt-y-tawn, et trois autres villes contiguës les unes aux autres. Arrivée à Chinga-foo.

[Chapitre XXI.](#)

Continuation et particularités du voyage. Ruines d'un ancien édifice. Manière de pêcher des Chinois. Emploi qu'ils font des oiseaux pour prendre le poisson. Passage de la flotte devant plusieurs villes et villages. Arrivée à Yoo-jann-au ; belle situation de cette ville. Ancrage des jonques devant Kaung-joo-foo. Réception faite à l'ambassadeur.

[Chapitre XXII.](#)

Continuation du voyage. Méthode des Chinois pour arroser leurs champs. Tombeaux. Changement dans l'aspect du pays. Débarquement de l'ambassade

à la ville de Naung-foo, et trajet par terre. Particularités du voyage. Arrivée à la ville de Naung-chin-oa. Sa description abrégée, l'ambassadeur se rembarque sur une autre rivière.

[Chapitre XXIII.](#)

L'ambassadeur se rembarque sur de nouvelles jonques. Continuation et particularités du voyage. Pagode d'un genre nouveau. Rencontre de tombeaux. Trains de bois. L'ambassade passe sur des jonques plus larges. Montagnes curieuses, leur description. Singulière illumination.

[Chapitre XXIV.](#)

Continuation du voyage. Description d'une montagne singulière. Particularités de la rivière. Arrivée à la ville de Tuyn-yan-yeau. Rencontre d'un grand nombre de villes et de villages. Mouillage devant la ville de Tsyn-tian. Arrivée à Canton. Formalités observées dans cette circonstance, etc.

[Chapitre XXV.](#)

Description abrégée de Canton. Départ de l'ambassade pour Wampow et Macao. Quelques détails sur ces deux villes. Particularités relatives au séjour de l'ambassade à Macao. Retour en Angleterre.

[Chapitre de supplément.](#)

Récit abrégé du voyage du capitaine Mackintosh depuis Hoang-tchew jusqu'à Chusan, etc. Différents usages des Chinois etc. Mélanges, etc.

@

AU CITOYEN TRUGUET,

ministre de la Marine et des Colonies

@

Citoyen Ministre,

Permettez-moi de faire paraître votre nom à la tête d'une traduction que j'ai entreprise pour l'utilité de mon pays. C'est le tableau d'un peuple arrivé à travers les siècles à une population de plus de deux cent millions d'hommes, que l'amiral Anson a cru voir dans les faubourgs de Canton, les jésuites dans leurs missions et que l'ambassade anglaise a vu là où on pouvait seulement le bien juger, c'est-à-dire, dans l'intérieur des terres. Cet ouvrage, qui a des rapports avec votre administration, est digne de fixer un jour l'attention d'un ministre chargé de la glorieuse et importante mission de terminer la guerre par des victoires sur les mers, d'honorer la paix par le rétablissement de nos colonies, et qui offre pour garants du succès, un patriotisme éprouvé, des vues étendues et de grands talents.

Lallemand.

PRÉFACE

@

Une ambassade à la Chine est un événement trop extraordinaire dans l'histoire de la diplomatie de ce pays, pour ne pas exciter naturellement la curiosité générale ; car, sans parler des grands objets de commerce qu'elle avait en vue, une relation authentique qui dissipe l'ignorance dans laquelle nous vivons, concernant les parties intérieures de ce vaste empire doit attirer nécessairement l'attention d'une nation éclairée comme la mienne, sur le seul pays civilisé du globe dont le gouvernement jaloux et défiant ait interdit l'entrée à tous les autres peuples.

Je n'ai ni le dessein d'examiner les écrits qui ont précédé le mien sur la Chine, ni celui de relever les contradictions qu'ils renferment, ou d'en détruire les fables ; je me propose uniquement de rapporter ce que j'ai vu dans le cours de cette ambassade, où j'ai eu l'honneur d'accompagner le lord Macartney, que sa majesté britannique avait nommé pour être son représentant à la cour de Pékin.

Tout le monde connaît les gênes et les désavantages qu'éprouve le commerce de l'Europe avec la Chine ; les faire disparaître en faveur du nôtre, était une entreprise bien digne de l'attention et de la sagesse de notre gouvernement. Elle ne lui fut pas inspirée, néanmoins, par une spéculation purement mercantile. En effet, d'après une assurance assez positive donnée à la cour de Londres, qu'un ambassadeur de sa part serait bien accueilli par l'empereur de la Chine, le ministère crut devoir à la saine politique et aux intérêts commerciaux de ce pays, de préparer une ambassade convenable à la dignité de la cour de la Grande-Bretagne, et formée en même temps de manière à captiver l'attention du peuple chinois, ainsi qu'à s'attirer le respect et la confiance de la cour de Pékin.

En conséquence, l'honorable colonel Cathcart fut revêtu, dans l'année 1788, de l'important caractère de ministre de cette nation auprès de l'empereur de la Chine. Ses talents supérieurs, ses manières

aimables, la finesse de son esprit et sa longanimité lui donnaient, dans un degré éminent, tout ce qu'il fallait pour remplir dignement les grands objets de sa mission. Malheureusement la mort prématurée de cet homme accompli, survenue dans le cours de son voyage, arrêta les progrès de l'ambassade dont il était chargé, faute d'un successeur nommé par le roi pour le remplacer en cas d'événement. Cette ambassade expira donc avec lui, et fut ensevelie, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, sur la plage éloignée où ses cendres reposent.

Les vues bienfaisantes du gouvernement ne lui permirent pas cependant d'abandonner un projet national aussi important que celui d'une alliance de commerce entre les cours de Londres et de Pékin. Il fit même revivre, avec encore plus d'éclat, le caractère d'ambassadeur à la Chine, dans la personne du comte de Macartney. Rien ne fut négligé pour rendre son ambassade digne de l'empire qu'il allait représenter, et de celui vers lequel il était envoyé.

Il est impossible, en effet, de dire jusqu'où s'étendirent les soins et la prévoyance du gouvernement pour la réussite de cette mission diplomatique. Les talents supérieurs qui dirigent les bureaux du contrôle, et l'esprit de commerce qui anime ceux de la compagnie des Indes Orientales, concoururent, à l'envi, à favoriser une entreprise qui, si elle n'obtenait d'heureux succès, méritait du moins, par leurs soins, d'en avoir. Aucune vue d'économie sordide ne présida à ces préparatifs. Tout ce que l'éclat extérieur pouvait exiger, ainsi que les productions nationales les mieux assorties dans chaque branche d'arts, de sciences et de manufactures, furent embarqués avec abondance ; et si l'ambassade n'a pas réussi, ce ne peut être la faute de ceux qui la mirent en état de se rendre à sa destination éloignée.

J'ai raconté avec fidélité tout ce que j'ai vu par moi-même, et ce que j'ai appris des personnes dont il ne m'était pas permis de douter de la véracité, sans leur faire injure. Circonscrit dans de justes bornes, mon ouvrage contient un récit exact des événements et de la marche de l'ambassade à travers la Chine, depuis l'instant où le vaisseau de guerre le Lion et l'Indostan, navire appartenant à la compagnie des Indes,

mouillèrent devant Mettow, sur la mer d'Yello, jusqu'à son arrivée à Canton. J'ai écrit d'après mes talents, et les observations les plus exactes qu'il m'a été possible de faire, soit pendant les voyages de l'ambassade par terre ou par eau, soit pendant sa résidence à Pékin et dans la Tartarie. Une imagination vive et fleurie eût répandu sur les tableaux de la longue galerie à travers laquelle cet ouvrage va promener le lecteur, ces brillantes couleurs que nous admirons sur les porcelaines de Chine qui sont importées en Europe pour décorer les appartements du luxe. Je ne me suis attaché qu'à la ressemblance, et j'aimerais mieux qu'on m'accusât d'avoir négligé de parer la vérité, que d'être soupçonné de l'avoir sacrifiée à une imagination créatrice. Il est impossible que dans la relation d'un voyage de plus de 2.000 milles, il ne se rencontre pas quelques répétitions, mais on doit les pardonner, tant à cause de la similitude des objets, que de la difficulté insurmontable de faire ressortir avec la plume ce que leurs traits peuvent avoir de différent, et qui n'est bien distinct que pour l'œil. Des villes, des villages, des montagnes, des rochers, des rivières, des canaux, des lacs, etc. etc. ne comporteront très souvent qu'une simple indication. La marche compassée de l'ambassade à travers l'immense étendue de la Chine a dû nécessairement ralentir aussi celle du rédacteur, et donner à son journal un air d'uniformité qui ne manquera pas quelquefois d'impatisser la curiosité du lecteur, curiosité qu'un pareil voyage doit, je l'avoue, rendre aussi vive que générale ; mais je puis assurer le public que si cet ouvrage ne l'amuse pas toujours, du moins il ne l'induira jamais volontairement en erreur. La réputation d'un écrivain véridique est la seule que j'ambitionne et que je réclame.

J'ai fait précéder l'histoire de notre voyage à travers l'intérieur de la Chine, de celle de notre navigation pour y aborder ¹. J'ai donc parlé de quelques pays qui ont déjà été décrits par d'autres voyageurs, ou par les géographes modernes. Je me serais abstenu de cette introduction, si des personnes pour lesquelles j'ai beaucoup de déférence ne m'avaient conseillé de faire part au public du résultat de mes propres observations.

¹ (c.a. : Les deux premiers chapitres relatant cette navigation ne sont pas repris dans cette édition.)

J'ai ajouté aussi les journaux du Lion et de l'Indostan, depuis Chusan jusqu'à Canton ¹, comme renfermant beaucoup d'instructions utiles et curieuses sur une longue rangée de côtes appartenant à la Chine, peu généralement connues ; instructions qui, par là, deviennent importantes pour les navigateurs futurs. La rivière de Canton est si bien connue, que je n'en ai fait qu'une mention très abrégée. J'ai renfermé aussi dans très peu de pages, tout ce qui a trait à notre retour en Europe, vu la disette d'événements de quelque intérêt. J'ai terminé mon ouvrage par le vocabulaire de toutes les expressions et mots chinois dont j'ai pu faire l'acquisition et le nombre en est très court. ²

Quant aux noms des villes, des villages, etc. je les ai écrits comme je les entendais prononcer, et d'après les instructions de ceux des naturels qui avaient quelque connaissance de notre langue.

Je ne chercherai pas à me justifier de rendre public le journal d'un voyage qui a excité la curiosité générale. Si l'ouvrage est exact, intéressant, utile, il n'a pas besoin d'apologie ; s'il est ennuyeux, une apologie serait un tort de plus envers le public.

Mais je me complais dans de plus douces pensées et j'aime à me flatter que mes lecteurs trouveront dans cette Relation de quoi satisfaire une curiosité raisonnable, et des lumières sur un pays pour ainsi dire inconnu à toutes les nations de la terre..

Westminster, 2 Avril 1795.

@

¹ [c.a. : ces journaux, concernant des faits purement maritimes et anglais, ne sont pas repris ici.]

² [c.a. : on le constatera à l'exemple des noms de villes, la transcription du chinois est si déficiente qu'il n'a pas paru utile de reproduire ce vocabulaire.]

Liste des personnes qui composaient la suite du comte de Macartney

@

Sir George Staunton, baronet, secrétaire de l'ambassade.

Le lieutenant-colonel Benson, capitaine des gardes de l'ambassadeur.

Le lieutenant H. W. Parish, de l'artillerie royale.

Le lieutenant J. Crewe, M. Acheson Maxwell, M. Edward Winder, secrétaires de l'ambassadeur.

M. Baring, secrétaire-adjoint, fils de sir Francis Baring, baronet.

Le docteur Gillan, médecin de l'ambassade.

Le docteur Scott, chirurgien de l'ambassade.

M. Barrow, contrôleur.

Le docteur Dinwiddie, mécanicien, directeur des instruments de mathématique et d'astronomie destinés en présents.

MM. George Staunton, fils de sir George Staunton, baronet ; Thomas Hickey, peintre de portraits ; Alexandre, dessinateur ; Huttner, gouverneur de M. Staunton ; Plumb, interprète.

Commissaires envoyés par la Compagnie des Indes à Canton, pour notifier l'ambassade.

MM. Jackson, Irwine et Brown.

Le service de son Excellence consistait dans :

Un maître et un sous-maître d'hôtel. Deux valets de chambre. Un cuisinier. Deux postillons. Un coureur. Un boulanger. Six musiciens. Un charpentier. Un menuisier. Un sellier. Un jardinier. Un tailleur. Un horloger. Un faiseur d'instruments de mathématique.

Domestiques de sir George Staunton

Deux, et un jardinier, lesquels, avec le valet de chambre de M. Crewe, formaient tout l'établissement domestique, non compris trois Chinois qui étaient venus avec nous d'Angleterre.

L'établissement militaire ou les gardes

20 hommes de l'artillerie royale ; 10 cheveau-légers ; 20 soldats des compagnies d'infanterie en dépôt à Chatam.

Vaisseaux employés à transporter l'ambassade en Chine

Le Lion, de 64 canons ; commandant, sir Érasme Gower. — L'Indostan, bâtiment de la compagnie des Indes ; capitaine William Mackintosh. — Et le Jackall, brick servant d'allège, monté par des officiers et des matelots du Lion.

Liste des officiers employés à bord du vaisseau de S. M. le Lion

Sir Érasme Gower, chevalier, commandant.

MM. Cambell, premier lieutenant ; Whitman, second lieutenant ; Atkins, troisième lieutenant ; Cox, quatrième lieutenant, mort à Chusan ; Ommaney, faisant le service de lieutenant ; — Jackson, maître du *Lion* ; Saunders, contremaître ; Tippet, idem ; Simes, idem ; débarqué à Batavia ; Love, idem ; Roper, idem ; Warren, idem, fils du docteur Warren, médecin de S. M. et du prince de Galles, promu aux fonctions de lieutenant ; Kent ; Chapman, appointé canonnier à la place de Corke, mort.

Sous-officiers

Le très honorable lord Mark-Kerr, fils du marquis de Lothian, promu aux fonctions de lieutenant ; l'honorable Wm. Stuart, fils du comte de Bute. MM. Bromely ; Swinbourne ; Kelly ; Dilkes ; Trollope ; Heywood ; Hickey ; Thompson ; Waller, mort à Wampow ; Beaumont, retourné de la pointe d'Angara en Angleterre pour le rétablissement de sa santé ; Snipe ; Wools ; Montague ; Chambers ; Scott ; Bridgeman ; Perkins ; Sarradine ; Tothill, munitionnaire, mort à la Cochinchine ; West, secrétaire du capitaine ; Nutt, chirurgien ; Anderson, premier maître ; Cooper, second idem ; Thomas, troisième idem ; Humphries, instructeur.

@

CHAPITRE PREMIER

Passage d'Angleterre à Batavia

@

Vendredi 21 Septembre 1792

^{p1.001} Tout étant prêt pour le départ, le comte de Macartney, accompagné de sa suite, s'embarqua à Portsmouth, et vint à bord du vaisseau de guerre le Lion, mouillé dans la rade de Spithead.

Dimanche 23

Les bateaux furent hissés à bord, et on tira un coup de canon pour avertir les ^{p1.002} officiers et les gens de l'équipage qui se trouvaient à terre, de se rendre au vaisseau.

Mardi 25

À onze heures du matin, on fit le signal à l'Indostan et au Jackall d'appareiller ; l'Alfred et l'Orion de 74 pièces de canon, mirent à la voile en même tems, et à 5 heures de l'après-dîner, nous quittâmes aussi Spithead...

CHAPITRE III

Départ de la baie de Turon. Sir George Staunton, etc. s'embarque sur le Jackall pour Macao. Entrée dans la mer d'Yello, ou mer Jaune. Le lieutenant Campbell va à Mettow. Présent de la part du mandarin de Chusan. Grand nombre de malades à bord du Lion. MM. Huttner et Plumb descendent à Mettow pour préparer le débarquement de l'ambassade. Arrivée d'un mandarin à bord. Les soldats, les mécaniciens, ainsi que la suite de l'ambassade, passent à bord de plusieurs jonques avec les présents, bagages, etc. L'ambassadeur descend à Mettow. Description de cette place.

@

Juin. Dimanche 16

p1.088 Nous levâmes l'ancre à 4 heures de l'après-dîner, et nous partîmes de la baie de Turon.

Mardi 18

Le temps était modéré et clair. À 6 heures du soir, nous découvrîmes la terre au nord-nord-est. À 8, le corps de la grande Ladrone portait nord-nord-est.

p1.089 Sir George et M. Staunton, avec un des secrétaires du lord Macartney, furent chargés de lettres et d'instructions pour les commissaires MM. Brow, Irwine et Jackson, qui avaient été envoyés d'Angleterre pour annoncer en Chine la prochaine arrivée de l'ambassade, et qui se trouvaient dans ce moment à Macao. Sir George et sa suite firent voile pour ce port sur le Jackall qu'accompagnait le Clarence : M. Coa et M. Niaung, interprètes chinois, s'embarquèrent avec eux dans l'intention de gagner par terre le lieu de leur naissance.

Ces dignes et aimables étrangers, quoique très impatients, comme cela n'était que trop naturel, de revoir leurs parents, leurs amis et leur patrie, dont le temps et l'espace les avaient tenus séparés par de très grands intervalles, ne prirent congé qu'avec regret de leurs amis du Lion, à bord duquel ils venaient de faire un si long trajet.

À 8 heures et demie du matin nous jetâmes l'ancre par onze brasses d'eau, du côté de la pointe nord de l'île de la grande Ladrone.

Dimanche 23

Le Jackall et le Clarence revinrent de Macao. Sir George Staunton ne tarda pas à se rendre à bord. Le rapport de son entrevue avec les commissaires nous fit ^{p1.090} concevoir la plus douce espérance sur l'entière réussite de cette extraordinaire et importante ambassade.

Il ne nous arriva rien qui mérite une description particulière depuis notre entrée dans la mer Jaune, jusqu'au premier terme de notre voyage. Nous rencontrâmes sur notre passage beaucoup d'îles, des jonques chinoises, des bateaux pêcheurs ; nous eûmes aussi quelques autres indices du voisinage de la partie du continent qui était l'objet de notre destination.

Comme il y avait sur les côtes de la Chine dans la mer Jaune plusieurs rochers qui n'étaient nommés dans aucune carte, sir Érasme Gower crut devoir leur donner les noms des trois personnes les plus distinguées de l'ambassade. Ainsi nous transcrivîmes sur nos journaux, à cette époque, les noms de cap Macartney, de cap Gower, et d'île Staunton.

Juillet, dimanche 21

Sur les 6 heures de l'après-dîner, le Lion mouilla dans la baie de Jangunfoe, les îles de Mettow portant depuis le nord jusqu'au nord-ouest par ouest, à deux milles de la côte.

Le lieutenant Campbell, avec M. Huttner, M. Plumb et le lieutenant Ommaney, allèrent sur le cutter à Mettow, pour reconnaître ^{p1.091} l'entrée de la rivière, et s'informer s'il en existait une le long de la côte, navigable pour le Lion jusqu'aux approches de la capitale. Dans le cas contraire, ils avaient ordre de concerter avec le mandarin de la place, les moyens les plus propres au débarquement de l'ambassade.

Lundi 22

Le brick l'Endeavour arriva de Macao et de Canton avec des dépêches des commissaires.

Mardi 23

Un mandarin de Chusan nous envoya en présent dans la matinée, 12 jeunes bœufs très beaux, un grand nombre de cochons, beaucoup de fruits, de légumes et de riz.

Jeudi 25

Le cutter revint avec le lieutenant Campbell et ses compagnons, qui nous firent un récit très favorable de l'hospitalité des Chinois de Mettow. Ils y avaient été reçus non seulement avec la plus grande honnêteté, mais fournis encore en abondance de tout ce dont ils pouvaient avoir besoin. Le lieutenant Campbell nous apprit en même temps l'impossibilité absolue qu'il y avait pour le Lion d'aller plus loin, tout le trajet jusqu'à l'embouchure de la rivière ne formant qu'une chaîne de bas-fonds, tandis qu'il règne à son entrée une barre sur ^{p1.092} laquelle il n'y a pas plus de 6 pieds d'eau, même à la haute mer. D'après ces renseignements, sir Érasme Gower se décida à rester.

Samedi 27

Suivant le rapport du chirurgien, le nombre des malades à bord du Lion se montait à 93.

Le Jackall et le Clarence portèrent M. Huttner et M. Plumb à Mettow, pour y prendre avec les mandarins des arrangements relatifs au débarquement de l'ambassade, et fixer en même temps le moment où l'ambassadeur pourrait descendre à terre. Le résultat de leur mission fut qu'il serait envoyé des jonques pour le transport de l'ambassade et des bagages, aussitôt que le vent le permettrait.

Août, vendredi 2

Il nous arriva un présent de 16 jeunes bœufs, de 22 beaux moutons, de quelques cochons, de légumes, de thé, sucre, etc. Un mandarin principal vint à bord, et dîna avec le lord Macartney. Rien ne peut être comparé à l'embarras où le jeta l'usage inconnu aux Chinois, de nos couteaux et fourchettes. Il fut convenu entre cet officier et son

excellence, que le lundi suivant serait le jour de notre débarquement ; mais qu'on transporterait auparavant les gros bagages dans les jonques. Ce mandarin éprouva la plus grande ^{p1.093} surprise à la vue de notre palais de bois, de sa distribution intérieure, et de toutes les commodités qu'il renfermait. On le descendit sur l'un de nos bateaux dans le fauteuil de cérémonie, ce qui parut lui causer un plaisir extrême.

Dimanche 4

Un autre mandarin vint dîner à bord. Les présents, les bagages, etc. furent transférés dans les jonques, où les soldats, les mécaniciens, et une grande partie des gens de son excellence s'embarquèrent aussi.

Lundi 5

Sur les 4 heures du matin, plusieurs jonques abordèrent le Lion pour recevoir le reste des bagages de l'ambassadeur. Son excellence déjeuna à bord, et fut rejointe par les personnes de sa suite embarquées sur l'Indostan.

À 8 heures, sir Érasme Gower ordonna qu'on se tint prêt pour le débarquement de l'ambassadeur, qui eut lieu presque immédiatement après. L'ambassadeur fut salué de trois acclamations des équipages, et d'une décharge de 15 coups de canon du Lion et de l'Indostan.

À 9 heures, le reste de la suite s'établit sur différentes jonques. L'ambassadeur, sir George Staunton et son fils étaient montés à bord du brick le Clarence, les jonques qu'on leur avait ^{p1.094} destinées étant non seulement incommodes, mais pas encore assez bien appropriées pour les recevoir.

Le nombre des jonques employées pour le transport de l'ambassade et des bagages, se montait à 20 bâtiments d'environ 100 tonneaux.

Sur les 2 heures de l'après-dîner, nous aperçûmes la ville et le fort de Mettow. À 3, les jonques jetèrent l'ancre à l'embouchure de la rivière, où nous trouvâmes le Jackall, le Clarence et l'Endeavour, qui y étaient arrivés avant nous. Les sinuosités de la rivière dans cette partie nous obligèrent de jeter l'ancre fréquemment, pour éviter les bancs de sable.

À 4 heures, toute la flotte mouilla vis-à-vis le palais du mandarin principal.

La ville, quoiqu'étendue, n'a pas le charme de l'élégance ou le mérite de l'uniformité ; sa situation même s'oppose à son embellissement, étant bâtie dans un fond souvent couvert par la mer, malgré une levée que les habitants ont construite sur le rivage.

Les maisons, ou plutôt les huttes, car elles méritent mieux ce nom, sont enduites de terre, et couvertes de feuilles de bambous. Elles sont très basses, sans planchers ou pavés. À une petite distance de la ville, on remarque des maisons d'une forme et d'une apparence bien p1.095 supérieure, appartenantes aux mandarins de la ville. Le corps du bâtiment est en pierres ; les ailes et les galeries, qui sont très jolies et peintes de différentes couleurs, sont en bois. La forme de ces maisons est carrée ; elles portent toutes 3 étages, dont chacun est garni d'un rang de palissades, richement dorées et peintes singulièrement. Sur le devant du rez-de-chaussée est une galerie ornée de la même manière. Les ailes qui se projettent de chaque côté du bâtiment paraissent contenir un très grand nombre d'appartements.

Chaque mandarin a une garde nombreuse de soldats d'infanterie et de cavalerie, qui vivent sous des tentes peintes autour de la résidence de son chef.

Malgré la situation peu favorable de Mettow, cette ville doit contenir une population prodigieuse, à en juger par la foule immense des spectateurs assemblés sur le rivage pour voir l'ambassadeur. Les bords de la rivière où nos jonques avaient jeté l'ancre étaient entièrement couverts de peuple. Il y en avait beaucoup parmi eux à cheval ou en voiture.

Le seul fort de cette place consiste dans une simple tour carrée. On dirait qu'il a été élevé plutôt comme ornement, que comme objet d'utilité publique ; car, quoique bâti, pour p1.096 ainsi dire, dans la mer, et commandant l'entrée de la rivière, il n'y a pas une seule pièce d'ordonnance sur les murs.

La largeur de la rivière devant Mettow est d'environ la huitième partie d'un mille. La couleur de l'eau est trouble comme celle de la mer Jaune, avec qui elle se mêle ; sa profondeur est très inégale, étant dans quelques endroits de 9 pieds, dans d'autres de 6, mais jamais moins de deux. À son entrée, ainsi que nous l'avons déjà dit, règne une barre ou banc de sable, qui n'a pas plus de 6 à 7 pieds d'eau à la mer haute, quoiqu'à quelques verges de distance seulement, et du côté de la mer, on en trouve plus de 6 brasses.

Les environs de la ville offrent, des deux côtés de la rivière, une grande étendue de pays plats. Le sol est riche, et peut se glorifier d'une fertilité extraordinaire.

Nous reçûmes dans la soirée, du mandarin, un présent assez agréable et très restaurant de viandes apprêtées et de fruits.

@

CHAPITRE IV

Détails sur le mandarin chargé de la conduite de l'ambassade. Grande variété de présents de provisions. Habitude grossière des Chinois concernant leur nourriture. Description des jonques. Ordre de la marche des bâtiments désignés pour le transport de l'ambassadeur et de sa suite.

@

Août, mardi 6

^{p1.097} Toute la matinée fut employée disposer les jonques frêtées pour l'ambassade, par Van tadge-in, un mandarin de la première classe, qui avait été commis par l'empereur pour accompagner l'ambassade, et lui faire fournir tout ce qui pouvait avoir trait à la marche, au logement et aux provisions.

Ce mandarin, qui ne devait point nous quitter pendant tout le temps de notre séjour à la Chine, nous devint des lors très intéressant. Il avait environ 5 pieds 9 pouces de haut. Il était robuste, bien fait, et d'une couleur foncée ; sa contenance ouverte et franche, ses manières polies et sans affectation, le rendaient ^{p1.098} extrêmement agréable. Le choix d'un homme doué de toutes les qualités nécessaires pour remplir la mission dont il était chargé, nous donna l'opinion la plus favorable du bon sens du gouvernement chinois, et ajouta aux espérances que nous avions conçues de la réussite des importants objets de notre ambassade.

Le bateau du mandarin, accompagné par M. Plumb, interprète du lord Macartney, nous apporta à midi une grande quantité de bœuf avec du pain et du fruit. Le bœuf, quoique point gras, était d'une très bonne qualité ; mais le pain, malgré qu'il fût fait d'une excellente farine, ne flattait nullement notre palais. Comme les Chinois ne se servent point de levain ni de four, leur pain n'est qu'une pâte grossière ; sa forme et sa grandeur répondent à celles d'une savonnette ordinaire coupée en deux. Il n'entre dans sa composition que de la farine et de l'eau. Pour le faire cuire, on le range sur des barreaux qui traversent une chaudière de fer contenant une certaine quantité d'eau, et placée sur un poêle de

terre. Quand l'eau est en ébullition, on couvre la chaudière avec une espèce de chapiteau. La vapeur de l'eau reçue pendant quelques minutes est toute la cuisson que le pain reçoit. Ainsi préparé, nous ne pouvions le ^{p1.099} réconcilier avec notre appétit, qu'en le coupant en tranches pour en faire des toasts ou rôties. Les fruits qui composaient une partie du présent étaient des pommes, des poires, des chadecs, et des oranges d'une saveur délicieuse.

Nous reçûmes dans l'après-dîner un supplément considérable de provisions toutes préparées consistant en bœuf, mouton, cochons entiers et volailles de toute espèce, soit rôtis, soit bouillis.

La viande rôtie avait une très singulière apparence causée par l'huile dont les Chinois font usage, ce qui lui donnait un lustre semblable à celui du vernis. Elle ne flattait pas aussi agréablement notre palais que celle sans apprêt et appétissante de nos cuisines européennes : la viande bouillie exempte de cet assaisonnement, était infiniment préférable.

Tout ce que nous apprîmes de l'indifférence des Chinois pour le choix de leur nourriture, nous servit peu à peu à nous dégoûter de leur cuisine : non seulement ils mangent de tous les animaux sans distinction, mais même de ceux morts de maladies. Cette particularité nous rendit pour la plupart très difficiles sur les aliments qu'on nous envoyait ; dans tout ce qui était hachis, étuvée, beaucoup d'entre nous faisaient le sacrifice de leur portion à la ^{p1.100} crainte qu'elle ne fût composée de viande malsaines.

Ce dégoût ne nous fut pas seulement inspiré par ce que l'on nous dit de la glotonnerie des Chinois, mais par ce dont nous fûmes témoins nous-mêmes. Les cochons à bord du Lion ayant été attaqués d'une maladie presque toujours mortelle pour ces animaux, nous en jetâmes plusieurs à la mer. Les Chinois des jonques s'en étant aperçus, s'élançèrent sur ces animaux à moitié morts, qu'ils se partagèrent entr'eux, et dont la chair qu'ils firent cuire leur parut un mets très friand, qu'ils assaisonnèrent de mille plaisanteries sur notre mauvais goût.

Nous crûmes dans le principe que cette habitude grossière ne s'étendait pas au-delà des plus basses classes du peuple, à qui leur état général d'indigence pouvait rendre agréables de pareils mets. Nous apprîmes par la suite, que les personnes d'un certain rang et les mandarins même observaient dans leur régime diététique cet usage capable de révolter l'appétit dévorant d'un Européen affamé.

Dans l'été, cette partie du pays est couverte de mosquitoes, insecte agitateur, qui fait la désolation des habitants des pays chauds.

Mercredi 7

p1.101 Je montai, le matin, à bord de la jonque occupée par le capitaine Mackintosh de l'Indostan, et l'une de celles destinées à accompagner l'ambassade à Pékin. L'escadre reçut en même temps l'ordre de retourner dans le havre de Chusan, et d'y attendre de nouvelles instructions.

Les jonques ou bâtiments chinois ont une forme que je ne me rappelle pas d'avoir jamais vue dans aucune partie du monde. Elles sont construites de bambous, avec un fond plat. Leur grandeur varie de 30 à 100 pieds ; les plus larges ont de 20 à 30 : cette mesure décroît à proportion pour les autres.

Il y avait dans l'entrepont de la jonque du capitaine Mackintosh une rangée d'appartements très propres, très commodes et ornés de peintures. Ils consistaient en trois chambres à coucher avec une salle à manger, une cuisine et deux chambres pour domestiques. Le plancher se soulevait moyennant des écoutilles placées tout le long ; à chacune d'elles adhérait un anneau de cuivre. Au-dessous était une calle ou espace vide pour contenir des marchandises : la quantité de celles qu'elle pouvait renfermer est presque incroyable.

On avait pratiqué sur le tillac 14 ou 15 petites chambres pour les personnes attachées au p1.102 service du bâtiment, et un appartement pour le capitaine ou le propriétaire.

Les châssis des fenêtres du bas étaient en bois avec de petites ouvertures carrées, recouvertes d'un papier transparent et vernis ; ces châssis se divisaient en quatre parties, qui s'ouvraient pour introduire l'air extérieur dans les appartements. En dehors régnait d'une extrémité de la jonque à l'autre, un rideau peint qu'on déploie lorsque les rayons du soleil sont trop ardents, et qu'on assujettit contre le vent. Il y avait aussi à l'extérieur des volets à coulisses, pour prévenir les effets du froid, ou quelque autre inclémence de la saison.

Un corridor d'environ 30 pouces de large, pratiqué des deux côtés du vaisseau, servait de passage, et évitait par là de traverser les appartements. Quoique la plupart de ces jonques portent de 2 à 300 tonneaux, elles ne tirent cependant que 3 pieds d'eau, de sorte qu'elles peuvent naviguer aisément et sans risque sur les rivières les moins profondes. Quelques-unes ont deux mâts, mais le plus grand nombre un, avec une espèce de gouvernail très pesant. Les jonques de l'élégance de celle dont je viens de donner la description, sont destinées uniquement à voyager sur les rivières, n'étant pas ^{p1.103} d'une construction assez solide pour résister à la violence du vent et des flots.

Tous les vaisseaux qui naviguent sur les rivières de la Chine ont une lampe attachée à la tête du mât, qu'on allume aussitôt qu'il fait nuit, pour prévenir les accidents qui, sans cela, seraient très fréquents, par la quantité de bâtiments qui se croisent en différents sens. Ces lampes sont faites de papier transparent, sur lequel se lisent, en lettres imprimées, le nom de la jonque, celui des passagers qu'elle porte, ainsi que leur rang. Si ce sont des personnes de distinction, on suspend ordinairement trois de ces lampes. Les autres parties du vaisseau sont éclairées aussi, mais surtout le tillac. Le nombre de ces lumières est toujours proportionné au rang des passagers. Le même service que rendent les lampes pendant tout le temps de l'obscurité, est rempli, le jour, par des pavillons de soie, indiquant pareillement, par des inscriptions, tout ce qui a trait au bâtiment.

D'après le nombre prodigieux de jonques qu'on rencontre sur les rivières, on conçoit facilement l'effet admirable que doit produire sur les ondes une si grande masse de lumières mobiles.

Je ne sais si le peu de progrès des Chinois dans la science de l'architecture navale, doit ^{p1.104} être attribué à leur prévention en faveur d'antiques usages, ou à leur ignorance des arts mécaniques ; tout ce que je puis assurer, c'est que les jonques du siècle dernier, et celles du siècle présent, se ressemblent parfaitement.

Voici l'ordre de répartition de la suite de l'ambassade dans les jonques employées pour son transport à Pékin, ainsi que l'ordre de sa marche.

Le grand mandarin et sa suite dans cinq jonques.

Jonque n° :

1. Son excellence le comte de Macartney.
2. Sir George et M. Staunton.
3. M. Plumb, interprète chinois.
4. Le lieutenant-colonel Benson, le lieutenant Parish, et le lieutenant Crewe.
5. Le capitaine Mackintosh de l'Indostan, M. Maxwell, le docteur Gillan et M. Huttner.
6. M. Barrow, M. Winder, et M. Baring, fils de sir François Baring.
7. Le docteur Scott, le docteur Dinwiddie, M. Hirkey et M. Alexandre.

^{p1.105} Ces jonques, avec celles qui portaient les soldats, les mécaniciens et les domestiques formaient tout le cortège de l'ambassade.

CHAPITRE V

Le lord Macartney quitte Mettow, et fait voile pour Pékin. Beauté et fertilité du pays. Divers événements du voyage. Description des soldats chinois. Navigation sur la rivière. Quelques détails sur l'arbre à thé, avec la manière de préparer ses feuilles pour en faire une boisson. Prodigieuse population de la Chine. Arrivée à la ville de Tyensing. Description de cette ville. Spectacle chinois. Description du palais du mandarin.

Août, jeudi 8

p1.106 L'ambassadeur rendit une visite dans la matinée au principal mandarin de Mettow, pour prendre congé de lui, étant sur son départ pour Pékin. À 11 heures, la flotte de jonques, ayant à bord son excellence et toute sa suite, mit à la voile.

Nous reçûmes une grande quantité de viandes toutes préparées, ainsi que du thé, du sucre, des légumes et beaucoup de fruits, tels p1.107 que des pommes, des poires, du raisin, des oranges, qui faisaient toujours partie de ce que l'on nous fournissait en abondance pour l'entretien de nos tables. On nous envoya aussi du bois et du charbon de bois ; celui de terre était inconnu à Mettow ; il ne m'a été possible de savoir, quelque recherche que j'aie pu faire, si on en trouve ou si on s'en sert dans la Chine.

Nous n'avions fait que très peu de milles sur la rivière, lorsque le pays nous offrit des perspectives d'un genre nouveau, et d'une beauté au-dessus de mes descriptions. De tout côté se présentaient à la vue de riches campagnes variées par la culture, et d'immenses prairies couvertes de moutons et du plus beau bétail. Des jardins qui paraissaient destinés aux besoins domestiques ainsi qu'à l'agrément, produisaient, à la fois, d'abondants végétaux, et les fruits les plus beaux. Ce délicieux aspect, en attirant notre admiration, nous causait en même temps une douce impression de plaisir. Le premier coup d'œil que je jetai sur ces campagnes consacrées soit à la culture des grains et des plantes, soit à celle des fruits et des fleurs, suffit pour me convaincre que les Chinois étaient aussi peu avancés dans la botanique, que dans l'agriculture et le jardinage. p1.108 J'observai pareillement que

les champs étaient protégés par des haies ou des murs, comme les meilleurs enclos d'Angleterre.

Pendant tout le jour, les gardes au service du mandarin voyagèrent à pied le long des bords de la rivière. Aux approches de la nuit, ils dressèrent leurs tentes vis-à-vis l'endroit où les jonques étaient mouillées, et firent le guet jusqu'à l'heure du matin où la flotte remit à la voile. Le devant de chaque tente était orné de lampes, de sorte que le camp placé sur le rivage, et les jonques mouillées dans la rivière, produisaient à la fois une illumination considérable, d'un effet rare, et extrêmement agréable.

Chacune des sentinelles placées sur le rivage avait un morceau de bambou creusé, sur lequel elle frappait avec un maillet à des intervalles réguliers, pour indiquer qu'elle ne dormait pas, et qu'elle faisait son devoir : cet usage, ainsi que je l'ai appris des soldats eux-mêmes, est observé dans toute l'armée chinoise.

Vendredi 9

Nous fûmes réveillés de très grand matin par le bruit des gongs, qui était le signal pour partir.

Le gong est un instrument de forme ^{p1.109} circulaire, fait de cuivre : il ressemble, en quelque façon, au couvercle d'une large casserole, qui sert en Chine aux mêmes usages que les cloches et les trompettes en Europe. Les sons qu'on en tire au moyen d'un gros maillet de bois recouvert de cuir, se font entendre distinctement à la distance d'une lieue.

Nous reçûmes notre quantité de provisions ordinaire, à laquelle on ajouta, pour la première fois, du vin du pays dans une jarre de pierre. Sa couleur est presque celle du vin qu'on appelle en Angleterre vin de Lisbonne, et est pareillement peu foncé ; mais il est plus fort, et d'un goût désagréable, à cause de son âpreté ; en un mot, c'est plutôt du vinaigre que du vin. La jarre dans laquelle il était renfermé pouvait contenir trois gallons d'Angleterre ; son ouverture était fermée par une large feuille de *plantain* enduite d'une espèce, de mastic en terre, et recouverte d'un parchemin rouge, sur lequel

étaient tracés des caractères chinois qui indiquaient sans doute le contenu du vase.

Nous passâmes entre plusieurs villes très peuplées, situées des deux côtés de la rivière mais à une certaine distance. L'ambassadeur reçut les honneurs militaires de la part de leur garnison, qui s'était portée sur la bord de la ^{p1.110} rivière contigu à leur cantonnement : les deux rives étaient couvertes d'un peuple immense.

L'uniforme des soldats chinois consiste en un pantalon de nankin noir très large, avec des bas de coton piqué, faits en forme de bottes. Avant de chausser ces espèces de bottes et de les relever sur leurs pantalons, ils enveloppent leurs pieds d'un duvet de coton. Ils portent aussi de gros souliers faits de coton, dont les semelles ont au moins un pouce d'épaisseur, et sont très larges à la pointe. Leurs pantalons n'ont point de ceinture ; ils les ferment avec un simple ruban, auquel est suspendu un petit sac de cuir, leur servant de bourse pour serrer leur argent. Ils ne font usage ni de chemises, ni de camisoles, ni de cols ou cravates ; mais ils portent un large manteau de nankin noir, dont les manches très amples se terminent en un parement de nankin rouge. Ils ont au milieu du corps une ceinture, ornée dans le centre d'une pierre brillante de la grandeur d'une demi-couronne que l'on était tenté de prendre pour un diamant, malgré que ce ne fût qu'une substance dure ou pâte faite de riz. À cette large ceinture sont suspendus d'un côté une pipe et un sac à tabac, et de l'autre un éventail : ces objets leur sont fournis annuellement aux frais ^{p1.111} de l'empereur, ainsi qu'une portion journalière de tabac, dont la plante est très commune dans toute la Chine.

Les troupes chinoises que j'ai vues étaient toujours placées sur un rang, avec un grand nombre de drapeaux de différentes couleurs, presque tous d'une étoffe de soie verte, bordés en rouge, et ornés d'inscriptions en lettres d'or. Les soldats portent leur épée du côté gauche, mais la poignée est placée en arrière, et la pointe en devant, de sorte que lorsqu'ils la veulent tirer du fourreau, ils passent leurs mains derrière le dos, et retirent leur arme sans être aperçus, et avec

une telle dextérité, qu'un ennemi qui ne connaîtrait pas cette manœuvre, aurait déjà reçu le coup avant de s'être mis en défense. Un arc traverse leur bras gauche, et de leurs épaules pend un carquois qui contient ordinairement douze flèches. Quelques-uns sont armés d'instruments de fer rouillé.

Leur tête est rasée tout entièrement à l'exception d'une petite partie sur le derrière, où les cheveux qu'ils entretiennent avec soin pour les faire grandir, forment une tresse qui leur tombe sur le dos, et dont l'extrémité est attachée avec un ruban. Ils sont couverts d'un chapeau de paille peu profond, et très joliment ^{p1.112} fait, qu'ils retiennent au moyen d'un cordon noué sous leur menton, et qu'ils ornent d'une touffe de poils de chameaux peints en rouge.

Dans toutes les occasions pareilles à celle qui avait amené ces troupes sur les bords de la rivière pour rendre les honneurs militaires à l'ambassadeur, on place à chaque extrémité de la ligne un dais de soie, sous lequel s'asseoient les mandarins, jusqu'à l'apparition de la personne que l'on veut saluer, et d'où ils sortent et se montrent alors. Près de ces dais sont fixés en terre trois mousquetons d'environ 30 pouces de long dont l'ouverture est pointée en l'air. On les décharge au moment où le personnage qu'on salue passe devant le mandarin à l'extrémité de la ligne. Les Chinois disent qu'ils ne font usage de cette manière de tirer, dans les saluts qu'ils font, que pour prévenir tout accident, et qu'un canon chargé ne doit jamais être braqué que contre ses ennemis. Il n'est pas à supposer qu'en fait d'artillerie et d'armes à feu, les Européens puissent apprendre quelque chose des Orientaux ; mais l'expérience nous a appris néanmoins que, faute de la sage précaution des Chinois, nos canons et nos fusils ont occasionné bien des accidents malheureux dans nos jours de réjouissances publiques.

^{p1.113} Les maisons répandues sur les bords de la rivière étaient bâties principalement en terre. Il s'en présentait rarement en pierre. Leur extrême propreté nous offrait un coup d'œil très agréable à notre passage devant elles.

Les femmes, dont nous vîmes un très grand nombre, avaient généralement la cheville du pied serrée avec un cordon rouge, pour empêcher leurs pieds, comme on nous le confirma, de s'étendre suivant leur grandeur naturelle. Ce cordon est si serré, qu'elles ne marchent qu'avec la plus grande difficulté. Lorsqu'on réfléchit que cette pratique extraordinaire commence dès leur enfance, on est bien plus surpris qu'elles puissent même marcher. À l'exception de cette étrange habitude ou plutôt folie, et de la coiffure, il y a peu de différence entre le costume des hommes et celui des femmes de la Chine.

Ces dernières portent leurs cheveux tressés sur le devant de la tête, et enduits d'une espèce de pommade ; elles les rattachent avec beaucoup d'art au sommet, et les ornent de fleurs artificielles et de grandes épingles d'argent. Leurs cheveux de derrière sont crépés fortement, et relevés presque jusqu'en haut. Sur tous les autres points, leur habillement correspond à celui des hommes ; il ne diffère de ^{p1.114} celui des soldats, dont j'ai déjà parlé, qu'en ce qu'il ne comporte pas d'armes ni de bordures rouges, et de touffes de poils au chapeau.

Autant que j'ai pu calculer, le trajet que nous fîmes sur la rivière dans la journée, n'excéda pas 24 milles. Plus de 600 jonques passèrent auprès de nous, et je puis assurer sans la moindre crainte d'exagération, que nous en vîmes le double mouillé à l'ancre. Je ne craindrai pas non plus d'ajouter, d'après les calculs les plus modérés, que nous aperçûmes au moins un demi-million d'individus.

La rivière, outre la variété et l'étendue de sa navigation, offre par elle-même un superbe spectacle, enrichi également de scènes magnifiques et pittoresques. Elle forme dans son cours les plus belles sinuosités. Ses deux rives sont ornées de maisons de campagne charmantes et de jardins délicieux, tandis que le fond de la perspective offre la plus riche culture et les paysages les plus agréables.

La flotte mouilla près du rivage à 8 h. du soir.

Samedi 10

Les gongs, d'après l'usage, donnèrent le signal du départ, et nous continuâmes notre trajet. Le temps était extrêmement chaud et pesant. Nulle interruption dans l'apparence de fertilité que le pays nous avait montrée jusque-là.

^{p1.115} Nous vîmes pour la première fois des plantations de thé, objet bien intéressant pour les naturels d'un pays, qui, quoique privés par la nature de l'arbre qui le porte, en ont fait d'un besoin du luxe, une nécessité de la vie.

Le thé provient d'un arbuste dont la feuille étroite ressemble à celle du myrte : c'était le temps de sa fleuraison. Ses fleurs, que les Chinois recueillent et font sécher, donnent le thé le plus agréable, surtout lorsqu'elles ne font que d'éclore.

Nous remarquâmes comme une singularité extraordinaire que, quoique le pays abonde en thé, il en existe à peine pour la consommation des classes inférieures du peuple. En effet, les Chinois qui appartenaient à nos jonques ne manquaient jamais, lorsque nous avions fini de déjeuner, de demander les feuilles qui avaient servi à faire notre thé. Après en avoir exprimé toute l'eau, ils les étendaient au soleil pour les faire sécher ; ils les faisaient bouillir ensuite pendant un certain temps, et les versaient avec l'eau dans une jarre de pierre, pour en former leur boisson journalière. À mesure que la liqueur diminuait, ils y ajoutaient de l'eau bouillante, et par ce procédé les mêmes feuilles leur servaient pendant plusieurs semaines. Dans quelques occasions ^{p1.116} particulières, ils mettaient de nouvelles feuilles dans un vase qu'ils recouvraient après y avoir jeté de l'eau bouillante ; quelques minutes après, ils buvaient ce thé sans sucre, car les Chinois n'en mettent jamais dans cette boisson.

Nous trouvâmes plusieurs villages très peuplés, composés de jolies maisons d'un étage, et bâties en briques. Chacun de ces villages s'empressa de rendre à l'ambassadeur les honneurs dont il a déjà été question. La foule de peuple qu'attira un spectacle aussi nouveau que

celui d'une flotte portant une ambassade européenne, est au-dessus de toute énumération et de toute croyance. Elle nous confirma ce que nous avons entendu dire de l'immense population de la Chine. Le spectacle que nous offrait la rivière, n'était pas moins étonnant, car le nombre des jonques que nous rencontrions à chaque instant était quelquefois si grand, que la rivière en était couverte.

La flotte jeta l'ancre, comme à l'ordinaire, à 8 heures du soir.

Dimanche 11

Nous remîmes à la voile à 4 heures du matin : le pays conservait toute sa fertilité et sa beauté ; et aussi loin que l'œil enchanté pouvait s'étendre, il ne découvrait pas le moindre terrain inculte.

p1.117 Des plantations de millet et de riz donnaient une nouvelle variété aux bords de la rivière. La tige du millet est très haute ; ses feuilles, qui se projettent en branches, portent à leur extrémité le grain qui fait la principale nourriture du pays. Le riz ressemble beaucoup à notre blé, et réussit mieux dans les lieux humides. J'ai remarqué des champs de riz presque entièrement sous l'eau.

Sur les 6 heures, comme nous approchions de la ville de Tyensing, nous aperçûmes une multitude infinie de spectateurs, soit dans des jonques, soit sur le rivage.

Nous vîmes aussi le long de la rivière, pendant l'espace de deux milles, des rangées continues de meules ou tas de sel, sur 50 de profondeur ; ces meules avaient de 18 à 20 pieds carrés, sur 24 de hauteur, et étaient couvertes de nattes pour les préserver de l'humidité : chacune contenait, à ce que j'appris, environ 500 tonneaux de sel. Je ne pus savoir la destination d'une aussi immense quantité de sel, et il n'y avait dans le voisinage ni établissement, ni manufacture qui pussent m'en indiquer la fabrique et l'emploi.

À 9 heures du matin, nous entrâmes dans la ville au milieu du bruit et des acclamations de plusieurs centaines de milliers de p1.118 spectateurs. Les maisons de cette ville sont bâties de briques, et

portent, en général, deux étages, avec une couverture en tuiles. Elles sont toutes peintes en gris et fort propres ; ce qui leur donne une très échelle apparence. Tyensing a le défaut de n'être pas construit sur un plan régulier : ses rues sont si étroites, qu'à peine deux personnes peuvent-elles les traverser de front : elles ont d'ailleurs l'incommodité de n'être pas pavées ; mais son étendue est considérable et sa population immense.

Il y avait devant le palais du mandarin, un corps de troupes encore plus nombreux que ceux que nous avons vus jusque-là. Nous comptâmes au moins 150 drapeaux dans les rangs.

À 10 heures et demie, l'ambassadeur, accompagné de toute sa suite, de ses gardes, et dans le plus grand cérémonial, descendit à terre pour faire une visite au mandarin gouverneur de la ville, dont le palais est à une petite distance de la rivière, et au milieu d'un très beau jardin. C'est un vaste bâtiment construit en briques, richement orné, avec une colonnade sur le devant, dorée et peinte singulièrement. Le corps-de-logis a 3 étages, et les ailes deux. Outre la peinture extérieure, le toit est enduit d'un vernis jaune qui produit un magnifique effet. Ce palais contient ^{p1.119} plusieurs cours intérieures, toutes pavées de larges et belles pierres unies.

On servit à l'ambassadeur et à sa suite un déjeuner consistant en viandes froides préparées à la manière du pays, en thé, fruits, et une grande variété de confitures, branche de luxe de table très perfectionné chez les Chinois.

Ce repas fut suivi de la représentation d'une pièce en l'honneur de l'ambassadeur. Le théâtre est un bâtiment carré, construit principalement en bois, et placé sur le devant du palais du mandarin. L'intérieur est environné de galeries, que l'on orne, dans cette circonstance, de quantité de rubans et de flammes de soie de différentes couleurs. Le sujet de la pièce avait trait à la guerre. On y représenta des batailles simulées, avec des épées, des javelots, des lances, que les acteurs maniaient avec une agilité étonnante. Les décorations étaient parfaitement peintes, et les habits des acteurs

répondaient à la magnificence de la scène. On varia le spectacle par des tours d'adresse très curieux, des changements de décorations, et des sauts périlleux qui furent exécutés d'une manière vraiment supérieure. Les rôles de femmes étaient joués par des hommes qui en avaient pris le costume : on m'apprit que c'étaient des eunuques, les Chinois ^{p1.120} ne permettant pas à leurs femmes de paraître en public sur le théâtre. Il y avait aussi un orchestre, composé d'instruments à vent. Quelques-uns d'eux ressemblaient par leur longueur à une trompette, d'autres à des cors de chasse et à des clarinettes : le son de ces dernières rappelait à mon souvenir celui des cornemuses d'Écosse. La musique chinoise, privée de mélodie et d'harmonie, était très désagréable à nos oreilles, accoutumées à ce qu'elle a de plus parfait. Mais nous fûmes fort satisfaits de l'ensemble du spectacle, soit par sa nouveauté, soit par l'exécution.

L'habillement des soldats ainsi que leurs armes étaient les mêmes que ceux dont nous avons déjà fait mention, excepté pour la couleur des habits, qui était bleue et blanche, avec cependant le même parement rouge. Quelques-uns de ces soldats portaient dans cette occasion de longs fouets, pour écarter la foule du passage de l'ambassadeur et de sa suite.

Son excellence fut saluée, soit à son arrivée soit à son départ, de trois petites pièces de canon. Aussitôt après son retour à bord, la flotte appareilla au milieu du plus grand concours de bateaux et de peuple que j'aie jamais vus ; le nombre des uns et des autres était en effet si multiplié, que je craignais bien que ^{p1.121} nous ne pussions les traverser sans être témoins de quelque malheureux accident. Une vieille jonque mouillée à l'ancre avait tant de monde à son bord comme spectateurs, que la plus grande partie de l'arrière du bâtiment ne pouvant plus résister à ce poids énorme, s'écroula, et entraîna dans sa chute environ 40 personnes, dont la plupart malheureusement se noyèrent ; les autres se sauvèrent en saisissant les cordes qu'on leur avait jetées. Il nous parut que la curiosité chez les Chinois l'emporta, dans cette

circonstance, sur l'humanité ; car les spectateurs étaient plus occupés de l'ambassade, que de la vie de leurs compatriotes.

Nous reçûmes nos provisions ordinaires, ainsi qu'une grande jarre de vin que nous donna le mandarin, et qui contenait environ 10 gallons d'Angleterre ; nous le trouvâmes d'une qualité et d'une couleur bien supérieures à celles du premier.

Une partie considérable de ces provisions fut distribuée aux équipages des jonques, qui reçurent ce présent avec toutes les démonstrations possibles de reconnaissance et de plaisir. Ce que l'hospitalité de leur pays pouvait nous donner de trop, devenait, comme de raison, une source momentanée d'abondance pour ces ^{p1.122} pauvres gens, à la sueur et au travail desquels nous devons l'avantage de voyager ainsi.

Je dois observer ici que les provisions allouées par le gouvernement chinois pour la nourriture de l'ambassade étant réglées comme si chaque individu avait une table séparée, il devenait impossible, ainsi que nous le vérifiâmes, qu'il n'y eût pas de superflu.

@

CHAPITRE VI

Violente tempête accompagnée d'éclairs et de tonnerre. Présents distribués à la suite de l'ambassade. Manière de touer les jonques. Mets ordinaires des Chinois, et leur façon de les préparer. Lenteur de la navigation. Étranges habitudes des plus basses classes des naturels. Traversée de la ville de Cho-tang-poa. Événements de la navigation. Visites faites par le mandarin de Tyensing à l'ambassadeur. Description de son cortège. Beauté, fertilité et variété des productions des campagnes situées de chaque côté de la rivière.

@

Août, lundi 12

^{p1.123} Nous essayâmes sur les 4 heures du matin un violent orage accompagné d'éclairs, de tonnerre et de pluie, qui dura près de 2 heures.

Le mandarin de Tyensing ayant envoyé trois balles d'étoffes de soie de couleur pour être distribuées à l'ambassade, M. Maxwell, par l'ordre de lord Macartney, délivra deux ^{p1.124} pièces à chacune des personnes marquantes de la suite ; mais comme le reste ne comportait pas la même division, les lots furent tous séparés et comptés, et on les tira au sort. Les mécaniciens, les domestiques et les musiciens, à l'exception de trois d'entre eux, eurent tous aussi deux pièces. Chaque soldat en reçut la moitié d'une. Ces pièces ne portaient qu'une demi-aune de largeur sur environ 7 et demie de longueur. Il y en avait de vertes, de rouges et de violettes. La soie était d'une médiocre qualité, et n'aurait pas valu plus de 18 sous l'aune en Angleterre. On conçoit donc que ce présent était peu ou même rien pour ceux qui le recevaient.

Pendant une grande partie de la journée, les jonques furent touées par des hommes préposés pour cela. Leur manière de touer les bâtiments est, comme on peut le suppose, très différente de celle employée sur les rivières d'Europe.

Il y a sur toutes celles de la Chine de grandes associations d'hommes, dont l'unique occupation est de tirer ou de touer les jonques lorsque le vent ou la marée tombe. Leur procédé consiste à attacher une corde au mât, et une autre sur le devant de la jonque ; ces cordes

p1.125 bien assurées, ils les traînent après eux sur le rivage. La longueur de ces cordes dépend de la largeur de la rivière. Chaque toueur porte un morceau de bois d'environ 2 pieds et demi de long, aux deux extrémités duquel est liée une forte corde qui se réunit avec celle attachée à la jonque. Cette machine, à travers laquelle ils passent la tête, leur descend sur la poitrine et de la force de pression dépend alors la célérité du tirage. Lorsque les toueurs ainsi enharnachés, si je puis me servir de cette expression, et placés à la distance d'environ un pas et demi l'un de l'autre, sont prêts, le conducteur leur donne le signal. Ils partent alors d'un pas réglé, qu'il est essentiel d'observer pour l'uniformité du tirage, et qui se maintient au moyen d'un refrain cadencé. Ce refrain ou exclamation consiste dans quelques mots qui ne signifient pas davantage que le chant employé par nos matelots, lorsqu'ils tirent ensemble. Ils ne diffèrent pas beaucoup non plus de ceux qu'on entend sur la Tamise et la Severne. À *hoy-alla-hoa*, qui ne formaient qu'un son unique, les toueurs répondaient en chœur et sur le même ton : *hoya, hoy, hoy-waudi hoya*. L'usage de ce refrain est universel à la Chine ; car il n'y a pas d'ouvriers travaillant ensemble qui ne l'emploient, p1.126 ce qui doit porter à croire que le chant n'en est pas dépourvu d'agréments.

Ce refrain servait à consoler et à encourager les malheureux condamnés à tirer, soit le jour, soit la nuit, nos lourdes jonques, et dont les travaux pénibles croissaient souvent par la rencontre d'un sol fangeux ou d'un marais. Je les ai vus quelquefois y enfoncer jusqu'aux épaules, et être obligés, de se tirer l'un et l'autre, en même temps qu'ils touaient la jonque.

Mardi 13

Nous reçûmes à 7 heures du matin nos provisions de bouche, que nous fûmes forcés de préparer nous-mêmes ; car les Chinois sont si malpropres, qu'il était impossible à des étrangers chez qui la propreté domine dans leur cuisine, de s'habituer à celle de ce peuple, à moins que d'y être contraints par la faim. La préparation des viandes chez les

Chinois, consiste à les couper en très petits morceaux, et à les frire ensuite dans de l'huile, avec des racines et des herbes. Ils y ajoutent force vinaigre en guise de sauce.

La nourriture du peuple est toujours la même, et il la renouvelle régulièrement toutes les 4 heures. Ses aliments sont du riz bouilli, quelquefois du millet, des légumes ou des navets coupés par morceaux et frits dans de ^{p1.127} l'huile. Quand il veut se régaler, il les assaisonne de quelque épicerie.

La manière de faire cuire le riz est le seul acte de propreté de la cuisine chinoise. Ils prennent une certaine quantité de riz, le lavent bien dans de l'eau froide, et le passent à travers un crible ; ils le jettent ensuite dans de l'eau bouillante, et quand il est entièrement crevé, ils le tirent avec une cuillère et le passent une seconde fois : cette opération achevée, ils le remettent dans un vaisseau propre qu'ils couvrent, et l'y laissent jusqu'à ce qu'il devienne blanc comme la neige, et se revête d'une croûte. Le riz dans cet état remplace avantageusement le pain.

La table sur laquelle ils mangent n'est pas élevée de plus d'un pied de terre, et ils s'asseoient autour sur le plancher. Le vaisseau qui contient le riz est placé auprès ; chacun en remplit son petit bassin, et le mange, avec des végétaux frits, à l'aide de deux petits bâtons pointus. Rien n'approche de la voracité avec laquelle les Chinois dévorent cet aliment. À l'exception des jours de sacrifice ou de réjouissances, le peuple fait rarement meilleure chère. Sa boisson, comme je l'ai déjà dit, est une infusion de feuilles de thé.

Nous traversâmes plusieurs villages très ^{p1.128} peuplés, et d'après ce que l'expérience nous a appris, je puis assurer qu'il n'y en a pas un qui ne le soit. De toutes les merveilles de la Chine, la plus grande, sans contredit, est la population.

Les bords de la rivière étaient jonchés, pour ainsi dire, de spectateurs attirés par la curiosité de nous voir, et le nombre des jonques que nous rencontrâmes dans la journée, se monta pour le moins à 4 mille. En portant à 20 fois ce nombre celui des habitants des

villages, mon estimation, certes, sera beaucoup au-dessous de la réalité. Partout l'ambassadeur fut salué de la même manière qu'il l'avait été jusqu'alors.

Tout ce qui tend à faire connaître les usages chinois, dût-il blesser le goût de mes lecteurs, entre nécessairement dans mon plan. Je dirai donc que le soir, deux Chinois de nos jonques, après s'être dépouillés de leurs habits, et y avoir trouvé abondance de vermine, la mangèrent avec autant d'avidité que si c'eût été un mets exquis.

Mardi 14

Le temps fut extrêmement chaud et pesant. Nous avons éprouvé toute la nuit les plus cruels tourments de la part des moustiques.

^{p1.129} Nous continuâmes de passer devant de vastes plantations de millet et de riz. Le pays conservait la même apparence de fertilité, de culture et d'abondance, quoique dans plusieurs parties il présentât plus de variété et de régularité qu'auparavant.

Nous traversâmes dans l'après-dîner une très grande ville nommée Cho-tung-poa. Elle est très agréablement située sur les bords de la rivière, et occupe une étendue considérable. Les maisons sont de brique, et n'ont pas généralement plus d'un étage. Elles sont remarquables par des terrasses placées en avant, sur lesquelles nous aperçûmes beaucoup de femmes qui regardaient passer les jonques, tandis que le nombre des spectateurs qui garnissaient les bords de la rivière, renouvelait notre étonnement par sa grandeur.

Nous parvînmes à un endroit où la rivière se partageait en deux branches ; sur l'une étaient deux ponts de deux arches construits en pierres, d'une forme agréable, et dont l'architecture ne paraissait pas commune. À une petite distance de ces deux ponts, s'offraient les mines d'un troisième, d'une seule arche. Il avait été bâti de pierres de taille, et ce qui en restait annonçait un plan régulier, et une maçonnerie européenne. Près de ces ruines, et sur une ^{p1.130} fort jolie éminence, était située la maison de campagne d'un mandarin : c'était un bâtiment neuf à deux étages, d'un genre d'architecture fort agréable, et avec un

perron. On y arrivait par une barrière élégante, qui n'était pas encore entièrement achevée, et à laquelle travaillaient même des maçons dans l'instant de notre passage. Je fus extrêmement surpris de trouver que l'échafaud était construit et la maçonnerie dirigée d'après les mêmes principes qu'en Angleterre.

On toua nos jonques pendant la plus grande partie de la journée. À 6 heures du soir nous jetâmes l'ancre près de terre.

Peu de temps après que nous fûmes mouillés, le grand mandarin de Tyensing, accompagné d'une nombreuse escorte, vint faire une visite à l'ambassadeur.

Sa marche s'ouvrit par un corps en avant, destiné à lui rendre les passages libres. Ce détachement était suivi à une certaine distance par deux hommes portant de grands parasols de soie rouge, qui, avec un large rideau de la même étoffe, avaient pour objet de garantir le palanquin du mandarin de l'ardeur du soleil. Après eux marchaient des enseignes avec leurs drapeaux, et un corps d'infanterie. Venait ensuite p^{1.131} le palanquin : une forte escorte de cavalerie fermait la marche.

Tel est l'ordre de voyage des personnes de distinction en Chine : leur rang et leur qualité se reconnaissent à la grandeur de leur suite.

Le mandarin de Tyensing resta environ une heure avec le lord Macartney. À son retour, sa marche fut éclairée par un nombre considérable d'hommes portant des lanternes et des flambeaux, ce qui formait un coup d'œil magnifique.

Jeudi 15

La chaleur continua d'être extrême. Le pays paraissait toujours aussi fertile, et les vastes champs de blé que nous aperçûmes dans cette journée, ne le cédaient point en culture et en richesses aux plus belles campagnes d'Angleterre. Nous passâmes aussi devant une grande plantation de thé, et une infinité de caisses rangées en ordre, destinées à recevoir les feuilles, et à être envoyées à Canton.

Les bords de la rivière étaient si agréablement diversifiés par l'art et la nature, qu'ils captivaient toute notre attention. Des prairies à perte de vue, des champs qui promettaient d'abondantes moissons, des jardins ^{p1.132} magnifiques, ne laissaient pas un moment de repos à l'œil et à l'esprit.

Je descendis le soir à terre, et marchai le long des bords de la rivière, pendant l'espace d'environ 2 milles. Après avoir examiné de près les champs de blé voisins, je trouvai que leurs grains, qui étaient presque mûrs, surpassaient en qualité ceux des meilleures fermes anglaises.

@

CHAPITRE VII

Arrivée à la ville de Tong-tchew, où le voyage sur la rivière se termine. Débarquement de l'ambassadeur ; cérémonies employées en cette occasion. Description du lieu marqué pour recevoir les présents et les bagages ainsi que de la maison destinée à loger l'ambassadeur et sa suite. Culte extérieur des Chinois. Traitement de l'ambassade. Description de la ville de Tong-tchew. Particularités relatives à son gouvernement. Examen des présents destinés à l'empereur. Exercice de l'artillerie. Visite d'un mandarin. Mort et enterrement de M. Cadès. Avis donné à l'ambassadeur du jour fixé pour son départ de Tong-tchew.

@

Août, vendredi 16

^{p1.133} À mesure que nous avançons, les village devenaient plus fréquents et le peuple plus nombreux. Nous continuâmes de recevoir nos provisions ordinaires de viande, de volailles, ^{p1.134} de légumes et de fruits. Sur les 5 heures de l'après-dîner, nous arrivâmes à la ville de Tong-tchew, qui est située à 12 milles de Pékin, et où se termina notre navigation sur cette belle rivière. Je ne puis m'empêcher d'observer, quoique ce soit une répétition continuelle, que le peuple qui couvrait les bords de la rivière en cet endroit, excédait par son nombre tout ce que nous avons vu jusque-là.

Bientôt après l'arrivée de la flotte, le lord Macartney et sir Georges Staunton, accompagnés de notre conducteur, le mandarin Van-tadgin, descendirent à terre pour examiner l'emplacement que les Chinois avaient préparé d'avance pour recevoir les présents et les bagages de l'ambassade. Il contenait environ un acre, sous la forme d'un long appentis en bois, fermé et couvert avec des nattes, pour préserver les ballots de la pluie ou de l'humidité. Le sol était pareillement garni de nattes partout, et des mandarins d'un ordre inférieur, avec un détachement de soldats, veillaient à sa sûreté.

Le grand mandarin de la ville vint informer l'ambassadeur que le jour suivant, à 7 heures du matin, il y aurait dans le temple désigné pour la résidence de l'ambassade, pendant son séjour à Tong-tchew, un déjeuner public, ^{p1.135} auquel le lord Macartney et toute sa suite, y

compris les mécaniciens, les soldats et les domestiques, étaient invités : cette invitation générale fut, en conséquence, transmise à chaque jonque, avec l'ordre de se préparer au débarquement.

Samedi 17

À 6 heures du matin arrivèrent deux palanquins pour le lord Macartney et sir George Staunton, qui, environ une heure après, quittèrent les jonques, et furent portés dans le temple déjà indiqué pour le lieu de leur résidence. Ils étaient escortés par un détachement de soldats chinois et suivis d'une foule immense de peuple.

Le déjeuner consistait en une profusion d'étuvées et de viandes froides de toute espèce, en thé, vins, œufs, et une grande diversité de fruits et de confitures préparées avec un art parfait.

Des bateaux furent envoyés aux jonques pour prendre les effets appartenant à l'ambassade et les transporter à l'emplacement dont j'ai déjà fait mention. Je fus employé la plus grande partie de l'après-dîner, à prendre soin que ceux commis à ma charge fussent déposés fidèlement dans le magasin.

À la porte de ce bâtiment étaient placés deux ^{p1.136} officiers chinois qui inspectaient toutes les caisses et les paquets apportés des jonques. Ils prenaient leurs dimensions dont, à ce qu'il me parut en les voyant écrire, ils dressaient un état, qu'ils transcrivaient ensuite, du moins je le conjecturai, sur chaque effet séparé. Pas la plus petite boîte ni le moindre paquet ne purent entrer avant cette formalité remplie. J'appris qu'elle avait été ordonnée pour certifier à l'empereur la quantité de présents et de bagages apportés par l'ambassade.

Nous travaillâmes, ainsi que les naturels du pays, avec une telle activité au déchargement des jonques, que tous nos bagages et une grande partie des présents furent emmagasinés dans le courant de la journée. Le temple, fixé par le gouvernement chinois pour la résidence de l'ambassadeur d'Angleterre à Tong-tchew, et situé sur un terrain élevé, à environ trois quarts de mille de la rivière, et à un seulement de la ville. Cet édifice a une belle apparence ; mais il est si bas, qu'en

vérité il ne méritait pas le choix qu'on en avait fait dans cette circonstance. Il ne s'élève nulle part à la hauteur de plus d'un étage.

L'entrée de ce bâtiment est une porte carrée d'une architecture commune, à laquelle on arrive par une cour spacieuse et propre, que p1.137 l'on avait arrangée pour y loger nos soldats. Au-delà est une autre cour précédée de trois marches, et contenant différents petits bâtiments occupés par les Chinois au service de la maison. D'autres, qui leur sont contigus, formaient le logement des domestiques du lord Macartney. Dans la partie opposée se trouve un petit édifice carré, destiné à des exercices religieux, et ne contenant qu'une seule pièce de peu d'étendue, au milieu de laquelle était dressé un autel, avec trois figures de porcelaine aussi colossales que celle du dieu placé au-dessus. Il y avait sur chaque côté de l'autel des chandeliers qu'on allume régulièrement le matin et le soir, ainsi qu'à toutes les heures du jour où il se présente des personnes pour prier, à la charge de payer. Devant chaque figure est une petite lampe garnie de mèches qui brûlent pendant tout le temps de la prière. La prière achevée, on éteint la flamme, mais la mèche continue de brûler. Après cette cérémonie, un des desservants prend un petit marteau, et frappe trois coups sur une cloche suspendue au-dessus de l'autel. Les personnes alors présentes s'agenouillent devant les figures, et inclinent trois fois la tête jusqu'à terre, ayant leurs mains jointes qu'elle élèvent ensuite au-dessus de leur tête lorsqu'elles se redressent. Une p1.138 salutation profonde termine cet acte journalier de religion, que les Chinois appellent *chin-chin-josh*, ou adoration de dieu.

Tel est le culte intérieur qui est professé dans tout l'empire de la Chine. Depuis le paysan jusqu'à l'empereur lui-même, chacun y possède un autel et une divinité. La plus chétive habitation a ses idoles, différant, comme on l'imagine aisément, pour la grandeur et la richesse, de celles du palais impérial. Cet usage s'étend jusqu'aux personnes qui travaillent sur l'eau car il n'y a pas de petit bâtiment, soit de mer, soit de rivière, qui ne porte aussi son dieu et son autel.

La cour attenante à la chapelle est occupée par les cuisines. De là une entrée circulaire mène à cette partie de l'édifice qui était destinée pour l'ambassadeur et sa suite.

Elle est contenue dans une cour très vaste et très belle, dont on fait dans l'occasion une salle à manger. Il y a d'un côté une jolie terrasse accompagnée de deux perrons et couverte d'un toit très beau, supporté par quatre piliers dorés. Une tente s'étendait sur toute la cour, pour la garantir de la chaleur du soleil. De superbes lampes formaient autour d'elle un cordon régulier : le fond en était de buis, et garni d'une étoffe de soie transparente, ou de gazes de différentes couleurs, qui, lorsque les ^{p1.139} lampes étaient allumées, augmentaient le bel effet de l'illumination. Les deux côtés principaux de la cour renfermaient les logements des personnes distinguées de l'ambassade, qui toutes avaient leur appartement séparé. Le lord Macartney et sir George Staunton occupaient chacun une aile du bâtiment.

À deux heures on servit à dîner à l'ambassadeur et à sa compagnie. Le dîner était composé d'environ cent mets accommodés suivant la mode du pays. C'étaient principalement des étuvées, servies dans de petits bassins. La table ne comportait ni linge ni fourchettes, ni couteaux : le seul instrument dont se servent les Chinois pour manger, est un morceau de bois pointu, ou d'ivoire, ayant la forme d'un crayon, ce qui entraîne la nécessité de diviser les viandes en petits morceaux avant de les servir.

Pendant le dîner, un grand nombre de Chinois, attachés probablement au mandarin chargé de la surintendance de l'ambassade, formait un cercle autour de la table ; non seulement ils exprimaient par leurs gestes et leurs postures la surprise que leur causait notre manière de manger, mais il leur arrivait fréquemment de pousser de grands éclats de rire.

Dimanche 18

^{p1.140} Pour donner à l'ambassade toute la dignité et l'importance convenables, une garde de soldats anglais fut placée à l'entrée de l'appartement de l'ambassadeur ; mais comme elle était hors de la vue du public, on l'a transporta à la porte extérieure de la cour afin qu'en

attirant les regards des Chinois, elle imprimât à ce peuple une grande opinion de notre mission diplomatique, opinion dont nous faisons presque dépendre sa réussite.

Dans la plupart des appartements occupés par l'ambassadeur, on avait distribué des domestiques chinois pour apporter des rafraîchissements à ceux de nous qui en demandaient. Ces rafraîchissements consistaient en *kie tigau*, ou thé chaud ; *liang tigau*, ou thé froid ; *liang swee*, ou eau froide ; *kie swee*, ou eau chaude ; *pyng swee*, ou eau à la glace. Depuis la pointe du jour jusqu'à la nuit, nous étions servis à la minute.

Je visitai dans la matinée Tong-tchew et ses faubourgs ; et certes, ce ne fut pas sans beaucoup de fatigue et d'embarras.

Cette ville, qui paraît avoir une forme carrée, est défendue par un mur très fort et très élevé, et un fossé extérieur creusé profondément dans les parties les plus accessibles. Le mur fait un circuit d'environ 6 milles ; il a 30 ^{p1.141} pieds de haut et 6 d'épaisseur. Il contient trois portes bien fortifiées, défendues par des remparts montés de canons, et une forte garde placée dans l'intérieur du côté de la ville, et parfaitement disciplinée. Ces portes se ferment tous les jours à 10 heures du soir, et s'ouvrent à 4 heures du matin. Les clefs sont apportées dans la nuit au mandarin de la ville, qui les renvoie le matin à l'officier de garde : on lui rend compte en même temps de tout ce qui s'est passé, et il délivre en conséquence de nouveaux ordres.

Les maisons de cette ville sont comme la plus grande partie de celles que j'ai vues en Chine, et n'ont pas plus d'un étage. Elles diffèrent cependant des habitations des villes que nous avons traversées, en ce qu'elles sont bâties presque toutes en bois. Le petit nombre de celles construites en pierres ou en briques est habité par les mandarins de la place.

L'extérieur de ces maisons est très agréable par l'élégance de leurs décorations ; mais l'intérieur est très mesquinement meublé, si on peut même se servir de cette expression, lorsqu'elles n'ont que très peu ou

point de meubles. Le derrière des boutiques ne contient qu'un appartement, sans planchers ni pavés, et destiné à l'usage du propriétaire. Au-devant sont ^{p1.142} placés des piliers de bois, garnis le jour d'une tente, pour abriter les passants et les marchands, des rayons du soleil. Quelques-uns de ces piliers excèdent de beaucoup en hauteur les maisons, et sont non seulement dorés et peints, mais encore ornés de banderoles et d'enseignes indiquant la nature et l'espèce des marchandises. La plupart portent à leur sommet une figure de bois pour mieux attirer les acheteurs.

Quant à la diversité, soit dans la forme, soit dans l'étendue des maisons et des boutiques, il n'en existe aucune ; car les rues de cette vaste cité présentent presque toutes la même physionomie : elles ne diffèrent que par la largeur. Ceux qui habitent les plus étroites, étendent des nattes d'une maison à l'autre, ce qui est très agréable dans l'été. Il y a aussi pour la commodité des gens à pied, des trottoirs de 4 pieds de large des deux côtés de chaque rue.

On n'emploie point le verre en Chine pour les fenêtres ; il est remplacé généralement par du papier vernis et transparent, collé sur un châssis de bois. Les classes les plus riches du peuple se servent de soie au lieu de papier.

Tong-tchew est une ville d'un grand commerce, à en juger par le nombre étonnant de ^{p1.143} jonques qui étaient mouillées auprès, et par celui de ses habitants, qui, suivant le rapport de quelques marchands résidant dans cette ville, est au moins d'un demi-million.

La chaleur y est insupportable dans le courant de l'été et de l'automne ; l'hiver ne l'est pas moins quelquefois, et on y a vu de la glace de l'épaisseur de 30 pouces, se conserver dans la terre jusqu'à l'été. Il s'en fait une grande consommation parmi les habitants, qui la mêlent avec leur boisson dans les saisons chaudes de l'année.

En parcourant la ville, je tâchai de prendre quelques renseignements sur la nature de son gouvernement municipal. On juge bien qu'ils ne purent être que très superficiels. Quoi qu'il en soit, voici ce que j'appris de

diverses personnes sur cet important sujet. Toutes les causes civiles sont portées devant un certain nombre de mandarins inférieurs appointés pour les juger ; mais leurs décisions sont sujettes à la révision du principal mandarin de la ville ou district, qui peut les confirmer ou les annuler à sa volonté, sauf le recours au vice-roi de la province, des jugements duquel il n'y a jamais appel dans ces sortes de causes.

L'empereur seul prononce en dernier ressort dans les affaires criminelles, mais il est bien ^{p1.144} rare qu'elles entraînent la peine de mort. Toute sentence de mort, n'importe le tribunal et la distance, est envoyée à l'empereur, qui l'annule, l'adoucit ou la confirme. Aussi les exécutions sont-elles peu communes à la Chine. Curieux de vérifier un fait aussi intéressant pour l'humanité, je questionnai le plus de personnes qu'il me fut possible. Parmi elles il s'en trouva qui, quoiqu'âgées de plus de 70 ans, m'assurèrent n'en avoir jamais vue ou entendu citer. Les crimes, même les plus légers, n'y sont pas aussi fréquents qu'on devrait l'attendre d'un peuple si nombreux et adonné au commerce, ce qui provient de la vigilance de la police, et de la promptitude de la justice à punir les petites fautes. Cette méthode ne manquerait pas de produire, dans beaucoup de circonstances, les meilleurs effets en Angleterre, si elle était suivie par ses tribunaux si vantés. Je m'empresse d'observer que, quels que soient les défauts ou la bonté du gouvernement chinois, dont je ne saurais décider, le peuple de cet empire paraît heureux, content, et jouir de toute la somme de liberté que comporte une société d'hommes.

D'après ce que j'ai pu voir ou apprendre, les palais des mandarins sont les seuls édifices publics qu'il y ait dans cette ville étendue. Ils ^{p1.145} sont bâtis en briques, et paraissent très vastes, seule qualité qui les rende remarquables.

La nuit mit un terme à ma curiosité, et je revins aussi fatigué de ma course que de l'empressement du peuple. Assailli quelquefois par 20 ou 30 personnes qui se pressaient autour de moi, je me vis souvent obligé d'entrer dans une boutique, en attendant que les curieux se fussent

dispersés. J'en étais quitte pour l'emplette d'un éventail ou d'une pipe, objets à la mode à la Chine, et qui y sont travaillés avec beaucoup d'art.

Lundi 19

M. Barrow, le contrôleur, reçut dans la matinée le reste des présents qui était à bord. Le lieutenant Parish, de l'artillerie, à la tête d'un détachement de sa troupe, se rendit au magasin pour examiner nos munitions. Il fit sortir et monter les canons sur leurs affûts. L'artillerie consistait en six pièces de campagne de nouvelle fonte, une de siège et deux mortiers, le tout garni de son appareil nécessaire. Cet examen achevé, l'ambassadeur, accompagné du colonel Benson, des officiers et des autres personnes distinguées de l'ambassade, se transporta à l'emplacement pour voir essayer les canons. Rien ne peut être comparé à la promptitude, la dextérité et l'exactitude ^{p1.146} de la manœuvre. Après l'avoir honorée pendant près de deux heures de sa présence, l'ambassadeur retourna à sa résidence, où il lui fut servi à dîner, ainsi qu'à l'ambassade, comme le jour précédent.

Nous reçûmes le soir la visite du principal mandarin de la ville, suivi de quelques autres. Nos musiciens, rangés sur la terrasse, exécutèrent plusieurs morceaux, qui firent trouver à ces étrangers la musique européenne infiniment agréable.

Le soir, à 8 heures, M. Harry Cades, l'un des mécaniciens attachés à l'ambassade, mourut d'un flux de sang dont il était attaqué depuis quelque temps. M. Plumb, l'interprète, fut chargé de commander une bière ; et comme ces tristes voitures se trouvent toujours prêtes à la Chine, notre malheureux compagnon fut placé et exposé avec toute la décence possible, dans ce dernier asile de l'humanité.

Les bières de ce pays sont toutes de la même grandeur, et ressemblent plus à un bateau plat qu'à celles de l'Europe. Elles sont très lourdes, et le dessus ne se cloue pas comme les nôtres, mais on le lie avec une corde.

Sur les onze heures se déclara un violent orage accompagné d'éclairs, de tonnerre et de ^{p1.147} pluie, qui dura sans interruption jusqu'à 4 heures.

Mardi 20

L'ambassadeur donna des ordres dans la matinée pour les funérailles de M. Henri Cades ; et afin d'inspirer aux Chinois une grande idée de nos cérémonies funèbres, il fut décidé qu'on l'enterrerait avec tous les honneurs militaires.

En conséquence, tous les domestiques, les mécaniciens et la musique eurent ordre de se tenir prêts. Le colonel Benson fit prendre à la troupe les armes, et un sergent avec six soldats d'artillerie furent désignés pour tirer sur la tombe. Comme l'ambassade n'avait point amené d'aumônier, je fus chargé de lire les prières que l'église anglicane a consacrées pour ces tristes circonstances.

À 9 heures tout se trouva prêt, et la marche commença dans l'ordre suivant :

Un détachement de l'artillerie royale, avec les armes renversées.

Les hommes portant la bière.

Deux fifres exécutant un air funèbre.

La personne faisant les fonctions de l'aumônier.

Les mécaniciens, domestiques, etc. deux à deux suivaient la troupe et fermaient la marche.

^{p1.148} Plusieurs membres du corps diplomatique accompagnaient aussi le cortège.

Nous avançâmes ainsi, avec solennité, vers le lieu de la sépulture commune, situé à environ un quart de mille de la résidence de l'ambassadeur, et où, par l'effet d'une générosité que nous n'eussions pas rencontrée dans quelques-unes des contrées éclairées de l'Europe, nous avons obtenu la permission de déposer les restes de notre compatriote. Cette cérémonie, comme on peut bien se l'imaginer, avait

excité la curiosité de toute la ville. En effet, nous fûmes suivis d'un concours de monde tel que les spectacles les plus intéressants et les plus brillants ne pourraient jamais en attirer dans aucune ville de l'Europe.

En arrivant au lieu de l'enterrement, la troupe se rangea en cercle autour de la place préparée, et les tireurs sur le côté. Après avoir déposé la bière sur deux ais de bois, on lut les prières accoutumées, et le corps fut ensuite confié à la terre avec les cérémonies d'usage ; le détachement fit alors trois décharges de ses armes sur la tombe qui, suivant l'usage du pays, avait à peine la profondeur nécessaire pour pouvoir recouvrir la bière, usage qui s'accordait peu avec le bon sens des Chinois.

p1.149 Le cimetière renferme un grand nombre de monuments en marbre et en pierre portant des inscriptions ; quelques-uns étaient dorés et enrichis de dessins d'un bon genre de sculpture. Cet emplacement est très grand, mais point fermé. Il n'existe à la Chine de cimetière que près des grandes villes : partout ailleurs on se fait enterrer où l'on veut.

Lorsque la tombe fut recouverte, et qu'on eut rendu par là les derniers devoirs au mort, le cortège revint dans son même ordre de marche.

L'ambassadeur reçut la visite de plusieurs mandarins, ce qui nous parut d'un très bon augure pour la réussite des grands objets de cette mission extraordinaire. Son excellence eut aussi avis que le jour suivant était désigné pour le départ de l'ambassade pour Pékin, et qu'on avait tout préparé à cet effet.

Je remarquerai comme une circonstance singulière, que la résidence de l'ambassade n'était, après tout, que la maison d'un marchand de bois de construction, dont le magasin était attenant, mais avec qui la communication se trouvait interrompue momentanément par une cloison de planches. Cherchant à m'assurer de la vérité du fait, un soldat chinois me montra du doigt l'enseigne, et me p1.150 fit

comprendre en même temps que le propriétaire de cette maison vendait de cette espèce de bois qui est employé dans la construction des jonques.

@

CHAPITRE VIII

Départ de la ville de Tong-tchew. Description de la route de Pékin. Arrivée à une très grande ville appelée Kieng-foo. Halte faite dans cet endroit pour déjeuner. Réunion immense de peuple pour voir passer l'ambassade. Arrivée à Pékin. Quelques détails sur cette ville. Usages, coutumes et manières des Chinois. Départ de Pékin. Arrivée au palais de l'empereur nommé *Yeumen-manyeumen*.

@

p1.151 La générale fut battue à 2 heures du matin dans toutes les cours de l'édifice, pour avertir de se préparer au départ. Après un déjeuner fait à la hâte, l'ambassade se trouva prête à partir. Les soldats furent d'abord placés dans des chariots couverts qui leur étaient destinés. Vinrent ensuite les domestiques, qui furent reçus dans de semblables voitures. Les autres personnes de la suite prirent place dans des voitures à jour, tirées par un seul cheval. Le p1.152 lord Macartney, sir George Staunton et Plumb, l'interprète, montèrent dans des palanquins, portés chacun par 4 hommes.

Les chariots qui portaient les soldats et les domestiques étaient de simples voitures de louage tirées par 4 chevaux inégalement attelés, et couverts de nattes de paille. Les harnais, si on peut les appeler ainsi, étaient des cordes. Les voitures à un seul cheval étaient doublées de nankin bleu et recevaient le jour par des jalousies garnies de stores de la même étoffe. Les conducteurs marchaient à côté d'elles.

À 4 heures le cortège était en route. Il consistait en 60 voitures pour les soldats et domestiques, et 20 pour les personnes de la suite de l'ambassade, non compris celles pour nos effets particuliers, et 400 Chinois qui traînaient à bras ou portaient sur leurs épaules les présents et le gros bagage.

À 5 heures, nous étions hors de Tong-tchew, et nous entrâmes dans une plaine magnifique et de la plus grande fertilité. On eût dit d'un immense jardin.

La route que nous parcourions n'était pas seulement large, mais encore très belle : elle est une preuve de l'attention du gouvernement chinois à faciliter les communications entre la capitale et les principales parties de l'empire. ^{p1.153} Le milieu du chemin, dans une étendue d'environ 20 pieds, est pavé de larges pierres plates. De chaque côté il y a un espace suffisant pour donner passage à six voitures de front. Ces parties latérales sont garnies de gravier, et entretenues par des hommes employés uniquement à ce genre de travail par le gouvernement, qui les tient cantonnés, à cet effet, dans différents endroits de la route.

À 7 heures le cortège fit halte dans une grande ville nommée Kiyeng-foo. Dire qu'elle est très peuplée, serait une répétition inutile ; car, quel est le village, le bourg, la ville, la rivière même, ainsi que ses bords, qui ne regorgent de monde dans cette partie du globe ? Tout le pays que nous venions de parcourir était couvert d'une population sans bornes : chaque mille nous conduisait à un village dont les habitants auraient rempli nos plus grandes villes. Le nombre prodigieux de maisons de campagne et de fermes répandues dans la campagne, et sur les bords de la route, en ajoutant à la beauté du tableau, annonçait aussi sa richesse. Les maisons dont nous approchâmes assez pour pouvoir les considérer, étaient bâties en bois, beaucoup à l'extérieur étaient peintes en noir avec des ornements en or.

D'après le concours prodigieux de ^{p1.154} spectateurs qui couvraient absolument la route, je ne doutai pas que le jour de notre départ de Tong-tchew pour Pékin n'eût été proclamé officiellement. Malgré les ordres les plus pressants du mandarin pour rendre le chemin libre, la foule devenait quelquefois si grande, que nous étions obligés de nous arrêter au moins un quart d'heure, pour prévenir les accidents que pouvait occasionner le passage de nos voitures à travers les nuées épaisses et successives d'hommes. Avec les obstacles qui résultaient pour nous de la curiosité du peuple chinois, nous éprouvâmes aussi quelque mortification de l'effet que notre vue paraissait faire sur lui ; car à peine quelqu'un de l'ambassade se montrait-il, que c'étaient des

éclats de rire généraux. Il faut convenir aussi que notre cortège ne répondait nullement à la grandeur de notre mission, et n'annonçait pas des gens qui venaient pour surprendre ou plutôt réclamer des privilèges de commerce, et des distinctions politiques qu'aucune nation n'avait encore eu l'adresse ou le pouvoir d'obtenir.

Kiyeng-foo est à la distance d'environ 9 milles de Tong-tchew. Nous y descendîmes tous de nos voitures pour prendre quelque nourriture. Les personnes attachées au service de l'ambassade trouvèrent des tables dressées dans ^{p1.155} une cour ouverte, mais garnies en même temps d'une grande quantité de viandes froides, de thé, de fruits, etc. Le corps diplomatique fut servi dans des chambres qui n'avaient que l'avantage d'être à couvert des injures de l'air.

Avant que l'ambassade ne se remît en route, le mandarin chargé de sa conduite ordonna, avec ses attentions ordinaires, de délivrer aux gens de la suite, du *joo*, espèce de vin blanc dur et aigre, pour prémunir leur estomac contre la disette de rafraîchissements qu'ils pouvaient éprouver par la suite. Nous allions partir quand il s'éleva au milieu de nous une querelle qui, soit que les suites en pussent être fâcheuses ou non, était dans le cas du moins de faire mal juger du caractère de la nation anglaise. Elle provenait de la répartition des places dans les voitures ; répartition que la foule qui nous obsédait ne nous avait pas permis de régler d'avance, et que notre propre impatience ne fit que rendre plus difficile. Ce ne fut qu'avec des peines infinies que les mandarins vinrent à bout de tout concilier.

À 8 heures nous prîmes congé de Kiyeng-foo, qui est une ville considérable et d'un grand commerce. Ses rues sont larges et point pavées, et ses maisons bâties en bois, du moins dans la partie que nous traversâmes. Les ^{p1.156} boutiques avaient une très belle apparence, et paraissaient bien fournies.

Trop distrait par la multitude de curieux qui accouraient au-devant de nous, et dont le nombre, d'un autre côté, nous interceptait la vue, il

me fut impossible de faire quelque remarque sur le pays entre Kiyeng-foo et Pékin ; l'intervalle, heureusement est de peu de milles.

À midi nous atteignîmes les faubourgs de la capitale de la Chine. Je ne pouvais m'empêcher de regretter, en contemplant notre cortège, qu'on n'eût pas cherché à lui donner la dignité qui convenait à l'importance du sujet. Quelle en était la cause avec des moyens aussi étendus ? Ce n'est pas à moi à l'assigner. Tout ce que je sais, c'est que ce cortège n'annonçait nullement les envoyés de l'une des premières nations de l'Europe, traversant la ville la plus peuplée de l'univers.

En entrant dans les faubourgs, nous passâmes sous plusieurs arcs de triomphe très beaux, peints avec art, et enrichis de divers ornements. La partie la plus élevée avait la forme carrée, et supportait un pavillon peint en vert, et brillant de vernis. Dans l'intérieur de ces espèces de tourelles à jour était suspendu le ^{p1.157} modèle d'une jonque parfaitement exécuté, et orné de rubans et de banderoles de soie.

Ces faubourgs sont très étendus. Les maisons sont de bois, et comportent la plupart deux étages, avec des peintures variées à l'extérieur. Les boutiques paraissent non seulement commodes, mais elles offrent encore un certain air de grandeur à laquelle ajoute infiniment la manière pleine de goût avec laquelle les marchandises sont étalées, soit pour indiquer l'espèce de leur commerce, soit pour tenter les passants.

Nous traversâmes lentement les rues, qui sont spacieuses, et pavées des deux côtés pour la commodité des gens à pied. Elles étaient bordées de soldats qui faisaient la police avec un ordre admirable : sans cette précaution il eût été impossible à nos voitures de pouvoir passer, par la quantité de monde qu'elles attiraient,

Nous arrivâmes à 2 heures aux portes de la grande ville impériale de Pékin, avec notre triste cortège. Je ne puis m'empêcher de répéter qu'à la simplicité de notre habillement, et à l'antiquité de nos voitures, il était plus naturel de nous prendre pour des pauvres de quelques

paroisses d'Angleterre, que pour les ^{p1.158} représentants d'un grand et puissant monarque.

Pékin, ou, suivant la prononciation des naturels, *Pitchin*, la métropole de l'empire chinois, est situé par les 160 degrés de longitude orientale, et par les 40 et 41 de latitude septentrionale. Cette ville a environ 12 lieues de circonférence, et elle est entourée d'une muraille, à chaque angle principal de laquelle est placée une grande porte, sans compter une infinité de petites répandues sur sa surface. Ces portes sont cintrées et défendues chacune par une tour carrée de 7 étages qui s'élève du cintre, ainsi que par un parapet garni d'embrasures pour des canons. Les fenêtres de ces tours sont en bois peint, et représentent la bouche d'un canon de gros calibre, de manière à s'y tromper de loin. Il y a 9 de ces croisées à chaque étage, et du côté qui regarde les faubourgs. Les portes sont doubles. La voûte de la première est bâtie d'une espèce de pierres de taille, et non de marbre, comme l'ont avancé quelques écrivains. Son élévation est d'environ 30 pieds. La porte extérieure a environ 6 pouces d'épaisseur, et est renforcée encore par des liens de fer ; elle conduit à une large place carrée qui renferme des baraques de bois à deux étages pour les soldats. En tournant à gauche, on découvre la seconde ^{p1.159} porte ou la porte intérieure, cintrée comme celle extérieure, mais sans tour.

Il y a à chacune des portes principales une forte garde de soldats, avec plusieurs pièces de canon placées de chaque côté en dedans. On ouvre ces portes à la pointe du jour, et on les ferme à 10 heures du soir, terme après lequel toute communication cesse d'exister entre la ville et les faubourgs : elles ne peuvent s'ouvrir la nuit que d'après un ordre spécial du principal mandarin de la ville.

Les portes d'une grandeur moindre sont défendues par un petit fort pratiqué sur la muraille, et où il y a toujours un corps de troupes.

La muraille a environ 30 pieds de haut et 10 de large au sommet. Elle est bâtie en pierres jusqu'à environ 2 pieds au-dessus de la terre ; le reste l'est en briques : son épaisseur diminue insensiblement depuis

le bas jusqu'en haut, où elle s'élargit. Il ne m'a pas été possible de rien constater sur sa maçonnerie.

Elle est défendue de distance en distance par des ouvrages extérieurs et des batteries, qui sont protégées à leur tour par de petits forts ; mais aucune de ces défenses n'a de garnison, à l'exception de celles qui appartiennent aux portes. Le parapet qui règne sur toute la longueur de ^{p1.160} la muraille, à la hauteur de 3 pieds, et avec des embrasures, n'a pas même un canon de monté du côté de la ville. La muraille est tout à fait perpendiculaire dans quelques endroits ; dans d'autres, elle observe une légère déclivité depuis le sommet jusqu'à terre. La garnison fait des patrouilles toutes les nuits pendant le séjour de l'empereur dans cette ville, c'est-à-dire, depuis octobre jusqu'en avril, époque où sa majesté impériale va résider dans son palais favori en Tartarie. J'augurai, par le bon état de cette muraille, qu'elle était d'une construction moderne, ou du moins qu'elle avait été réparée en entier, ou rebâtie nouvellement.

La distance de la porte du Midi par laquelle nous entrâmes, à celle de l'Est par laquelle nous sortîmes, comprend, suivant l'estimation la plus modérée, un espace de 10 milles. Les rues principales sont aussi spacieuses que propres : elles ont 140 pieds de large, et une longueur proportionnée ; mais il n'y a que les côtés de pavés pour les personnes à pied. L'administration de police n'épargne ni argent ni soins pour en tenir le milieu toujours propre et sec ; elle entretient à cet effet des compagnies nombreuses de boueurs, qui sont aidés et surveillés en même temps par des ^{p1.161} détachements de soldats postés dans chaque quartier, soit pour faire observer les lois de police, soit pour maintenir l'ordre et la tranquillité parmi les habitants de cette immense cité. Je remarquai, en la traversant, un grand nombre d'hommes occupés à en arroser les rues, pour abattre la poussière qui, sans cette précaution, serait non seulement très incommode dans les temps secs, pour les passants, mais encore très nuisible aux boutiques.

Les maisons, quoique basses, peu étendues, mal distribuées dans l'intérieur, et à peine meublées, présentent à l'extérieur une très belle

et très agréable apparence, par l'orgueil singulier que mettent les Chinois à en orner les devants, ainsi que leurs boutiques. Le dessus de celles-ci est couvert d'inscriptions en lettres d'or, tandis que les toits des maisons sont accompagnés de galeries richement peintes et décorées, où les femmes tiennent leurs assemblées et sont vues du public. Les piliers placés au-devant des portes des boutiques, sont dorés et peints, avec un pavillon en forme d'enseigne, où sont écrits le nom et le genre de commerce du propriétaire. L'intervalle de ces piliers est garni de tablettes et de cordons servant à étaler les marchandises.

Je remarquai un grand nombre d'étaux ^{p1.162} ressemblant parfaitement à ceux de nos bouchers pour la coupe et l'exposition des viandes. Les boucheries de Londres ne sont pas mieux approvisionnées que celles de Pékin. La curiosité me porta à m'informer du prix de ces viandes. En entrant dans une des boutiques, j'aperçus un gril de fer placé sur une espèce de braisière. Tandis que je tâchais par signes d'obtenir les renseignements que je désirais, le boucher retira de dessus le gril de la viande coupée par tranches de la largeur à peu près d'une couronne, et qui me parut assez bien cuite. Je pris une douzaine de ces tranches, qui pouvaient peser ensemble 7 à 8 onces. Je lui présentai alors un de ces cordons à travers lesquels sont enfilés des *caxies* ou petits billons, seule monnaie courante du pays ; il en détacha un *conderon* ou dix *caxies*, que je supposai être la valeur de la viande qu'il m'avait fournie. Je vis, en passant devant d'autres étaux, beaucoup de personnes qui se régalaient de ces tranches de bœuf et de mouton.

Les magasins de porcelaine attirent principalement les regards ; elles sont rangées dans un ordre et avec un art admirables, sur des tablettes élevées les unes au-dessus des autres sur le devant de ces magasins.

Outre le grand nombre de marchands ^{p1.163} établis en boutiques, il y en a des milliers qui parcourent les rues en criant leurs marchandises comme dans les villes de l'Europe. Ils portent en général un bambou qui traverse leurs épaules, et d'où pend à chaque extrémité un panier

garni de poissons, de légumes, d'œufs, ainsi que d'autres comestibles. Pékin est rempli aussi de colporteurs ou petits merciers qui marchent avec une espèce d'havresac sur le dos, lequel contient différentes sortes d'étoffes dont les échantillons sont exposés à la vue. Ces étoffes se mesurent avec une aune de 16 pouces. Des essaims de barbiers vont et viennent dans les rues, tenant à la main les instruments employés dans le pays pour raser et nettoyer les oreilles. Il portent en outre une chaise, un réchaud et un petit vase rempli d'eau. Le passant qui désire se faire faire une des opérations ci-dessus, s'assoit dans la rue ; la besogne achevée, l'opérateur reçoit une *mace*. Pour distinguer leur profession, ces barbiers sont armés d'une paire de grandes pincettes d'acier qu'ils ouvrent avec leurs doigts, et qui, lorsqu'ils les referment un peu fortement, produisent un son aigu qu'on entend à une distance considérable. Il n'est pas douteux que ce genre de commerce ne soit très lucratif à la Chine ; car tous les hommes y ont une ^{p1.164} partie de la tête rasée, et cette opération exige une main étrangère.

Je rencontrais dans plusieurs rues des ventes à l'enchère. Le crieur était établi sur une plateforme, entouré de toutes les marchandises qu'il avait à vendre. Il gesticulait avec force, et criait à tue-tête ; mais la contenance du public, qui était la seule chose que je pouvais interpréter, paraissait exprimer le plaisir qu'il avait à l'entendre.

Chaque rue principale aboutit à une grande porte ; car il n'y a pas de place dans Pékin. Ces portes, ainsi que le toit élevé au-dessus, sont richement peintes et vernies ; chacune porte le nom de sa rue écrit en caractères d'or. Toutes ces rues, qu'elles partagent en plusieurs divisions, perdent au delà leur dénomination ; sans cela, quelques-unes d'entr'elles auraient au moins cinq milles de long. Ces rues sont très belles, et occupent le centre de la ville : le milieu est séparé des trottoirs par une balustrade.

Les rues étroites sont terminées par de petites portes en treillis, qui se ferment chaque soir. Toutes les rues principales sont gardées, soit la nuit, soit le jour, par des détachements de soldats qui portent une épée

à leur côté, et un long fouet à leur main, pour empêcher le ^{p1.165} peuple d'obstruer le passage, et châtier en même temps ceux qui contreviennent à la décence et au bon ordre.

Malgré la vaste étendue de Pékin, il y a peu ou même point de variété parmi les maisons, si ce n'est relativement aux couleurs dont elles sont peintes, comme je l'ai déjà observé. Ce ne sont exactement que de jolies loges, construites uniquement pour la vue, et sans aucune solidité. Il est rare d'en trouver qui aient plus d'un étage, à l'exception de celles qui appartiennent à des mandarins ; encore ces dernières ne s'élèvent-elles pas au-dessus de la muraille qui domine tous les bâtiments de Pékin, hormis cependant une très grande pagode et le palais impérial.

On ne trouve point, comme à Londres, de voitures publiques dans les rues. Les classes supérieures du peuple ont des palanquins, les autres des chariots couverts tirés par un cheval ou un mulet.

L'opinion que les femmes chinoises sont exclues de la vue des étrangers a très peu de fondement, si même elle en a ; car dans la foule immense de peuple qu'attirait notre cortège à son passage, il y avait au moins un quart de femmes, proportion infiniment plus grande que celle qui existe dans les réunions du ^{p1.166} peuple en Angleterre. Il faut convenir que si la curiosité est le partage des femmes d'Europe, elle l'est aussi des beautés de l'Asie, à en juger par l'empressement des Chinoises à nous voir passer.

Les femmes que nous vîmes en traversant Pékin, avaient de très jolis traits et une belle peau. Il nous parut cependant qu'elles n'étaient pas assez satisfaites de cette faveur de la nature, car elles y ajoutent du blanc : elles emploient aussi le rouge, mais d'une manière absolument différente de celle de nos dames européennes. En effet, elles ne l'appliquent que sur le milieu de leurs lèvres en une raie très foncée, ce qui, suivant moi, animait davantage encore leurs traits. Leurs yeux sont fort petits, mais extrêmement brillants. Elles ont les bras singulièrement longs et minces. La seule différence que nous

aperçûmes entre le costume des femmes de Pékin, et celui des Chinoises que nous avons déjà rencontrées, consiste en ce que les premières portent un bonnet de velours ou de soie noir, orné de pierreries, qui se termine en pointe, et leur descend presque sur les yeux, et que leurs pieds, libres de toute entrave, avaient leur grandeur naturelle.

Après que nous eûmes passé la porte orientale de la ville, il se mit de la confusion parmi ^{p1.167} les voitures de nos bagages, ce qui nous obligea de faire halte un moment. Je profitai de cette occasion pour mettre pied à terre, et dégourdir mes membres de la gêne où les avait tenus la voiture. Je m'approchai en même temps des femmes réunies en assez grand nombre dans la foule qui nous environnait, et je me hasardai à leur adresser le mot *chou-au*, expression chinoise, qui veut dire belle. Elles parurent extrêmement flattées du compliment et m'entourant alors avec un air de modestie et de politesse, elles examinèrent la forme de mes vêtements, et la qualité de leur étoffe. Lorsque les voitures commencèrent à se remettre en route, je pris congé de mes honnêtes Chinoises en leur prenant la main, qu'elles me tendirent de l'air le plus affable. Les hommes qui étaient présents, loin de se fâcher de ma conduite, me parurent au contraire très satisfaits, du moins autant que j'en pus juger, de la marque d'attention que je venais de témoigner publiquement à leurs femmes. On peut donc conclure, de là, que les femmes de Pékin jouissent d'une portion raisonnable de leur liberté, et qu'ainsi la jalousie qu'on attribue si généralement aux Chinois n'est pas le caractère dominant, au moins de ceux qui habitent la capitale de l'empire.

^{p1.168} Parmi les autres objets qui se présentèrent sur notre chemin, et qui fixèrent nos regards, nous rencontrâmes un enterrement, vraiment remarquable par la pompe de son cortège. Le cercueil, recouvert d'un dais orné de rideaux de satin, et garni de riches broderies et d'écussons, était placé sur un large brancard que portaient 50 à 60 hommes, à l'aide de longs bambous qui se croisaient sur leurs épaules. Ces hommes marchaient huit de front, et d'un pas grave et

lent. Ils étaient suivis immédiatement d'une troupe de musiciens exécutant des airs funèbres qui n'étaient pas sans intérêt. Les parents et les amis du mort, vêtus de noir et de blanc, fermaient la marche.

Après avoir traversé les faubourgs de Pékin situés à l'est, nous entrâmes dans un pays fertile et beau, qui nous conduisit, au bout d'environ 4 milles de marche, à un des palais de l'empereur, nommé *Yeumen-manyeumen*, où nous arrivâmes sur les 5 heures de l'après-dîner. Nous étions accablés de l'extrême chaleur du jour, et de la fatigue d'un voyage à travers un peuple immense qui nous pressait de ses flots, et qui, sans exagérer, remplissait l'intervalle qui existe entre Tong-tchew et ce palais, c'est-à-dire, 30 milles.

Peu de temps après notre arrivée, nous ^{p1.169} reçûmes une très grande abondance et variété de provisions. Toute l'ambassade s'étant rafraîchie, chacun chercha à se délasser de ses fatigues dans les bras du sommeil.

@

CHAPITRE IX

Description du palais de Yeumen-manyeumen. Événements désagréables. Dispute avec le détachement chinois à qui la garde de ce palais est confiée. Requête du lord Macartney pour un changement de résidence. L'ambassade retourne à Pékin. Description d'une pagode. Arrivée au palais désigné pour la nouvelle résidence de l'ambassade. Description du local et des arrangements faits pour notre réception. Visite de plusieurs mandarins à l'ambassadeur.

@

Août, jeudi 22

p1.170 Toute la matinée fut employée à transporter les effets appartenant à l'ambassade, de la porte extérieure où ils avaient été déposés, aux appartements qui nous avaient été marqués.

Le palais d'Yeumen-manyeumen est dans un fond, à environ un quart de mille d'un village du même nom. Cet édifice, qui n'a pas plus d'un étage, est vilain et incommode.

p1.171 L'entrée de ce palais, s'il mérite en effet ce nom, consiste dans une porte en pierre très ordinaire, gardée par des soldats, et en avant de laquelle il y a une espèce d'esplanade où furent placés nos bagages à la sortie des voitures qui les avaient apportés. Au centre de cette esplanade est un petit bâtiment où logent les mandarins inférieurs de service. Comme la porte qui conduit au palais n'a pas plus de 4 pieds de largeur, les voitures sont obligées de s'arrêter près de ce bâtiment. Le palais n'est pas seulement dans un fond, mais il est situé encore sur un terrain marécageux, et entre deux étangs d'eaux stagnantes, dont les exhalaisons putrides ne font qu'ajouter à l'insalubrité de l'air. Nos soldats furent logés sur les bords de l'un de ces étangs. À l'ouest du palais, est une autre porte, mais en bois, qui mène à un second bâtiment que je trouvai occupé par un nombre considérable de soldats chinois. À mon approche, ils se retirèrent brusquement, et fermèrent la porte sur moi. Toute la défiance de ce peuple contre les étrangers se réveillait avec force, lorsqu'il croyait nécessaire d'épier nos actions.

Le palais, car il faut bien que je continue de le distinguer par ce nom, quoiqu'il ne méritât pas de devenir la résidence du ^{p1.172} représentant d'un grand monarque ; le palais, dis-je, est divisé en deux cours carrées, autour desquelles règne une rangée de bâtiments, qui non seulement sont dépourvus d'élégance, mais même dans un état de ruine. Ils comportent un trottoir circulaire pavé, avec un toit en bois peint et vernissé. En avant des principales portes de ce palais, et au centre d'une cour spacieuse, s'élèvent quelques arbres peu recommandables pour la beauté, la terre sur laquelle ils sont plantés n'étant qu'une espèce de gravier. Il y a aux environs quelques pièces de gazon mal entretenues, ce qui nous parut étonnant, lorsque jusque-là nous n'avions pas rencontré un seul coin de terre négligé.

Les fenêtres des appartements sont des châssis de bois couverts d'un papier peint et vernissé. On tient les portes ouvertes dans le jour pendant les grandes chaleurs de l'été ; on les remplace par des treillis de bambous joliment peints, et d'un travail aussi fini que la toile du tisserand. Nous jouissions avec délices du bienfait de cette invention au moyen de laquelle l'air intérieur de l'édifice se trouvait rafraîchi pendant le jour ; mais aux approches de la nuit on roulait et on fixait ces canevas au-dessus des portes, et celles-ci se refermaient.

Tout l'ameublement des appartements ne ^{p1.173} consistait qu'en quelques tables et chaises communes : on n'y voyait pas même l'apparence d'un lit. Ce fut donc une circonstance très heureuse pour nous, de nous être précautionnés de nos lits de bord et de nos hamacs ; autrement nous eussions été obligés de nous passer de lit pendant notre séjour à la Chine. Les habitants de ce pays n'en connaissent pas la commodité ; ils couchent sur une espèce de matelas, et s'enveloppent d'une couverture de coton piqué. Ils ne quittent qu'une très petite partie de leurs vêtements, et quand le temps devient froid, ils augmentent à proportion le nombre de leurs couvertures. En place de bois de lit, ils se servent de bancs assez larges pour contenir 7 à 8 personnes ; ces bancs sont élevés à environ 2 pieds de terre, et garnis dans le fond d'un clissage

de bambous fortement tendu. J'en ai vu quelques-uns formés de planches et recouverts d'un tapis.

Notre habitation présentait l'apparence d'un désert, et il fallait qu'on ne l'eût pas occupée depuis longtemps ; car elle était remplie de bêtes à mille pieds, de scorpions et de moustiques. Un mur épais et très haut, qui la cerne de tous les côtés, nous privait entièrement de la vue des objets extérieurs. Il ne nous était pas permis en outre de sortir de son enceinte, ^{p1.174} sous quelque prétexte que ce fût, et on avait posté en conséquence des mandarins et des soldats à tous les passages ; de sorte que ce palais n'était réellement pour nous, qu'une honorable prison, où nous n'avions, pour nous consoler de la perte de notre liberté, que les provisions qui nous étaient fournies chaque jour aux frais de l'empereur.

Les appartements de l'ambassadeur étaient gardés jour et nuit par nos propres sentinelles. Son excellence, pour observer le décorum de son grand caractère diplomatique, demanda une table séparée pour lui, sir George Staunton et son fils, ce qui lui fut accordé sur-le-champ, et il dîna ce même jour dans son appartement, tandis que le reste de l'ambassade fut servi dans les cours à l'ombre d'un arbre.

Le lieu où l'on avait déposé les présents était si exposé au soleil, qu'on craignit qu'ils n'en fussent endommagés. On s'empressa, en conséquence, de construire un appentis, où ils furent aussitôt transportés.

Le lord Macartney se trouvant très mécontent de sa situation, requit avec instance une autre résidence plus convenable au caractère dont il était revêtu, et plus commode en même temps pour l'ambassade. M. Plumb, interprète de son excellence, fit à ce sujet plusieurs ^{p1.175} voyages à Pékin. Il ne nous arriva rien pendant le reste de notre séjour dans ce misérable palais qui mérite d'être rapporté. Nous obtînmes enfin du gouvernement chinois, par l'entremise de M. Plumb, une résidence plus commode à Pékin, et le 27 de ce mois fut le jour fixé pour le départ de l'ambassadeur.

Toutes les personnes de l'ambassade ne supportèrent pas notre position avec le même degré de patience ; le colonel Benson, entre autres, fut si outré du refus qu'on lui fit de le laisser aller au-delà de l'enceinte du palais, qu'il ne put se défendre d'un accès de colère qui lui attira un très mauvais traitement de la part des Chinois qui étaient de garde aux portes.

Ce ne fut pas la seule querelle qui s'éleva entre nous et les Chinois. Il était, sans contredit, très humiliant pour des Anglais revêtus d'un caractère qui jouit des plus grands privilèges parmi les nations civilisées, de se voir traités d'une manière aussi peu convenable à leur personne qu'à leur existence politique ; mais il eût été peut-être plus prudent d'épargner ces menaces continues que l'on se permettait envers les mandataires subalternes d'une autorité supérieure. Il ne l'eût pas été moins, sans doute, d'opposer une courageuse résignation à des p^{1.176} ordres qui, quoique très désagréable en eux-mêmes, émanaient et pouvaient faire partie de la constitution de ce gouvernement, dont nous venions solliciter les faveurs et l'amitié. L'intérêt de notre pays nous faisait donc un devoir de n'employer que les voies de la douceur et des remontrances pour obtenir le redressement de nos griefs.

Samedi 24

Il n'est pas facile de décrire le plaisir que nous éprouvâmes tous, en apprenant, dans le cours de la journée, que l'on venait de recevoir l'ordre de nous préparer à quitter, le lundi suivant, cette horrible demeure.

Dimanche 25

Ce jour et le suivant furent employés à faire partir le bagage et les présents, qui furent voiturés à dos de porteurs, comme ils l'avaient été précédemment.

Les candélabres, tout l'appareil de mathématique, ainsi que les pendules, restèrent au palais d'Yeumen-manyeumen, pour éviter des

déplacements trop fréquents, qui ne pouvaient que nuire à la délicatesse de leur mécanisme, dont elles tiraient leur principal mérite.

Lundi 26

À 10 heures du matin, les voitures ^{p1.177} destinées pour la suite de l'ambassadeur furent prêtes. On plaça dans une les soldats, les mécaniciens et les domestiques ; chacune des personnes d'un rang supérieur eut la sienne. On avait préparé de nouveaux palanquins pour l'ambassadeur, sir George Staunton et M. Plumb, l'interprète.

Notre départ, suivant ce qui nous était déjà arrivé, ne put s'effectuer sans beaucoup de désordre et de confusion ; mais heureusement, à 11 heures, nous dîmes adieu à notre triste palais. Nous traversâmes, au milieu d'une foule immense de spectateurs, le village d'où il paraît avoir tiré son nom, et à une heure nous atteignîmes la porte septentrionale de Pékin, qui ressemble exactement à celle que j'ai déjà décrite. En traversant les rues, nous passâmes devant une pagode, la première que nous eussions encore vue dans ce pays. Ces bâtiments sont particuliers, surtout, à cette partie orientale ; car, soit pendant le cours de notre navigation sur la rivière, soit durant notre voyage de Tongtchew à Pékin, nous n'en avons aperçu aucun jusqu'à notre arrivée dans la capitale. Celui-ci est situé dans le centre d'un très beau jardin appartenant au palais d'un mandarin.

Cette pagode, d'une forme carrée, est bâtie ^{p1.178} en pierres, et diminue insensiblement depuis le bas jusqu'en haut où elle se termine en spirale. Elle n'a qu'une galerie tournante vers son sommet, laquelle est défendue par une balustrade. Un rideau de soie rouge était tendu tout autour, et donnait à cette partie du bâtiment, vue de loin, l'air d'un parasol. L'édifice comporte sept étages, et n'a d'autres ornements extérieurs que ceux que je viens de décrire.

Notre retour à Pékin étant aussi subit qu'inattendu, la curiosité publique n'interrompit point notre marche, et nous arrivâmes à 2 heures et demie, sans avoir rencontré d'obstacles, au palais désigné pour la nouvelle résidence de l'ambassade. Il appartenait à *John-Tuck*,

nom généralement donné, par les Anglais, je ne sais pourquoi, au vice-roi de Canton, qui se trouvait dans ce moment détenu à Pékin comme prisonnier d'État, pour cause de dilapidation du trésor public, et de quelques autres crimes contre le gouvernement.

Ce palais, bâti en briques grises, est extrêmement vaste ; car il contient douze cours très grandes et six petites. Les briques sont si bien liées entr'elles, que le ciment qui les unit est presque imperceptible, et qu'il faut les examiner de près pour se convaincre que ce n'est pas p^{1.179} plutôt l'ouvrage d'un peintre que celui d'un maçon. Ces briques, qui ont le poli du marbre, portent seize pouces de long, huit de large, et deux et demi d'épaisseur.

Tous les bâtiments qui composent ce palais, à l'exception de deux, habités par l'ambassadeur et sir George Staunton, n'ont qu'un étage, à la vérité très élevé. Les cours formant de vastes carrés réguliers, sont pavées de larges pierres plates. Dans chacune de ces cours, en avant du bâtiment, est une terrasse d'environ 5 pieds de haut, avec des degrés correspondants, placés dans les angles. Au-dessus de ces terrasses règne un toit en saillie, soutenu par de belles colonnes de bois qui sont placées à une égale distance les unes des autres, et liées entr'elles par de très jolies balustrades. L'élégance de leur forme, et l'art avec lequel elles sont dorées et peintes, ajoutent non seulement à la grandeur mais, ce qui est bien préférable, à l'agrément de ce majestueux édifice.

Il me fournit l'occasion de remarquer pour la première fois la grande supériorité des Chinois dans l'art de peindre les bâtiments, auxquels ils donnent un lustre égal à celui du vernis du Japon, qui, non seulement, préserve la peinture de se ternir, mais ne craint rien lui-même des injures de l'air, du soleil ou de la pluie. Je p^{1.180} crus d'abord qu'il était l'effet d'un vernis ; mais je découvris bientôt qu'il provenait uniquement de certains ingrédients mêlés dans le principe avec les couleurs.

Les appartements sont infiniment spacieux et commodes. Quelques-uns étaient tendus d'un papier luisant, bien supérieur pour la beauté et

la couleur, à tous ceux que j'avais vus en Europe, d'autres étaient peints avec goût, et enrichis de dorures. Ceux qu'occupaient le lord Macartney, outre leur nombre et leur belle disposition, contenaient une salle de spectacle d'une forme carrée, et avec une galerie circulaire pour les assistants. Le théâtre, élevé d'environ 3 pieds du plancher, présente l'apparence d'une large plate-forme. Il est environné d'une balustrade en bois, autour de laquelle règne un corridor de 8 pieds de large. Derrière sont pratiquées de petits cabinets où se retirent les acteurs, soit pour s'habiller, soit pour répéter leurs rôles. Le bâtiment qui renferme la salle réunit à une grande élévation un toit élégamment peint.

Les appartements de sir George Staunton étaient aussi très beaux et très commodes. En général, nous fûmes tous parfaitement bien logés.

Les fenêtres étaient garnies de papier ^{p1.181} vernis, et les portes des principales chambres consistaient en un châssis doré, dont les panneaux étaient recouverts d'une gaze de soie très fine, au lieu de vitres. Rien de plus riche que la dorure de ces châssis placés soit aux portes, soit aux fenêtres. Celles-là, dans l'été, restent toujours ouvertes, et sont remplacées par un canevas de bambous, ainsi que je l'ai déjà observé dans une de mes descriptions précédentes.

On a placé dans plusieurs des cours du palais des rochers artificiels et des ruines, dont les masses, quoique disproportionnées au local, sont groupées cependant avec un art supérieur, et imitent parfaitement celles qu'on a voulu leur faire représenter. Il faut ajouter à toutes ces décorations de superbes arcs de triomphe, élevés dans différentes parties de l'enceinte. Cette demeure, digne par son étendue, sa magnificence extérieure, le nombre et la distribution de ses appartements, d'être la résidence d'un mandarin, n'avait pour tout meuble que des chaises, des tables et quelques tapis ou nattes pour lits.

Dans chacun des appartements principaux est un poêle en briques avec un tuyau circulaire qui conduit la chaleur dans l'appartement et qui suffit même pour échauffer celui ^{p1.182} au-dessus. On les entretient

de charbons de bois pendant l'hiver, et ils chauffent comme les nôtres en Angleterre. Les maisons n'ont point de cheminées, du moins n'en ai-je pas aperçues ; on n'y introduit et conserve la chaleur qu'au moyen du procédé dont je viens de faire mention.

On nous servit à dîner à 4 heures du soir. Le repas consistait, comme à l'ordinaire, en une grande quantité d'étuvées et de hachis. Il est rare, et peut-être même sans exemple, que hors les jours de festins, que je décrirai ci-après, on serve à la Chine des pièces de viande entières. Son excellence et sir George Staunton dînèrent ensemble.

Quoique nous n'eussions qu'à nous louer infiniment de notre nouveau domicile, nous continuâmes cependant d'y être gardés à vue comme dans l'ancien. Il ne nous était pas permis, sous quelque prétexte que ce fût, de sortir de l'enceinte, dont toutes les issues étaient confiées à l'active vigilance des soldats chinois.

Ce palais, suivant le rapport des gens du pays, fut bâti par le vice-roi de Canton, du produit de ses rapines pendant son administration, et surtout des droits extorqués aux vaisseaux anglais qui fréquentent ce port ; p1.183 délits pour lesquels il était détenu prisonnier à Pékin, ainsi que je l'ai dit ci-dessus. L'argent employé à la confection de cet immense édifice, montait à 97 mille livres sterling, ou 328.000 livres tournois : somme énorme pour un pays où les matériaux et la main-d'œuvre sont à très bon marché.

Mardi 27

La plus grande partie de la journée fut employée à arranger les appartements destinés aux membres de l'ambassade, et à préparer un local pour les gros bagages.

Les présents, tels que les draps, etc., qui, par leur peu de volume, étaient susceptibles d'occuper moins d'espace, furent répartis dans les appartements du lord Macartney, et de sir George Staunton. On déposa le reste dans plusieurs chambres que leur grandeur et leur distribution rendaient très propres à servir de magasins. Les six petites pièces de

canon et les deux mortiers furent placés sur leur train dans l'intérieur de la cour et au-devant des appartements de l'ambassadeur.

Tous ces arrangements terminés de la manière la plus convenable à notre situation, il ne nous resta plus qu'à attendre avec patience que sa majesté impériale décidât si l'ambassade irait le trouver en Tartarie, ou si elle ^{p1.184} continuerait de séjourner à Pékin jusqu'à la saison où sa majesté est dans l'usage de retourner dans la capitale de son empire. Pour savoir à quoi nous en tenir sur un sujet de cette importance, on avait dépêché, à notre arrivée à Tong-tchew, un mandarin à la résidence d'été de l'empereur en Tartarie, et nous attendions à chaque instant son retour.

L'ambassadeur reçut dans le courant de la journée la visite de beaucoup de mandarins, parmi lesquels se trouvaient plusieurs Français qui avaient été de l'ordre des jésuites, mais qui ne pouvant prêcher leur doctrine dans ce pays, avaient fini par en prendre le costume et les usages. L'empereur, pour les récompenser de leur mérite et de leurs talents, les avait élevés à la dignité de mandarins. Ces Français très instruits, comme on peut bien l'imaginer, des intérêts du pays qui les avait adoptés, firent espérer au lord Macartney la réussite et les plus grands avantages pour l'Angleterre, de la mission dont elle l'avait chargé.

@

CHAPITRE X

Le lord Macartney est prévenu que l'empereur recevra l'ambassade dans sa résidence impériale en Tartarie. Choix des personnes qui doivent y accompagner l'ambassadeur. Occupations assignées à celles laissées à Pékin. Arrangements pris pour le voyage. Départ de Pékin. Particularités de la route.

Août, mercredi 28

p1.185 L'ambassadeur reçut dans la matinée une visite du mandarin Van-tadge-in, qui venait pour informer son excellence que l'exprès qui avait été dépêché vers l'empereur relativement à l'ambassade, était de retour, et que sa majesté impériale recevrait l'ambassadeur et ses lettres de créance en Tartarie.

Jeudi 29

On termina dans la matinée la nomination des personnes qui devaient accompagner l'ambassade : ces personnes étaient : Sir George Staunton, son fils, p1.186 le lieutenant-colonel Benson, le capitaine Mackintosh de l'Indostan, le lieutenant Parish, le lieutenant Crewe, M. Winder, le docteur Gillan, M. Plumb, l'interprète, M. Baring et M. Hunter.

M. Maxwell resta à Pékin avec trois domestiques, pour monter la maison de l'ambassadeur, son excellence ayant l'intention de tenir, à son retour de Tartarie, un état digne de la majesté du souverain dont il était le représentant dans cette partie du monde.

On laissa aussi le docteur Scott pour soigner plusieurs des soldats et domestiques qui étaient atteints très sérieusement de la dysenterie.

MM. Hickey et Alexandre eurent ordre de préparer les portraits de leurs majestés britanniques qui, avec le dais que nous avons apporté, devaient orner la salle d'audience de l'ambassadeur.

Le docteur Dinwiddie et M. Barrow furent chargés de mettre en état les présents qu'on avait laissés au palais de Yeumen-manyeumen, afin qu'ils pussent être offerts à l'empereur au retour de l'ambassadeur à Pékin.

p1.187 Les gardes, les musiciens et les domestiques reçurent l'ordre de se tenir prêts à partir le lundi matin suivant, et de n'emporter avec eux que les choses absolument indispensables, telles que leurs couvertures, etc.

Il fut pareillement enjoint aux autres personnes de la suite de ne se charger que de peu d'effets, et de se borner en général à l'uniforme de l'ambassade.

M. Maxwell eut ordre de distribuer des habits de livrées aux musiciens et aux domestiques, afin que l'entrée de l'ambassadeur dans Jéhol se fît avec plus de pompe et de dignité.

On employa, dans la matinée, les charpentiers à déballer une vieille chaise de voyage qui appartenait à sir George Staunton, et dans laquelle le lord Macartney comptait se rendre à Jéhol. Cette voiture excita vivement la curiosité des Chinois, qui s'attroupèrent autour d'elle pour examiner sa construction, et les matériaux dont elle était formée. Quelques-uns d'eux allèrent même jusqu'à en prendre des dessins ; mais, en général, les yeux des Chinois sont si familiarisés avec l'éclat des couleurs et de la dorure, que, quelque admiration qu'ils eussent pour le mécanisme et la commodité de cette voiture, ils ne purent s'empêcher tous de témoigner combien ils p1.188 étaient dégoûtés de son apparence extérieure qui, à la vérité, n'était pas brillante.

M. Plumb vint nous prévenir à midi, de la part de notre mandarin Van-tadge-in, que ceux qui préféreraient de faire le voyage à cheval, eussent à donner leurs noms, afin de leur préparer des montures, et qu'il serait délivré aux autres des chariots.

Toutes les choses ainsi arrêtées pour le voyage, les musiciens, les domestiques, etc. s'assemblèrent dans l'appartement de M. Maxwell pour recevoir les habits sous lesquels ils devaient faire leur entrée publique dans Jéhol. On ouvrit en conséquence une large caisse pleine d'habits d'un drap vert, galonnés en or, mais dès le premier coup d'œil on soupçonna qu'ils avaient déjà été portés, même souvent. En effet, des cartes cousues sur la doublure indiquaient les noms de leurs premiers

maîtres et comme la plupart d'elles, en les examinant, parurent être des cartes de visite de M. de la Luzerne, ci-devant ambassadeur de France à Londres, il devint plus que probable que ces habits de livrées avaient été faits pour quelque gala donné par ce ministre. Mais qu'ils eussent appartenus à un diplomate ou à un directeur de théâtre, n'importe leur origine ; tout ce qu'il y a de certain, c'est ^{p1.189} qu'ils n'avaient jamais été commandés, et qu'ils ne convenaient nullement pour une ambassade à la Chine. Tels quels, il fallut bien, cependant, que le partage s'en fit à tous ; mais celui des autres parties du vêtement ne put pas être aussi égal, car à peine toute la caisse en contenait-elle assez pour six personnes. Il est possible que les Chinois, qui n'étaient point habitués à nos figures, ne trouvassent rien de ridicule dans notre métamorphose ; mais entre nous, nous ne pouvions nous regarder sans rire aux éclats. À l'exception des deux courriers, à qui l'on fournit des casques, aucun de nous ne reçut de chapeau pour accompagner ces belles livrées, que les domestiques, au reste, eurent ordre de ne mettre que le jour ou nous entrerions dans Jéhol, dans l'espérance qu'elles feraient une impression encore plus grande.

Lorsqu'on eut fini de mettre la chaise en état de faire le voyage, il se présenta une difficulté qu'on n'avait pas prévue, et qui embarrassa beaucoup ; il ne s'agissait pas moins que de postillons pour la mener. À la fin, cependant, un caporal d'infanterie, qui avait été autrefois garçon de poste, offrit ses services, et on lui donna pour adjoint un de nos cavaliers.

Samedi 31

^{p1.190} On fit prendre les devants dans la matinée aux bagages et aux présents destinés pour la Tartarie. Quelques-uns furent chargés sur des mulets, d'autres dans des chariots. Ceux qui étaient les plus précieux, soit par leur richesse, soit par leur travail, furent portés par des Chinois.

Cet envoi important fait, on amena dans l'enceinte du palais un grand nombre de chevaux, dont chaque personne qui s'était fait inscrire, en choisit un. Ces animaux furent ensuite remis aux hommes chargés d'en prendre soin jusqu'au moment de notre départ.

Les postillons obtinrent la permission d'essayer, pendant une heure, les chevaux à la voiture dans les rues de Pékin. Ils furent accompagnés par des mandarins et des soldats chinois. La foule de curieux qu'attira un spectacle aussi extraordinaire pour ce pays, contraignit la police de faire usage de son autorité et même de violence, afin de procurer aux postillons la facilité de pouvoir montrer tout leur savoir faire et de présenter la voiture sous son plus beau point de vue. Le caporal portait, comme son camarade, une jaquette et un casque de dragons, de sorte que cette uniformité de costume leur donnait une très belle apparence.

p1.191 L'ambassadeur reçut la visite de plusieurs mandarins, en l'honneur de qui la musique, placée sur le théâtre, exécuta quelques pièces qu'ils applaudirent beaucoup.

Le lieutenant Parish exerça ses artilleurs afin de les préparer, dans le cas très probable où l'empereur, en recevant notre présent d'artillerie, désirerait être témoin de nos manœuvres d'Europe.

Septembre, dimanche 1

L'ordre ayant été donné pour que l'ambassade se mît en route le lendemain, à 2 heures du matin, on fit partir dans la soirée quelques-uns de nos effets, afin d'éviter la confusion que nous avons éprouvée jusque-là, aux moments de notre départ.

Lundi 2

Vers une heure du matin, le tambour se fit entendre dans les différentes cours du palais ; une demi-heure après tout le monde était sur pied. On chargea alors nos matelas et nos couvertures dans des chariots, et l'ambassadeur, ainsi que sa compagnie, ayant fait un léger déjeuner, quitta le palais à 3 heures et demie, escorté d'un fort détachement de cavalerie chinoise ; mais malgré qu'il fût d'aussi grand matin, les rues étaient si pleines de monde accouru pour nous voir p1.192 partir, que la cavalerie eut bien de peine à avancer. La voiture de l'ambassadeur en éprouva une encore plus grande, soit du concours du

peuple, soit de l'indocilité des chevaux qui n'étaient pas habitués à ce genre de tirage.

À 7 heures nous sortîmes de Pékin, et environ une demi-heure après nous avons quitté ses faubourgs pour un pays très riche et supérieurement cultivé. Le chemin, quoique très large, n'était pas pavé comme celui qui mène de Tong-tchew à Pékin. Après 6 milles de marche, nous nous arrêtâmes dans un village considérable nommé Chingeho, pour prendre notre repas du matin, dont il a déjà été fait mention plusieurs fois dans cet ouvrage. Nous continuâmes ensuite notre route à travers un grand nombre de villages, et à environ 2 heures, nous arrivâmes à l'un des palais de l'empereur, nommé Nanshishée, où il avait été décidé que nous coucherions le premier jour.

Le mandarin Van-tadge-in dont j'ai déjà eu souvent occasion de parler, redoubla plutôt qu'il ne diminua de zèle et d'activité dans ce nouveau voyage ; ce qui provenait peut-être de ce que nous nous trouvions plus particulièrement encore sous la protection de l'empereur. Grâce à ses soins, nous étions pourvus ^{p1.193} de provisions abondantes et de toute espèce. Chaque jour, à notre dîner, on nous régala de *jooa* et de *samtshoo*. Le premier est un vin amer du pays ; le second, extrait du riz et du millet, ressemble beaucoup, pour la couleur et la force, à notre genièvre.

Les soldats furent exercés, dans la soirée, par le lieutenant-colonel Benson.

Nous estimâmes avoir fait dans la journée environ 25 milles ; et quoique cela dût paraître peu à des personnes habituées à courir la poste en Angleterre, nous ne laissions pas cependant que d'être satisfaits de la rapidité de notre marche, eu égard à la manière dont nous voyagions.

En effet, les mêmes chevaux et les mêmes hommes nous servaient toute la journée, les uns à nous traîner, les autres à porter nos bagages. D'un autre côté, il fallut rassembler dans les différents endroits que nous traversâmes, les provisions qu'on y avait fait

préparer pour nous, et qui, après avoir été déposées dans des vaisseaux hermétiquement fermés, furent voiturées à dos de porteurs à chacune des stations désignées pour nous y rafraîchir.

La distance de Pékin à Jéhol est de 160 milles, que l'on divisa en six jours presque égaux de route ; cette distribution fut ainsi ^{p1.194} arrangée pour que l'ambassade pût coucher tous les jours dans un des palais de l'empereur ; en effet, ce prince, pour sa convenance particulière, et la dignité surtout de sa couronne, possède un certain nombre de palais bâtis à des distances égales sur la route de Pékin à sa résidence d'été en Tartarie. Cet arrangement nous parut une marque de distinction d'autant plus flatteuse pour nous, que les premiers mandarins mêmes de l'empire n'en ont jamais jouie.

Je n'ai que très peu de choses à dire de Nanshishée, ne connaissant de ce palais que la partie où nous étions logés. Tout l'édifice n'a qu'un étage ; et à en juger par ce que nous vîmes, les appartements principaux ne doivent pas être supérieurs à la forme extérieure, qui n'offre rien de remarquable. Le milieu des cours est garni d'arbres et de fleurs de toute espèce, formant un coup d'œil très agréable. Un jardin immense entoure le palais ; mais, à notre grand regret, l'entrée nous en fut aussi interdite.

Mardi 3

Nous nous remîmes en route à 4 heures du matin, escortés du même détachement de cavalerie ; et après avoir traversé le village de Cantim, qui, comme tous ceux que ^{p1.195} nous avons rencontrés jusque-là, abonde en population, nous arrivâmes à la ville de Whea, qui est une place de quelque importance. Nous étant rafraîchis, nous dirigeâmes notre marche vers le palais de Chanchin, que nous atteignîmes sur les une heure, après avoir été brûlés du soleil et dévorés par la poussière. Je dois observer cependant que le pays au milieu duquel passe la route, est d'une fertilité très grande. Chanchin, dont tous les bâtiments n'ont qu'un étage, est un palais immense qui contient 10 à 12 cours très spacieuses, ceintes de portiques, et ornées

au milieu d'un jardin planté d'arbres et d'arbustes. Chaque cour est séparée par des murs. Cette fécondité brillante que j'ai décrite plus d'une fois se retrouve au même degré dans les terres attenantes à ce palais. Elles sont closes, et nourrissent d'innombrables troupeaux de bœufs et de moutons. Les premiers, quoique petits, sont très gros. Les moutons qui, à cette dernière qualité, joignent une taille élevée, ont la face blanche et une queue courte, mais forte, qui n'est que graisse, et pèse plusieurs livres.

Mercredi 4

Nous repartîmes à 5 heures du matin. Des montagnes escarpées bordaient majestueusement l'horizon. Cette fertilité ^{p1.196} continue diminuait par degrés, et avec elle la richesse des moissons. À 7 heures et demie, nous nous arrêtâmes, pour déjeuner, à un village appelé Cuaboocow, qui, dérogeant à la grandeur de ceux que nous avons vus, ne présentait que l'étendue d'une ferme.

La route, à mesure que nous avançons, devenait rude et désagréable, et la chaleur était insupportable.

À midi, nous découvrîmes une très grande ville nommée Caungchumfoo. Les murs qui l'entourent sont en pierres. Il ne leur manque que l'élévation de ceux de Pékin pour leur ressembler parfaitement.

Nous dépassâmes au moins 200 dromadaires et chameaux portant d'énormes charges de bois et de charbons qu'ils conduisaient, probablement, à la ville ci-dessus. Ils n'étaient dirigés que par un seul homme, qui semblait même n'avoir rien à faire. De tous les animaux de la création, ceux-ci, sans contredit, sont les plus dociles, qualité qui, jointe à celles de pouvoir supporter de longues fatigues et de lourds fardeaux, leur donnent une valeur sans bornes dans le commerce des Orientaux.

Le palais où l'ambassade fut reçue à la fin de la journée, emprunte son nom de la ville de Caungchumfoo, près de laquelle il est ^{p1.197} situé. Des jardins forment son enceinte ; mais, en général, il diffère très peu des précédents.

Cette journée fut la plus fatigante et la moins agréable de toute notre route, soit par la chaleur du temps, soit par la mauvaise qualité du chemin, qui se trouva si rude et si étroit en même temps dans beaucoup d'endroits, que quelques chariots versèrent, mais heureusement sans aucun accident pour les personnes qu'ils portaient.

@

CHAPITRE XI

Arrivée à la ville de Waung-Chauyeng. Description des soldats chinois, etc. Passage à travers la Grande muraille. Sa description. Différences entre la Tartarie et la Chine. Montagne extraordinaire. Arrivée au palais de Chaung-Shanuve. Détails à son sujet. Exemple de l'industrie des paysans, et manière de cultiver du pays. Fermage des terres à la Chine. Arrivée au palais de Callachot-tueng. Sa description. Arrangements concernant l'entrée de l'ambassade dans Jéhol.

@

Septembre, jeudi 5

^{p1.198} Comme le pays devenait inégal et montueux, les fatigues de la route s'accrurent à proportion. Nous arrivâmes à 9 heures à la ville de Waung-Chauyeng. Peu loin de là, nous avons passé sous une arche très solide, qui traverse une vallée dont elle réunit les hauteurs opposées, et qui est défendue de chaque ^{p1.199} côté par un mur épais. Un peu au-delà, la route nous conduisit à une hauteur fort escarpée, sur le sommet de laquelle est placé un fort avec une espèce de rempart qui s'étend des deux côtés, à la distance d'environ 3 milles. De tous les endroits élevés que l'inégalité de la route présente souvent, on aperçoit distinctement ce rempart dans toute son étendue. Il nous parut en assez mauvais état.

Au-dessous du fort est un chemin voûté, d'une construction très solide, par lequel nous descendîmes de la hauteur, dont la déclivité est telle, que nos conducteurs furent obligés de ne laisser qu'un seul cheval à chaque voiture, et d'enrayer les roues avec des cordes, pour prévenir une descente trop rapide. Au pied de la montagne, et dans une vallée vraiment romantique, est située la ville de Waung-Chauyeng, qui ressemble à toutes celles que j'ai déjà décrites, excepté cependant pour la régularité ; car nous n'avions pas encore vu de ville aussi irrégulière. J'ai jugé, d'après le temps que nous mîmes à la traverser, qu'elle pouvait avoir un mille de long. Je ne dirai rien de sa largeur, n'ayant pas eu occasion de la reconnaître. Elle est, du reste, très peuplée, et paraît être une place de commerce.

Après avoir déjeuné, nous dirigeâmes notre ^{p1.200} route vers un monument dont nous avons tous entendu parler avec étonnement et admiration, que si peu d'Européens ont vu, et que probablement pas un de nos compatriotes ne verra après nous ; je veux parler de la Grande muraille, de cette ancienne limite qui sépare la Chine de la Tartarie, et à travers laquelle nous devons bientôt passer.

À l'extrémité de la ville dont je viens de faire mention, on avait érigé en l'honneur de l'ambassade, un arc de triomphe très agréablement orné de banderoles et de pavillons de soie de différentes couleurs. À notre approche, l'ambassadeur fut salué par trois pièces d'artillerie, et nous passâmes au milieu d'une double haie de soldats, qui se prolongeait de la porte triomphale vers la Grande muraille.

C'étaient les premiers soldats chinois à qui je trouvasse un air véritablement martial ; et suivant mes faibles notions, il était impossible d'avoir une meilleure tenue et de mieux manœuvrer. Partout un ordre admirable. Chaque régiment était distingué par un uniforme différent, et divisé en compagnies. Ces régiments formaient autant de colonnes serrées, à la tête de chacune desquelles flottaient deux étendards de couleurs. Les soldats portaient une espèce de cotte de maille, avec un casque d'acier qui ^{p1.201} leur couvrait la tête et les épaules. Leurs armes consistaient en fusils, sabres, dagues, piques, lances, hallebardes, arcs et flèches, ainsi qu'en d'autres instruments dont je n'ai pu apprendre les noms, et que je ne saurais décrire. Les soldats qui n'étaient armés que d'une épée avaient un bouclier. En un mot, chaque division militaire était distinguée par la nature de ses armes comme par celle de sa couleur, et de leur réunion se composait un ensemble qui plaisait encore moins à l'œil par la régularité de sa tenue, que par le contraste des habits et des armes. Soixante-dix de ces divisions bordaient chaque côté de la route. Elles contenaient chacune environ 80 hommes. Une troupe de musiciens placée sur une estrade qu'on n'avait élevée, probablement, que pour la circonstance, ne cessa de jouer pendant tout le temps que le cortège de l'ambassade défila entre les lignes.

En approchant de la Grande muraille, on rencontre des cantonnements pour une armée considérable. À leur extrémité est un chemin couvert, solidement construit en pierres, et renforcé encore par trois énormes portes de fer. La dernière franchie, on se trouve dans la Tartarie chinoise. En dehors d'un second chemin couvert, est une forte redoute, de ^{p1.202} laquelle je parvins à m'élever jusqu'au haut de cette Grande muraille qui séparait jadis les deux empires.

Ce monument est l'ouvrage, peut-être, le plus étonnant qui soit sorti de la main des hommes. On estime sa longueur de plus de 1.200 milles. Sa hauteur, à l'endroit où j'étais placé, car elle varie en raison de celle du terrain, surpassait 30 pieds. Son épaisseur peut en avoir 24. La partie inférieure est bâtie en pierres de taille, et le reste en briques. Le sommet, recouvert d'un peu de terre, est pavé de larges pierres. Il y a de chaque côté un parapet de 3 pieds d'épaisseur.

Lorsqu'on réfléchit que cette vaste muraille ne règne pas seulement sur terre, mais traverse encore d'immenses rivières, où elle prend la forme de ponts, dont quelques-uns reposent sur une double rangée d'arches énormes ; et qu'après s'être abaissée dans des vallées dont elle parcourt les profondeurs, elle réunit leurs hauteurs en s'élevant fièrement sur la pente opposée ; l'imagination, à l'idée de tant de merveilles, d'obstacles et de travaux, entassés siècle sur siècle pour la confection de ce prodigieux ouvrage, tandis qu'il n'a coûté que quelques années à faire.

Dans les endroits où la muraille s'élève avec ^{p1.203} le terrain, on y a pratiqué au sommet de larges degrés, qui en rendent le passage facile, sûr et continu. En un mot, on en a fait une très belle voie militaire, par laquelle les armées de la Chine, employées à la défense de ses frontières contre les Tartares, peuvent se transporter d'une extrémité de l'empire à l'autre. Il y a aussi, de distance en distance, des tours élevées, où, par le moyen de certains signaux, on peut, dans un très court espace de temps, communiquer l'alarme à travers tout l'empire, et partout où la muraille atteint le sommet d'une hauteur ou d'une montagne, on a établi un fort pour surveiller les mouvements de l'ennemi.

La partie de la muraille sur laquelle j'étais placé commandait une vue très étendue, et les scènes les plus romantiques. De là je voyais cet étonnant boulevard s'étendre le long d'une plaine magnifique de plusieurs milles, et traverser une large rivière sous la forme d'un pont. Vers l'ouest, il gravissait majestueusement une montagne très haute qui, de ce côté, ferme la perspective.

Mais tous les ouvrages des hommes n'ont qu'un temps ; les plus solides mêmes ne sont pas exempts de cette durée limitée. Depuis que la Tartarie et la Chine ne forment plus qu'une ^{p1.204} seule nation, soumise, par conséquent, au même gouvernement, la muraille a perdu son importance, et ne servant plus de point de défense et de sûreté, elle reste abandonnée aux ravages des saisons. Aussi l'époque approche où ce chef-d'œuvre de l'activité humaine, ce monument unique de la politique orientale, n'offrira plus que de vastes ruines, et un exemple terrible de la voracité du temps. Une grande partie en est déjà la proie, et beaucoup d'autres menacent de couvrir la plaine pour la défense de laquelle elles furent élevées dans les siècles.

Un des mandarins avec qui je m'entretenais alors de cette muraille, me dit que, suivant les historiens de son pays, sa construction remontait à plus de 2 mille ans, c'est-à-dire, à 200 ans avant l'ère chrétienne. Je dois convenir néanmoins que cette barrière si fameuse de la Chine ne remplît pas toute mon attente. L'étendue en fait le merveilleux, ainsi que le court espace de temps dans lequel elle est sortie, pour ainsi dire, de terre. Quand je m'établis sur sa hauteur, je cherchai à ne voir, à ne considérer qu'elle, en écartant de mon esprit tous les accessoires, et en détournant ma vue des objets environnants qui pouvaient me faire illusion sur son mérite. Je ^{p1.205} reconnus, malgré moi, qu'elle le devait en très grande partie à toutes ces circonstances.

Après avoir passé la Grande muraille, nous trouvâmes le pays et la température entièrement changés. Au lieu de cette culture variée, de ces riches habitations, de ces flots successifs de peuple, et de ces beaux monuments de l'industrie, nous n'aperçûmes plus qu'une terre

inculte et stérile, qui tantôt s'abaissait en vallées profondes, tantôt s'élevait en montagnes escarpées. Partout la scène était muette ; plus d'épis dorés ni de tiges ondoyantes ; plus de village versant autour de nous sa riche population ; plus de fleurs, de jardins, ni de jolies maisons enfin. Mais le voyageur est en quelque sorte dédommagé par la variété des objets naturels qui se présentent à lui ; et pour peu qu'il aime les beautés pittoresques, il trouve dans une source d'enchantements l'oubli des fatigues multipliées de cette route.

À la distance d'environ 7 milles de la Grande muraille, nous atteignîmes le pied d'une haute montagne, que nos chariots ne purent pas gravir, sans un supplément de chevaux. Le chemin pratiqué le long de cette montagne est une nouvelle preuve du génie et de la persévérance des Chinois dans tout ce qu'ils entreprennent de relatif à l'utilité publique. Pour ^{p1.206} ouvrir ce passage, dont la largeur est de 30 pieds, il a fallu tailler dans le roc ; mais ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que l'incision faite depuis le sommet de la montagne jusqu'à sa naissance, présente une profondeur de plus de 100 pieds. Malgré ce travail, qui fait honneur à l'esprit humain, on ne peut s'empêcher de frémir au commencement de la montée ; mais de l'autre côté, le chemin descend par une pente insensible dans une vallée magnifique, formée par deux hautes montagnes.

Nous arrivâmes, sur les 2 heures, au palais de Chaung-Shanuve, distant d'un mille et demi du pied de la montagne que je viens de décrire, et situé sur une petite élévation. Ce palais, d'une vaste étendue, est ceint d'un mur très haut, comme étant la résidence d'un grand nombre de femmes de l'empereur, dont j'aperçus plusieurs qui nous regardaient furtivement à travers les jours d'une cloison qui séparait leurs appartements de la partie du palais assignée pour le logement de l'ambassade. On devine aisément que nous n'eûmes pas la liberté de visiter ces dames ; mais leurs gardiens, qui étaient tous des eunuques, vinrent nous voir. Il y avait parmi eux plusieurs mandarins qui étaient les directeurs de cette petite ^{p1.207} communauté. Des jardins immenses forment la circonférence de ce palais. D'après le genre de

service auquel il était destiné, il y eût eu de la folie et même de la témérité de notre part, de chercher à pénétrer au-delà de nos limites.

Vendredi 6

À notre départ de Chaung-Shanuve, qui eut lieu sur les 6 heures et demie du matin, nous trouvâmes le temps extrêmement froid. La route continuait de prendre la forme du pays, qui était très montueux et irrégulier, n'ayant d'autre culture que celle qui annonce la pauvreté. Certes, il s'en faut bien que cette stérilité soit un effet de la paresse des habitants, car au milieu des précipices affreux et des hautes alpes qui les environnent, partout où la terre peut faire espérer une moisson, ils vont la préparer et la recueillir au risque souvent de leur vie. Un exemple de cette courageuse industrie dont je fus témoin dans la matinée, suffira pour faire connaître et la misère de cette section du globe, et l'activité de ses rares habitants. J'avais aperçu quelques défrichements sur une montagne dont la position était presque verticale. Pendant que je réfléchissais sur les moyens que le propriétaire avait pu employer pour défricher un terrain aussi à pic, je le découvris occupé à ^{p1.208} creuser un petit coin de terre situé près du sommet de la montagne. Il était dans une position où il me paraissait impossible de se tenir, et à plus forte raison de travailler, à moins de quelque machine. Une attention plus suivie me fit remarquer que ce pauvre paysan avait une corde passée autour du corps, tandis qu'un des bouts était fixé au haut de la montagne. Telle était l'invention heureuse à laquelle cet hardi cultivateur devait non seulement l'avantage d'avoir découvert sur ces précipices quelques portions de terre susceptibles de culture, mais encore celui de pouvoir y semer du grain et le récolter. Ainsi un seul homme avait adouci l'aspect sauvage de cette montagne. Sur le bord de sa pente notre industriel paysan avait construit une cabane en bois, et formé un petit jardin où croissaient des choux pour la nourriture de sa femme et de ses enfants. Tous ses défrichements, situés à de grandes distances les uns des autres, ne montaient pas à plus d'un demi-acre. Abstraction faite des dangers continuels et de la fatigue journalière qu'éprouvait ce

malheureux, sa conduite offre la preuve de l'industrie naturelle des Chinois. Ce dût être un des ancêtres de ce brave homme, mais plus fortuné sans doute, qui, sous l'empereur Yao, il y a ^{p1.209} environ 4 mille ans, ces vers conservés dans les annales de la Chine, et dont nous joignons ici la traduction.

Lorsque le dieu du jour commence sa carrière,
J'implore ses bienfaits et reprends mes travaux ;
Lorsque sous l'horizon il cache sa lumière,
Dans les bras du sommeil je me livre au repos.
Que m'importe des rois la faveur ou la haine ?
Heureux, indépendant, je bois l'eau de mon puits,
Du champ que j'ai semé, je consomme les fruits,
Et mes troupeaux, l'hiver, me couvrent de leur laine.

C'est certainement une sage politique de la part du gouvernement chinois de percevoir la plus grande partie des taxes en nature ; elle tend à exciter et à augmenter l'industrie dans cette classe du peuple, condamnée à ne vivre qu'à l'aide de son génie et à la sueur de son front. Les propriétaires des terres touchent aussi la plus grande partie de leurs fermes en nature ; et les fermiers, de leur côté ne paient en général leurs domestiques qu'avec du terrain qu'ils leur donnent à défricher, et qu'ils accompagnent de quelques encouragements pour stimuler leur activité. Tel est l'usage qui prévaut généralement à la Chine, comme très ^{p1.210} propre à maintenir la propriété, et à favoriser l'agriculture dans chaque partie de cet immense empire.

Nous arrivâmes à 10 heures du matin au palais de Callachottueng, situé près d'un petit village du même nom. La journée du lendemain devant être très forte, nous y passâmes le reste du jour, pour faire une division plus égale de la route que nous avons encore à parcourir jusqu'à Jéhol.

Callachottueng est bâti dans une plaine entre deux très hautes et très larges montagnes. Il ressemble, pour la forme et l'apparence, aux palais que nous avons déjà vus ; mais il paraît d'une architecture plus moderne, et ses appartements sont aussi mieux distribués. Il y a dans

quelques-unes des cours des pièces de gazon et des ruines artificielles qui sont l'ornement favori des jardins de ce pays.

Comme l'ambassade approchait du terme de son voyage, et devait paraître bientôt devant le souverain, dont elle était venue de l'une des extrémités du globe solliciter les faveurs et l'amitié, l'ambassadeur donna des ordres pour une répétition de la marche à observer lors de notre présentation à la cour ^{p1.211} impériale. Elle eut lieu en conséquence dans la soirée, sous la direction du lieutenant-colonel Benson, et obtint les suffrages de l'ambassadeur. La musique joua la marche du duc d'York pendant tout le temps que dura la nôtre.

@

CHAPITRE XII

Arrivée au palais de Callachotre-shangsu. Halte faite devant l'une des pagodes de l'empereur. Entrée publique dans Jéhol. Détails à ce sujet. Description du palais assigné à l'ambassade. Un mandarin principal fait une visite de cérémonie à l'ambassadeur. Conduite singulière relativement à la fourniture de nos provisions. Les présents sont déballés et déployés. Leur énumération.

@

Septembre, samedi 7

p1.212 Nous partîmes à 6 heures du matin ; le temps était froid et perçant. Nous traversâmes un pays montagneux. Après nous être arrêtés pour déjeuner dans un village du nom de Quanshanglin, nous reprîmes notre route.

Les villages par lesquels nous passâmes étaient très peuplés ; mais il s'en fallait bien que cette population et la culture du pays répondissent à celles de la Chine. De ce côté de la Grande muraille, l'aspect et les productions p1.213 de la campagne varient continuellement, et on ne rencontre aucune ville de quelque importance.

Nous arrivâmes à 2 heures de l'après-dîner au palais de Callachotre-shangsu, très fatigués des mauvais chemins et des cahots de nos voitures. Ce palais est un vaste et majestueux édifice. La quantité d'écureuils qui infestaient les cours et les appartements nous fit juger qu'il n'avait pas été habité depuis quelque temps.

Dimanche 8

L'ambassade se remit en marche à 6 heures du matin. Deux heures après, nous atteignîmes une des pagodes de l'empereur, située à la distance d'environ 3 milles de la résidence impériale. On nous y servit des rafraîchissements en plus grande abondance que nous n'en avons eu depuis quelque temps, par la difficulté d'en tirer du pays à travers lequel nous voyagions. Notre halte se prolongea pour nous donner le temps de faire notre toilette de cérémonie. À 9 heures et demie,

néanmoins, nous étions dans un petit village nommé Quoangcho, distant d'environ un mille de Jéhol. Nous y descendîmes de cheval et des voitures pour nous préparer à notre entrée. L'ordre de notre marche était formé de la manière suivante :

p1.214 Les soldats de royale-artillerie, commandés par le lieutenant Parish ; la cavalerie et l'infanterie, sous les ordres du lieutenant Crewe ; les domestiques de l'ambassadeur, deux à deux ; les courriers ; les mécaniciens, deux à deux ; les musiciens, deux à deux ; les gentilshommes d'ambassade, deux à deux ; Sir George Staunton dans un palanquin ; l'ambassadeur et M. Staunton fils dans une chaise de poste, avec un nègre habillé à la turque, derrière.

Nous nous avançâmes ainsi au milieu d'un concours prodigieux de spectateurs, attirés par la curiosité d'un spectacle qu'ils n'avaient jamais vu, et que probablement ils ne reverront plus.

Il faut convenir que notre cortège avait quelque chose de ridicule, et qu'il n'était nullement fait pour donner une idée favorable de la grandeur de la nation anglaise à ceux qui en étaient les témoins. Il pouvait plaire par sa nouveauté ; mais il n'offrait certainement pas cette apparence extérieure si nécessaire dans une circonstance pareille. La troupe, il est p1.215 vrai, en imposait par sa belle tenue, et les gentilshommes d'ambassade conservaient parfaitement leur sérieux diplomatique ; mais le reste de la compagnie faisait une triste figure. Quelques-uns portaient des chapeaux ronds, ceux-ci des chapeaux retroussés, ceux-là des chapeaux de paille ; les uns avaient des bottes entières, les autres des demi-bottes, et plusieurs des souliers avec des bas de couleur. En un mot, les gens de livrées avec leurs habits de la seconde main, et qui n'allaient à la taille d'aucun d'eux, ne présentaient pas même l'uniformité d'une troupe de mendiants.

Nous procédâmes de cette manière et d'un pas grave, vers la ville de Jéhol ; et quelques minutes après 10 heures, nous arrivâmes au palais assigné dans cette ville pour le logement de l'ambassade. La

cavalerie se forma aussitôt en ligne pour recevoir l'ambassadeur avec les honneurs accoutumés.

Ainsi se termina l'ennuyeux et pénible voyage de l'ambassade. Notre réception n'était point faite pour nous inspirer un espoir trop flatteur ; car pas un mandarin ne parut pour complimenter l'ambassadeur sur son arrivée, ou pour l'introduire, avec le cérémonial que son caractère exigeait, dans les appartements qui lui étaient destinés. En un mot, nous arrivâmes ^{p1.216} à ce palais avec trop d'étiquette, et nous y entrâmes sans la moindre, pas même avec quelques-unes des formalités qui avaient été observées à notre égard dans le cours de notre voyage. Ce silence de la diplomatie orientale nous parut d'autant plus extraordinaire, que les principaux personnages de l'ambassade s'étaient flattés publiquement que le *Grand choulaa*, le Premier ministre de l'empire, viendrait au-devant de l'ambassadeur à son entrée dans Jéhol Mais sur quel fondement avait été conçu cet espoir, et pourquoi n'a-t-il pas été réalisé ? C'est ce que je ne m'arrêterai pas à conjecturer.

À notre arrivée, le lieutenant-colonel Benson ordonna aux troupes de se tenir prêtes à former la ligne au premier avertissement ; il parut même désirer que les domestiques, les mécaniciens, etc. se rangeassent en ordre devant la porte de l'appartement de l'ambassadeur, pour recevoir le Grand choulaa, dont on attendait la visite à chaque instant.

Nous restâmes dans cet état d'incertitude jusqu'à 4 heures passées, et je n'exagérerai pas en disant que nous prîmes au moins douze fois les armes pendant cet intervalle, prenant pour le Grand choulaa, chaque mandarin que la curiosité amenait Vers nous. L'arrivée du ^{p1.217} dîner mit fin à notre espoir de le voir de la journée.

Le palais qui formait la résidence actuelle de l'ambassade est bâti sur le penchant d'une montagne. On y pénètre par huit larges degrés qui mènent à une grande porte ouvrant sur une cour spacieuse pavée au milieu de longues pierres plates. De chaque côté de cette cour est

une vaste galerie couverte de tuiles noires vernissées, et soutenue en avant par une rangée de colonnes de bois. Celle sur la gauche servait alors de cuisine, et était fermée par des nattes clouées le long des colonnes à la hauteur de 7 à 8 pieds ; dans l'autre, entièrement libre et ouverte, les soldats faisaient l'exercice et montaient la parade. À l'extrémité supérieure de la même cour, il y avait une autre galerie ou terrasse pavée en pierres, et couverte de la même manière que les autres. On y monte par 3 degrés, et de là une porte conduit dans une autre cour, sur les côtés de laquelle se trouvaient les chambres de nos soldats. La partie du milieu qui fait face à la galerie aux trois degrés contenait les appartements de l'ambassadeur et de sir George Staunton. Au-delà de cette cour en est une troisième de la même grandeur. Les mécaniciens, les musiciens, les domestiques logeaient sur ses ^{p1.218} cotés, et les gentilshommes d'ambassade dans le centre, où ils n'avaient que deux pièces, à la vérité grandes, qui leur servaient de chambres à coucher, et un vestibule où ils mangeaient.

Ce palais n'a ni élégance, ni majesté. Il ne forme qu'un rez-de-chaussée dont la hauteur varie suivant celle du terrain en pente sur lequel il repose. Il est entouré d'un mur ; mais il a la vue sur les parties supérieures de la montagne.

Quoique trompés dans notre attente d'une réception distinguée, nous n'eûmes nullement à nous plaindre de manque d'attention pour nos besoins de la vie, et nous fûmes servis à dîner avec choix et abondance.

Lundi 9

Nous reçûmes à 7 heures du matin une grande quantité d'œufs cuits, avec du thé et du pain pour notre déjeuner. À midi son excellence reçut la visite de plusieurs mandarins. Rien ne transpirait encore qui pût nous aider à préjuger l'issue de notre entreprise ; mais d'après l'aspect général des choses elle ne promettait plus ce succès dont nous nous étions flattés.

Le Grand choulaa, malgré toute notre impatience, différerait encore sa visite.

^{p1.219} Nous éprouvâmes dans ce palais, comme dans les précédents, les effets de la méfiance et de la jalousie du gouvernement chinois. Nous y étions aussi gardés à vue, et il n'était permis à personne de l'ambassade, sous quelque prétexte que ce fût, de passer les portes.

Mardi 10

Son excellence reçut le matin la visite d'un mandarin accompagné d'une nombreuse suite. Il resta avec l'ambassadeur et sir George Staunton environ une heure de temps, y compris celui employé de part et d'autre pour le cérémonial ; après quoi il s'en retourna de la même manière qu'il était venu. Pendant que dura sa visite, ses gens s'occupèrent à examiner de près la livrée des nôtres. Ils frottèrent à plusieurs reprises les galons, pour s'assurer de leur qualité, et se regardant ensuite avec un air de surprise, ils secouèrent la tête et sourirent ; preuve incontestable que les Tartares connaissent la valeur de nos métaux ; du moins ceux-là ne furent-ils point dupes de nos faux galons. Ils avaient un extérieur agréable, et nous parurent polis et gais.

Il n'était pas à supposer qu'on communiquât à la suite de l'ambassade ce qui s'était passé dans l'entrevue du matin, entre l'ambassadeur britannique et le mandarin ; en ^{p1.220} conséquence chacun de nous fit des conjectures, à sa manière, et tout le monde en général s'accorda à voir en noir. Le fait suivant ne servit pas à affaiblir cette disposition.

L'ambassadeur, quelque temps après le départ du mandarin, ordonna à M. Windes, un de ses secrétaires, de signifier aux domestiques que dans le cas où ils auraient à se plaindre de leur provision de la journée, soit pour la qualité, soit pour la quantité, ils s'abstinssent d'y toucher, et de témoigner le moindre mécontentement aux fournisseurs ; qu'ils eussent simplement à faire parvenir leurs plaintes à son excellence, et cela pour des motifs particuliers et d'un grand poids, qui exigeaient une ponctuelle obéissance.

Cet ordre ne trouva aucune résistance de la part de ceux qu'il regardait ; mais nous ne fûmes pas peu surpris de nous voir ainsi préparés à un mauvais traitement sur un article surtout dont, jusque-

là, nous n'avions eu qu'à nous louer. En effet, non seulement nos provisions avaient toujours été suffisantes, mais même excessives. Parler de plaintes à des gens qui n'avaient que des éloges à faire, était une conduite parfaitement inintelligible en elle-même, et nous la rapportâmes tout ^{p1.221} naturellement à l'entrevue du matin entre le mandarin et l'ambassadeur.

Au reste, le dîner vint, et nous vîmes avec plaisir que les précautions qui nous avaient été recommandées étaient, comme nous l'avions désiré, le résultat d'un soupçon bien fondé. Effectivement, au lieu de cette quantité de mets qui couvrait nos tables ci-devant, à peine nous servit-on de quoi alimenter la moitié des personnes de l'ambassade.

Cette innovation nous conduisit à des réflexions bien peu agréables. Nous avons déjà la preuve que nous pouvions être affamés et emprisonnés ; mais nous appréhendions encore que l'ambassade ne fût regardée avec mépris ; ce qui aurait entraîné la ruine de notre importante mission. Comme Anglais, nous ressentions aussi vivement ce qui nous paraissait être une insulte à la majesté de l'une des premières nations de l'Europe.

On laissa donc intact ce maigre dîner et pour se conformer aux ordres reçus, on fit parvenir ses plaintes à son excellence, qui s'étant assuré qu'elles étaient fondées, chargea M. Plumb, l'interprète, de les communiquer au mandarin, et de réclamer les droits de l'hospitalité. Nous ne tardâmes pas à ressentir ^{p1.222} les bons effets de la requête ; car 5 minutes après qu'elle eut été présentée, chaque table fut couverte avec profusion de mets chauds de toute espèce. Pourquoi ces provisions, qui devaient avoir été préparées d'avance, ne nous furent-elles pas servies dans le principe ? c'est ce qu'on ne peut expliquer par aucune règle de justice ou de politique connue. Il serait ridicule de supposer que ce fût humeur, ou le plaisir de nous jouer un mauvais tour. Quant aux raisons d'économie, ce ne pouvait en être une bien grande pour le trésor public d'une nation comme la Chine. Cette conduite nous parut donc une énigme, que personne ne chercha plus à deviner, des que le nouveau dîner se fut montré.

Mercredi 11

L'ambassadeur ordonna, dans la matinée, de sortir de leurs caisses les présents qui avaient été apportés de Pékin, et de les étaler sur des tables qui avaient été placées exprès dans la grande galerie précédant les appartements de son excellences. Ces présents consistaient en

200 pièces d'un drap étroit et gros, en grande partie noir et bleu.

2 grands télescopes,

2 fusils à vent. ^{p1.223}

2 beaux fusils de chasse, dont l'un monté en or, et l'autre en argent.

2 paires de pistolets d'arçons, ornés et enrichis comme les fusils.

2 boîtes contenant chacune 7 pièces d'étoffes d'Irlande.

2 superbes selles, avec leur fourniture complexe : elles étaient recouvertes d'une peau de daim très fine, avec une broderie en argent ; un drap jaune superfin, enrichi pareillement d'une broderie en paillettes, ainsi que de glands d'argent, formait la housse ; la bride, les, sangles et les courroies étaient d'un cuir jaune lustré, brodé en argent ; les étriers, les boucles, etc. étaient d'acier et d'un fini achevé.

2 grandes caisses contenant les plus beaux tapis des manufactures anglaises.

Tels étaient tous les présents qui nous avaient accompagnés à Pékin. Le reste, consistant en différentes pièces d'horlogerie et de mécanique, ainsi que plusieurs canons avec leurs affûts, avaient été laissés à notre première résidence, comme trop pesants ou trop délicats pour un aussi long voyage. Nous nous proposons de les présenter à sa majesté impériale à son retour, l'hiver, dans la capitale de ses États.

^{p1.224} Il fut ordonné de ne pas toucher aux présents, jusqu'à ce que l'empereur nous eût fait connaître ses intentions. En attendant, on plaça des sentinelles le long de la galerie.

@

CHAPITRE XIII

Les présents sortent du palais. L'empereur fait notifier à l'ambassadeur qu'il lui donnera audience. Ordres prescrits à ce sujet. Description de la marche de l'ambassade vers le palais impérial. Première audience donnée par l'empereur à l'ambassadeur. Présents reçus à cette occasion. Seconde visite de l'ambassadeur à l'empereur. Nouveaux présents. Espoir d'un heureux succès pour l'ambassade.

@

Septembre, jeudi 12

^{p1.225} Le mandarin Van-tadge-in, accompagné de plusieurs de ses collègues, et d'une troupe de domestiques, vint chercher dans la matinée les présents, et les fit transporter, comme nous le présumâmes, au palais de l'empereur.

Son excellence reçut en même temps la visite d'un mandarin du premier ordre, chargé de lui notifier que l'empereur lui donnerait audience, le samedi matin, dans son palais impérial. À cette nouvelle, l'espérance et la joie ^{p1.226} s'emparèrent de nous ; et quoique le Grand choulaa ne fût pas encore venu nous voir, et que nous eussions bien des motifs de tristesse, l'horizon politique s'éclaircit tout à coup pour nous, et le succès de notre mission nous parut infaillible.

Vendredi 13

Son excellence reçut la visite de plusieurs mandarins de distinction qui restèrent plus d'une heure avec lui.

Des ordres furent donnés pour que toute l'ambassade se tint prête le lendemain matin à 3 heures, à accompagner l'ambassadeur au palais impérial. Il fut enjoint aux domestiques de prendre leurs livrées vertes galonnées en or, avec des bas de soie blancs ou de coton, et des souliers, les bottes de toute espèce étant absolument interdites pour la circonstance. Défenses en même temps leur furent faites, ainsi qu'aux soldats, de rester dans le palais pour attendre l'ambassadeur. Il leur était prescrit, aussitôt qu'ils l'y auraient conduit, de revenir à Jéhol, sans s'arrêter un moment nulle part. Son excellence exigeait une obéissance

d'autant plus entière, qu'ayant des raisons d'espérer que sous peu de jours, les entraves mises à la liberté des personnes de l'ambassade seraient levées, et que nous jouirions de toute ^{p1.227} celle que nous pouvions raisonnablement désirer, il serait à craindre que la moindre violation de son ordre n'entraînât la perte de la faveur qu'il négociait.

Samedi 14

À 3 heures du matin, l'ambassadeur et sa suite, en habits de cérémonie, se mirent en marche pour se rendre à la cour de l'empereur.

Son excellence portait un habit complet de velours rouge moucheté, avec une étoile de diamant et son ruban ; par-dessus se déployait le grand habit de l'ordre, accompagné du chapeau garni de plumes qui en fait partie. Sir George Staunton était revêtu aussi d'un habit de cour, sur lequel il portait la robe de docteur en droit des universités d'Angleterre, avec le manteau de velours noir attaché à ce degré.

Quoique l'obscurité permît à peine de nous distinguer les uns les autres, le lieutenant-colonel Benson entreprit cependant de former un cortège autour du palanquin de l'ambassadeur ; mais cette manœuvre ne réussit pas, par la faute des porteurs, qui allaient trop vite pour une cérémonie aussi grave. Nous fûmes donc obligés de nous mettre à leur pas, et nous le fîmes de bonne grâce. Pour comble de ^{p1.228} malheur, des chiens, des cochons et des ânes, soit qu'ils fussent attirés par les charmes de notre musique, ou qu'ils se trouvassent là par hasard, se jetèrent dans nos rangs, et y portèrent le désordre. Il ne fut plus possible des lors de nous rallier, et le palanquin de l'ambassadeur avait même tellement gagné de l'avance sur nous, que nous fûmes contraints de courir un peu pour le rattraper.

Le cortège, si on peut lui donner ce nom, arriva au palais de l'empereur dans cet état de confusion et de désordre que je viens de décrire. Les gens à pied étaient essoufflés de leur course, et ceux à cheval frémissaient encore à l'idée des risques qu'ils avaient courus dans l'obscurité. Au surplus, nous convenions presque tous qu'il était

souverainement ridicule d'avoir cherché à nous donner en spectacle, lorsque personne ne pouvait nous voir.

Vers les 5 heures l'ambassadeur descendit de son palanquin au milieu d'un concours immense de peuple qui l'attendait, et il fut introduit dans le palais, sir George Staunton et son fils supportant le bas de son manteau, et les gentilshommes d'ambassade marchant à sa suite.

Les domestiques, d'après les ordres donnés, s'en retournèrent, et la troupe les accompagna ^{p1.229} au bruit des fifres et des tambours. Comme il faisait grand jour alors, nous profitâmes de l'occasion pour examiner la ville où nous résidions.

C'est une place considérable par son étendue et sa population, bâtie sans aucune régularité, et située dans un fond, entre deux grandes montagnes. Les maisons sont basses, de peu d'apparence, et presque toutes construites en bois. Aucune rue n'est pavée, hormis les avenues qui conduisent au palais de l'empereur, et qui le sont en larges pierres plates.

Comme cette ville n'a pas de rivière il est à supposer qu'elle n'a pas aussi un grand commerce. La consommation occasionnée par la résidence de l'empereur dans son voisinage, doit néanmoins, en augmentant sa population, et en y appelant la richesse et le luxe, occuper activement l'industrie de ses habitants.

Le pays aux environs offre une plus grande apparence de fertilité que toutes les parties de la Tartarie que nous avons traversées ; mais cette fertilité ne peut pas se comparer avec celle des terres de la Chine.

À 11 heures du matin, l'ambassadeur revint du palais impérial. Sa visite s'était bornée à une simple présentation. Il n'y eut d'admis avec lui à l'audience de l'empereur, que sir ^{p1.230} George Staunton, son fils, et M. Plumb, l'interprète.

L'empereur reçut ses lettres de créance dans le plus grand cérémonial. Il parut faire une distinction particulière du fils de sir George Staunton. Il fut enchanté de l'air de candeur et de vivacité de

ce jeune homme, et admira la facilité qu'il avait de parler six langues différentes. Sa majesté ne s'en tint pas à l'éloge ; car elle lui présenta de sa propre main un très bel éventail avec plusieurs bourses brodées en paillettes, et ordonna à l'interprète de lui exprimer combien elle faisait cas de ses talents et de sa personne.

Peu de temps après le retour de l'ambassadeur, il nous arriva un très grand nombre de présents de la part de sa majesté impériale.

Ils consistaient dans de très riches étoffes de velours, satins, soies, et des bourses supérieurement brodées ; à quoi il fallait ajouter une grande quantité du meilleur thé du pays, réuni en masses solides, qui avaient la forme et l'étendue d'un fromage de Hollande. Ainsi comprimées et quoique sans enveloppe, les feuilles sont inaccessibles à l'air, et conservent toujours leur parfum. Chacune de ces masses pesait environ cinq livres.

Son excellence distribua à chaque ^{p1.231} personnage distingué de l'ambassade la part qui lui revenait dans ces présents ; ceux qui étaient adressés spécialement à leurs majestés britanniques, furent déposés dans la galerie avec leurs caisses.

Dimanche 15

L'ambassadeur, accompagné des premières personnes de sa suite, mais sans gardes ni domestiques, partit à une heure du matin, pour faire une seconde visite à l'empereur. Il se proposait, par ce que nous apprîmes, d'entamer la négociation dont il était chargé par la Compagnie des Indes Orientales, relativement à l'extension de son commerce.

Son excellence ne revint qu'à près de trois heures de l'après-dîner, et nous parut avoir l'air très satisfait. Ce que rapporta l'interprète M. Plumb, de la tournure que prenait la négociation, servit encore à augmenter nos espérances. Il nous dit que l'empereur, par l'entremise du Grand choulaa, était entré en matière avec le lord Macartney, et avait accédé aux demandes qui lui avaient été faites. Un second envoi de présents de la part de sa majesté impériale parut venir à l'appui de

ce rapport favorable. Ces nouveaux présents consistaient dans une très grande quantité de magnifiques étoffes de velours, de satin et de ^{p1.232}soie, ainsi qu'en de belles lampes chinoises et des porcelaines superbes. Il y avait aussi un grand nombre de boîtes à mouches d'un travail parfait, dont l'extérieur était tacheté de mouches de la plus grande délicatesse sur un fond écarlate ; l'intérieur, peint en noir, reluisait comme le vernis du Japon.

Son excellence observa, pour la distribution de ces présents, et le dépôt de ceux qui étaient adressés à leurs majestés britanniques, la même marche qu'elle avait tenue pour les premiers.

Nous passâmes la soirée dans les transports de joie que venait de nous causer la nouvelle de l'heureuse issue de notre importante ambassade.

@

CHAPITRE XIV

L'ambassadeur reçoit la visite de plusieurs mandarins chargés de la part de l'empereur de l'inviter à assister à l'anniversaire de la naissance de sa majesté impériale. Toute l'ambassade prend part à la fête. Description du palais impérial. Particularités sur l'empereur. Succession de présents. Fin de la négociation avec la cour impériale. Présents particuliers de l'empereur de la Chine au roi de la Grande-Bretagne. Description d'un spectacle. Punition d'un soldat anglais jugé par une cour martiale. Départ de Jéhol.

@

Septembre, lundi 16

p1.233 L'ambassadeur reçut dans la journée la visite de plusieurs mandarins chargés de l'informer que le lendemain était l'anniversaire de la naissance de l'empereur, et que sa majesté l'invitait, ainsi que toute sa suite, à se trouver à la cour.

Mardi 17

p1.234 Son excellence, accompagnée de toute l'ambassade, partit à 2 heures du matin, pour se rendre au palais impérial, où nous arrivâmes sur les 4 heures, sans avoir éprouvé beaucoup de retards, quoique la foule fût immense. Le palais était rempli de mandarins de tous les ordres.

Cet édifice est bâti dans un lieu élevé, et commande une grande étendue de vue sur le pays montagneux qui l'entourne. Il n'est remarquable ni par sa hauteur, ni son élégance ; sa grandeur fait sa beauté. Il contient un très grand nombre de cours, ceintes de portiques ornés de dorures et de peintures. Ses jardins s'étendent à plusieurs milles, et sont entourés d'un mur très fort, haut d'environ 30 pieds. En face du palais est une vaste plaine avec un lac considérable au milieu.

Nous attendions depuis plusieurs heures l'empereur, lorsqu'il nous fut annoncé par la prosternation des mandarins à son passage. Cet auguste prince était assis dans un palanquin découvert, porté par 20 mandarins de la première classe. Sans cette dernière circonstance

nous ne l'eussions pas distingué d'un mandarin ordinaire, car il n'avait aucune décoration, et ses habits ressemblaient à ceux des personnes du premier rang parmi ses sujets. Cette ^{p1.235} simplicité extérieure tient à la sage politique qui distingue le règne de cet empereur, dont un des principes favoris est de bannir de ses États tout luxe inutile, et d'y encourager l'économie. C'est par une suite de ces mêmes sentiments pour le bonheur de son peuple, qu'il a supprimé, dans la partie la moins florissante de ses domaines, toute espèce de réjouissance publique le jour de l'anniversaire de sa naissance. Il paraît que cette suppression n'a lieu que dans l'arrondissement de sa résidence ; car on nous assura qu'il n'y avait aucune partie du reste de son vaste empire où l'anniversaire de sa naissance ne fût célébré avec allégresse et solennité.

L'empereur entra ce jour dans la 86^e année de son âge, comme il était dans la cinquante-septième de son règne. Quoiqu'avec un air sombre et des yeux perçants, l'ensemble de sa personne annonçait les plus douces qualités ; et il avait ces manières aisées et ce caractère de dignité que donne une grande élévation, mais qui étaient plutôt l'effet chez lui d'une supériorité naturelle que de celle de son rang.

Notre cortège présentait exactement la même apparence que le jour de notre première audience ; et nous nous en retournâmes à une heure, aussi en désordre et aussi fatigués. ^{p1.236} Nous fûmes suivis d'une grande quantité de présents, qui ne différaient des premiers que par les formes et les couleurs. Ils étaient accompagnés d'une profusion de fruits et de confitures qui, eussions-nous eu à passer encore à Jéhol le double du temps de notre résidence, auraient suffi pour nous fournir les plus beaux desserts.

Les Chinois sont les meilleurs confiseurs et les meilleurs pâtisseries du monde. Je ne crois pas avoir mangé en Angleterre ou dans quelque autre partie de l'Europe, de pâtisserie plus délicates que les leurs. Ils la varient tellement pour le goût, les formes et les couleurs, que je défierais à tous les pâtisseries de l'Europe combinés, de les égaler.

Mercredi 18

L'ambassadeur, accompagné d'une suite peu nombreuse, fut dans la matinée au palais de l'empereur, pour avoir son audience de congé, le temps fixé pour notre séjour étant prêt d'expirer.

Son excellence se proposait en même temps de clore ses négociations. Voici ce que les gentilshommes d'ambassade laissèrent transpirer dans le temps à ce sujet.

D'abord l'empereur de la Chine refusa de signer, et même de faire un traité par écrit ^{p1.237} avec la cour d'Angleterre, pour ne pas dérober aux anciens usages et aux lois constitutionnelles de l'empire ; et il les eût respectés de même avec tout autre gouvernement. Il protesta ensuite de sa grande estime pour sa majesté et la nation britannique. Il se sentait très disposé à nous accorder des privilèges plus étendus qu'aux autres puissances de l'Europe dont les sujets commerçaient avec les siens ; et il était même prêt à sanctionner les nouveaux arrangements relatifs aux droits à acquitter par les navires anglais arrivant à Canton, article qui paraissait former le principal objet des négociations ; mais il déclara en même temps que les vrais intérêts de son peuple lui étaient trop chers pour en sacrifier un seul, et que conséquemment il ne se prêterait à rien de ce qui pourrait les blesser ; qu'il ne balancerait jamais à retirer ses faveurs à quelque nation étrangère que ce fût, aussitôt qu'il s'apercevrait de leur opposition avec le bien de ses sujets, et que c'était au commerce anglais à se comporter de manière à ne pas mériter de perdre les avantages que son cœur le portait à lui accorder de préférence à celui des autres peuples qui trafiquaient en Chine. Il conclut en disant que dans son opinion et le fort de sa conscience, il ne voyait nullement un traité ^{p1.238} par écrit ou une signature nécessaire à l'observation de sa parole.

Pour prouver en même temps toute son estime et sa haute considération pour le roi de la Grande-Bretagne, il mit de sa propre main, dans celle de l'ambassadeur, une boîte d'un très grand prix, contenant les portraits en miniature de tous les empereurs ses

prédécesseurs, à chacun desquels étaient jointes une description en vers faite par chaque empereur, de son caractère, ainsi que des principaux événements de son règne, et une règle de conduite pour son successeur.

Sa majesté impériale, en délivrant ce présent à l'ambassadeur, lui parla dans ces termes :

— Remettez en main propre cette petite cassette au roi votre maître, et dites-lui que, quelque peu de valeur que puisse avoir ce présent à ses yeux, il est aux miens le plus précieux que j'aie à offrir, ou que mon empire renferme. Il m'a été transmis de main en main par mes nombreux prédécesseurs. Je réservais ce dernier gage de mon affection à mon fils et successeur, comme renfermant, pour ainsi dire, autant de témoins vivants des vertus de ses ancêtres, qu'il n'aurait eu qu'à consulter, et il l'eût fait, je n'en doute pas, ^{p1.239} pour se pénétrer de leur sagesse et leur ressembler, en faisant consister tout le bonheur de sa vie dans l'augmentation de celui de son peuple, et le maintien de la gloire du trône impérial.

Tel fut le discours de sa majesté, que M. Plumb, l'interprète, transmit dans notre langue à l'ambassadeur ; discours qui, comme on l'imagine aisément, lui causa, ainsi qu'au reste de l'ambassade, autant de surprise que d'admiration.

Son excellence revint dîner, et repartit aussitôt après avec toute sa suite, pour assister à la représentation d'un spectacle préparé en l'honneur de l'ambassade dans le palais impérial.

On avait dressé à cet effet un théâtre dans une cour intérieure du palais. Il était orné d'une quantité énorme de rubans et de bannières de toutes les couleurs, et illuminé avec goût et magnificence.

Le spectacle consistait dans des représentations de batailles et des évolutions militaires, des sauts périlleux comme chez nous, et des danses sur la corde lâche ou tendue. L'adresse et l'agilité des acteurs n'auraient du tout point fait déshonneur au théâtre de Sadleys'wells, ^{p1.240} ou à celui d'Astley ; mais ces sauteurs chinois me parurent bien supérieurs aux

nôtres dans l'art de l'équilibre. Par un mouvement imperceptible des jointures de leurs bras et de leurs jambes, ils semblaient donner à des vases pleins d'eau une faculté motrice au moyen de laquelle ceux-ci se mettant progressivement en équilibre, passaient et repassaient sans se répandre, d'une partie du corps de l'acteur à l'autre avec une rapidité si extraordinaire, que je n'osai en croire le témoignage de mes propres yeux.

Le spectacle se termina par de nombreux tours d'escamotages, que Breslaw ou Comus, tout sorciers qu'ils sont, n'ont jamais surpassés et pour preuve de ce que j'avance, je citerai un de ces tours qui, je l'avoue, m'a plus étonné que le reste des spectateurs.

L'escamoteur, après avoir présenté à l'assemblée un grand bassin, et l'avoir tourné et retourné dans tous les sens, le posa à terre, la partie creuse en dessous. À peine eut-il achevé l'opération, que relevant le bassin, il en sortit un gros lapin qui échappa au mouvement que l'escamoteur fit pour le prendre, et courut se cacher parmi les spectateurs. Ce tour me parut incompréhensible ; car il n'existait aucune communication par laquelle on eût pu ^{p1.241} introduire l'animal sous le récipient. Le théâtre était d'ailleurs couvert de nattes, de manière à intercepter tout passage par le plancher ; et dans la supposition où il en eût existé un, l'introduction de l'animal aurait été visible pour la partie nombreuse des spectateurs qui se trouvaient placés à quelques pieds seulement du lieu très circonscrit de la scène. Les autres tours dont je fus témoin, n'étaient pas moins singuliers. Des musiciens rangés sur le théâtre ne cessèrent de jouer pendant toute la durée du spectacle.

La salle était remplie de personnes de distinction, et offrait un très beau coup d'œil. L'ambassadeur et sa suite s'en retournèrent à 9 heures, très satisfaits de leur soirée.

Jeudi 19

À midi, plusieurs mandarins vinrent faire une visite à son excellence, et distribuèrent à chaque personne attachée à l'ambassade, une pipe et un sac de tabac à fumer.

Dans les différentes visites que des mandarins de toutes les classes firent à l'ambassadeur, nous n'aperçûmes aucune variation dans leur habillement, et il paraît que la mode ne fait pas fortune en Chine, ou du moins autant qu'en Europe. L'habit de cour même des mandarins diffère très peu de celui qu'ils portent ^{p1.242} ordinairement. Il consiste dans une robe qui leur descend jusqu'à la moitié des jambes, et s'attache au bas du col avec des rubans. Sur la partie de l'étoffe qui couvre l'estomac, est une broderie d'environ 6 pouces en carré, tissée en or ou en soie de couleur différente suivant le rang du mandarin. La même marque de distinction se trouve répétée dans la partie correspondante du dos. En hiver, la robe est ordinairement d'un velours bleu. L'écharpe que les mandarins portent toujours à la ceinture, ne fait point partie de l'habillement de cour : on laisse la robe flotter tout naturellement.

Je suis arrivé à une époque où il fut exercé un acte d'autorité attentatoire aux privilèges d'un peuple libre, et qui était susceptible en même temps de donner une idée défavorable de notre caractère national et de nos usages aux Chinois. Je dois commencer d'abord par rapporter les ordres émanés du lord Macartney, et lus aux équipages des vaisseaux, ainsi qu'à toutes les personnes de l'ambassade, le 20 juillet 1793, sur les 5 heures du soir.

Ordres portant le sceau et la signature du lord Macartney.

Comme les vaisseaux et autres bâtiments ^{p1.243} attachés à l'ambassade destinée pour la Chine, doivent mouiller sous peu de jours dans le port, son excellence l'ambassadeur pense qu'il est de son devoir de faire les observations et de prendre les arrangements qui suivent.

La réussite des divers objets importants confiés à cette ambassade dépend uniquement de la bonne volonté du gouvernement chinois ; mais cette disposition de sa part dépendra aussi de l'opinion qu'il se formera du caractère de la

nation anglaise, d'après la conduite de ses envoyés. On ne peut se dissimuler que celle qu'il en a conçue jusqu'ici sur les déportements des anglais à Canton, ne lui est pas honorable, puisqu'il en est arrivé au point de la regarder comme la dernière des nations de l'Europe. Du peuple, cette impression défavorable a été communiquée à l'empereur au moyen de ce tribunal érigé dans la capitale pour informer le souverain de tout ce qui concerne les étrangers. Il devient donc essentiel de chercher à détruire cette opinion, généralement répandue à la Chine, et à la remplacer par une plus juste et plus favorable. Il faut que chacun démontre, par la régularité de sa conduite, que les Anglais, de quelque rang ^{p1.244} ou condition qu'ils soient, sont les amis de l'ordre, de la subordination et de la sobriété. Quoique le peuple chinois n'ait pas la moindre part à son gouvernement, celui-ci, cependant, a pour maxime constante de donner gain de cause au dernier même des Chinois dans leurs différends avec des étrangers, et de ne laisser jamais sans vengeance la mort d'un de ses sujets. Nous en avons un exemple récent dans ce qui est arrivé à Canton, au canonier d'un navire anglais, qui, quoique cause innocente de la mort d'un paysan chinois, fut mis à mort, malgré tous les efforts combinés de plusieurs factoreries européennes, établies dans cette ville, qui auraient désiré le sauver. On ne saurait donc employer trop de douceur et de circonspection dans toute espèce de commerce ou de rencontre avec les différentes classes des habitants de ce pays.

Son excellence sait qu'elle n'a pas besoin de recommander ces précautions à la prudence de sir Érasme Gower, et au capitaine Mackintosh de l'Indostan, vis-à-vis de leurs équipages ; mais elle aime à se représenter avec eux tout le bien qui en résultera pour le crédit du nom anglais, et l'intérêt de la mère-patrie.

p1.245 Elle se flatte aussi que les mêmes motifs influenceront puissamment sur la conduite des personnes attachées particulièrement à l'ambassade.

Son excellence déclare, en même temps, que le même empressement qu'elle mettra à récompenser et à noter favorablement ceux qui se conformeront à ses ordres, elle l'emploiera à punir, soit par la suspension, soit par la privation de leurs emplois, ceux qui les auront transgressés. Elle déclare en outre que dans le cas où il serait commis une offense envers un Chinois, ou quelque autre délit punissable par les lois de ce peuple, elle s'abstiendra de toute démarche pour soustraire le coupable au châtement, ou lui en adoucir la sévérité.

Son excellence se repose sur le lieutenant-colonel Benson pour la bonne tenue des gardes, tenue qui dans les circonstances présentes, quoique par des motifs différents, doit être la même que dans un temps de guerre. Les gardes se tiendront toujours ensemble, et seront exercés régulièrement. Aucun ne pourra s'absenter du bord des vaisseaux, ou du lieu marqué à terre pour le logement des soldats, sans une permission de son excellence ou de l'officier p1.246 commandant. Il en sera de même pour les machinistes et les domestiques sous les ordres de M. Maxwell. Son excellence ne doute nullement que les principaux membres de l'ambassade ne leur donnent l'exemple de la subordination, en la prévenant toutes les fois qu'ils voudront sortir des vaisseaux, ou s'écarter de leur résidence à terre.

Aucune caisse ni aucun paquet ne pourront être transportés des vaisseaux, ou du lieu où ils auront été déposés à terre, sans la permission de l'ambassadeur, ou un ordre signé de M. Barrow, contrôleur, désignant l'espèce, le nombre et la grandeur des paquets.

Son excellence exige surtout des personnes appartenantes, soit aux vaisseaux, soit à l'ambassade, de ne trafiquer de quelque manière et sous quelque prétexte que ce soit, d'aucune espèce de marchandise, sans en avoir obtenu auparavant la permission. La Compagnie des Indes Orientales a senti la nécessité d'écarter de cette ambassade tout ce qui pouvait lui donner une apparence mercantile, et elle a généreusement fait le sacrifice des profits d'un nouveau débouché, en se refusant de charger des marchandises sur l'Indostan, eu égard à sa destination. En ^{p1.247} effet, la dignité de l'ambassade à laquelle ce bâtiment est lié, eût perdu par là toute son importance aux yeux prévenus des Chinois et avec elle s'évanouirait l'espoir de ces grands avantages de commerce que la Compagnie s'est promis. Ces mêmes risques existeraient dans leur entier, si la moindre transaction de commerce, produite par l'appât du gain, avait lieu de la part de qui que ce soit des vaisseaux ou de l'ambassade ; car elle ne manquerait pas de passer bientôt pour appartenir à un système général de trafic. Il est cependant dans les intentions de son excellence de se relâcher de sa sévérité sur cet article, lorsque les négociations dont elle est chargée auront pris une tournure assez favorable pour le lui permettre, ou lorsque la permission demandée par un Européen de disposer de quelque marchandise, pourra être envisagée comme une faveur accordée à l'acheteur chinois. Son excellence est décidée à sévir de toute son autorité contre la moindre infraction de la part des personnes de l'ambassade, à la défense qu'elle vient de porter. Les lois de la marine royale imposent la même obligation, et donnent les mêmes droits à sir Érasme Gower, contre celles qui se trouvent sous son commandement ^{p1.248} immédiat ; et son excellence se trouve suffisamment autorisée par une résolution de la Compagnie des Indes, du 5 Septembre 1792, et sa lettre du 8 desdits mois et an, à exiger la même sévérité de la part des officiers

de l'Indostan. Une copie de la résolution, et un extrait de la lettre sont jointes ici, pour que le capitaine Mackintosh. leur en donne communication. Son excellence s'en rapporte entièrement à lui sur la stricte exécution du contenu des écrits suivants.

De la cour des Directeurs, tenue le mercredi 5 septembre 1792.

Résolu,

Que le très honorable lord vicomte de Macartney, est autorisé à suspendre ou destituer le commandant ou tout autre officier de l'Indostan, coupable de la moindre atteinte à nos conventions, ou désobéissance relative aux ordres émanés du comité secret ou de son excellence, pendant la durée du voyage de l'ambassade à la Chine.

Signé, W. Ramsey, secrétaire.

Extrait de la lettre du président de la cour des Directeurs au lord
Macartney, datée du 8 Septembre 1792

^{p1.249} Le comité secret ayant mis le capitaine Mackintosh de l'Indostan, sous les ordres de votre excellence, pour tout le temps que l'exigera le bien de l'ambassade, nous vous envoyons une copie de ses instructions, et du traité qu'il a souscrit relativement à son commerce et à celui de ses officiers. L'intention cependant de la cour, est que ce commerce ne s'étende pas au-delà de Canton, destination ultérieure de l'Indostan, à moins que votre excellence jugeant, d'après les circonstances, qu'il ne blesse ni la dignité de l'ambassade, ni les intérêts qui sont attachés à son importance, ne lui permette de franchir la ligne de démarcation. Le consentement par écrit de votre excellence deviendrait alors nécessaire au capitaine Mackintosh ou à ses officiers d'après le contenu des instructions du comité secret. Mais comme sans cette autorisation de votre part, toute

atteinte aux ordres de la cour pourrait entraîner les plus fâcheuses conséquences pour votre mission, elle autorise votre excellence à suspendre ou ^{p1.250} destituer le commandant ou tout autre officier de l'Indostan, coupable de la moindre infraction au traité, ou désobéissance aux ordres du comité secret ou de votre excellence, pendant la durée de la présente ambassade.

Son excellence, après avoir déclaré la ferme résolution où elle est, d'après les devoirs de sa place, de rechercher et de punir sévèrement toute opposition aux ordres ci-dessus, ainsi que tout acte tendant à empêcher ou retarder le succès de l'ambassade, et à avilir le nom anglais, s'empresse aussi de déclarer que dans toutes les occasions où elle trouvera à récompenser le mérite, et que l'honneur et l'intérêt de la nation lui permettront de condescendre aux désirs des personnes qui l'accompagnent, elle s'estimera très heureuse de pouvoir suivre les mouvements de son cœur.

Dans les cas d'absence ou d'occupations de son excellence, elle sera remplacée par sir George Staunton, qu'il a plu à sa majesté d'honorer de la commission de ministre plénipotentiaire auprès de l'empereur de la Chine. ^{p1.251}

Donné à bord du vaisseau de sa majesté, le Lion, le seizième jour de juillet 1793.

Par le commandement de son excellence,

Signé Acheson Maxwell, Edward Winder, secrétaires.

Après avoir exposé en détail les ordres émanés des autorités compétentes pour les objets relatifs à l'ambassade, ordres conformes à la raison et à la saine politique, je pourrais citer quelques faits qui semblent leur être opposés, si toutefois ils n'en sont pas une violation.

On fit signifier, par exemple, aux gens de l'ambassadeur qu'ils seraient soumis désormais aux lois militaires, et que les punitions

corporelles employées dans les armées, leur seraient applicables lorsqu'ils refuseraient d'obéir à leurs supérieurs. On sent qu'un pareil règlement, subversif de tout principe et de toute justice, jeta l'épouvante et l'horreur dans les âmes équitables et sensibles, dont l'indignation s'accroissait encore par la pensée qu'éloignés comme nous l'étions de notre heureuse patrie, les victimes d'une pareille tyrannie imploreraient en vain la protection de ce pouvoir suprême institué pour les garantir de tout acte arbitraire.

p1.252 J'ai au moins la satisfaction de pouvoir dire à la décharge de sir George Staunton, d'après le bruit général du palais, qu'il s'est opposé de toutes ses forces à l'admission d'une mesure si attentatoire à ces privilèges qui accompagnent partout des Anglais, même jusqu'au fond de la Tartarie, et que le chef de l'ambassade, tout puissant qu'il fût, aurait dû respecter.

Cette étrange extension donnée à la discipline militaire, fut certainement suggérée au lord Macartney par quelques officieux de l'ambassade ; mais, très heureusement pour les parties, on n'en fit jamais l'essai.

Quand le lieutenant-colonel Benson forma une cour martiale pour juger un de ses soldats, et qu'il en fit exécuter la sentence, la loi lui en donnait le pouvoir, quelque abus qu'il en ait pu faire ; mais qu'à l'une des extrémités du globe, un ambassadeur, dans son conseil privé, ose ravir à des Anglais leurs droits, sa conduite, certainement, mérite les plus grands blâmes.

Jacques Cootie, simple soldat d'infanterie servant dans la garde de l'ambassadeur, fut dénoncé dans la matinée à l'officier commandant, pour s'être procuré d'un soldat chinois une petite quantité de samtchoo, qui est une liqueur spiritueuse dont j'ai déjà donné la p1.253 description. En conséquence de quoi il fut arrêté, et bientôt après jugé par une cour martiale formée d'un certain nombre de ses camarades ou pairs, dont le président était un caporal. La sentence qui condamnait ce

malheureux soldat à passer par les baguettes, fut confirmée par le lieutenant-colonel Benson.

Au moment de l'exécution, toute la troupe se rangea en bataille dans la cour extérieure du palais. Les formalités d'usage remplies, le condamné fut attaché à l'une des colonnes du grand portique, et là, en présence d'un nombre considérable de chinois, il reçut 60 coups de baguettes, appliqués plus fortement qu'à l'ordinaire.

Les mandarins, ainsi que le peuple, ne purent s'empêcher d'exprimer toute l'horreur que ce procédé leur inspira. Quelques Chinois même allèrent jusqu'à déclarer qu'il était impossible de le concilier avec cette religion d'un peuple qui la représente comme bien supérieure à toutes les autres par les sentiments d'humanité, de justice et de charité qu'elle renferme. Un des principaux mandarins qui parlait notre langue, s'écria avec indignation : *Anglais beaucoup trop cruel, beaucoup trop méchant*. Il était sans doute l'interprète des sentiments de ses compatriotes.

^{p1.254} Je n'entreprendrai pas de raisonner sur la nature du délit de ce soldat, ni de décider s'il était susceptible de toute la sévérité de la discipline militaire, ce sujet n'est pas de ma compétence ; mais un peu de bon sens suffit pour faire sentir combien il était impolitique de rendre témoin du châtement, un peuple à qui l'espèce en était inconnue, et dont la douceur naturelle ne pouvait qu'en être vraiment affectée. En vain aurions-nous voulu la justifier à leurs yeux par une explication de nos lois, l'ignorance de leur langue et le nombre des spectateurs s'y seraient opposés. J'ai déjà dit que je ne chercherais pas à examiner si le bon ordre et la discipline militaire exigeaient un exemple ; mais je persisterai à croire qu'il était dangereux d'affecter de lui donner une publicité capable d'indisposer contre nous les Chinois ; ce qui, malheureusement, n'est que trop arrivé.

J'ai des raisons de croire que cette exécution ne fut ainsi arrangée que pour convaincre les Chinois de notre amour de l'ordre, et leur faire voir la rigueur avec laquelle nous punissions ceux qui y portaient atteinte ; mais comme je l'avais prévu, les Chinois envisagèrent ce

spectacle sous un point de vue différent, et l'on n'en peut douter d'après leurs ^{p1.255} regards, leurs gestes et leurs expressions.

Sir Érasme Gower, ainsi que je l'appris à notre retour à bord du Lion, poussa les choses encore plus loin, lorsque ce vaisseau était mouillé devant l'île de Chusan, dans la mer d'Yellow ou mer Jaune. Le fait dont je veux parler, est connu de tout l'équipage du Lion.

Un Chinois de Chusan était monté à bord de ce bâtiment, et avait apporté avec lui une bouteille de samtshoo, qui est une espèce d'eau-de-vie, afin de l'échanger avec nos matelots contre quelque marchandise d'Europe. Son dessein ayant été découvert, sir Érasme Gower le fit arrêter, et le condamna à recevoir douze coups de baguettes de la main du bosseman. Malheureusement, pour aggraver encore nos torts, il les lui fit distribuer en présence d'un grand nombre de Chinois qui se trouvaient à bord.

Cet acte, pour le moins indiscret, doit être rangé dans la classe du précédent. Un simple avis donné aux mandarins de l'île eût produit tout l'effet qu'on pouvait désirer, c'est-à-dire, la punition du coupable ; mais du moins on aurait sauvé, par là, les formes.

@

CHAPITRE XV

Départ de la ville de Jéhol. Description de deux rochers situés dans son voisinage. Particularités du voyage. Arrivée à Pékin. Divers arrangements. On se prépare à envoyer le reste des présents à l'empereur. Maladie parmi nos soldats. L'ambassadeur attend sa majesté impériale. Description abrégée de son palais. Nouveaux arrangements relatifs aux tables de l'ambassade. Présents destinés pour l'empereur et le Grand choulaa. L'empereur se rend à Yeumen-manyeumen pour les voir. Description de sa personne et de son habillement. Présents reçus de la cour pour leurs majestés britanniques. Circonstances relatives à ceux qui avaient été envoyés à l'empereur. Le bruit court que l'ambassade va partir de Pékin.

@

Septembre, vendredi 20

p2.002 Il nous fut notifié, dans la matinée, l'ordre de quitter Jéhol le lendemain, pour nous rendre à Pékin, où l'on mettrait la dernière main aux négociations.

On fit partir le soir tout le gros bagage. À 9 heures, il se déclara un violent orage accompagné de tonnerre, d'éclairs et de pluie, qui dura sans interruption jusqu'à 4 heures matin.

Samedi 21

Le même matin à 8 heures, l'ambassade partit de la ville de Jéhol, après une espèce de captivité de 4 jours ; car nous n'y avons jamais joui de la liberté dont nous nous étions flattés quelques jours après notre arrivée.

Nous passâmes à 9 heures devant la pagode de l'empereur, où nous rencontrâmes un p2.003 ambassadeur du roi de la Cochinchine qui se rafraîchissait, ainsi que sa suite. Cette ambassade a lieu tous les ans pour porter le tribut du prince à l'empereur de la Chine.

L'embarras et la confusion que nous éprouvâmes lors de notre entrée à Jéhol, m'empêchèrent de décrire deux rochers que je range au nombre des choses les plus extraordinaires que j'aie jamais vues ou lues. Je vais en donner une description particulière, maintenant qu'il est en mon pouvoir de le faire.

Le premier est un pilier ou colonne énorme d'un roc solide, que l'on aperçoit du palais que l'ambassade occupait à Jéhol, c'est-à-dire, suivant moi, à la distance d'environ 4 milles. Il est situé sur la pointe d'une haute montagne, d'où il s'élève irrégulièrement à la hauteur de cent pieds. Sa base n'est pas considérable, mais il s'élargit à mesure qu'il s'élève. Des sources de la plus belle eau jaillissent de ses flancs rebombés.

La partie supérieure, formant une espèce de plateau, paraît être couverte d'arbustes et de gazons ; mais comme elle est inaccessible, je ne pus pas reconnaître la nature des plantes qui y croissent. Quand de la vallée placée au-dessous de ce rocher, le voyageur considère son élévation sur cette montagne où l'a jetés ^{p2.004} peut-être quelque convulsion de éléments, il ne peut s'empêcher de laisser retomber ses yeux d'étonnement et de frayeur. Les Chinois le comptent, avec raison, au nombre des premières curiosités naturelles de leur pays, et le nomment *Pansuiashaung*.

L'autre rocher, ou plutôt l'autre espèce de *gangue*, est un monument non moins extraordinaire. Il est situé sur le sommet d'une très grande montagne aride. Les rochers dont cette gangue est composée, ont la forme de piliers, et paraissent, en général, être d'un roc solide, quoiqu'ils soient séparés aujourd'hui les uns des autres par un intervalle de plusieurs pieds. Leur hauteur mesurée est de près de 200 pieds.

Vis-à-vis la montagne qui leur sert de base, en est une autre d'une forme semblable, mais dont la pente descend plus doucement vers une vallée charmante située dans l'entre-deux, et arrosée par une petite rivière abondante en excellentes truites.

Nous arrivâmes dans le courant de l'après-dîner au palais impérial de Callachottueng où nous eûmes le malheur de perdre Jérémie Reid, attaché au corps royal de l'artillerie, qui mourut de la dysenterie dont il était ^{p2.005} attaqué depuis peu de jours. Plusieurs de nos soldats étaient atteints de la même maladie.

Dimanche 22

À une heure du matin, le corps du soldat mort fut transporté au plus prochain village pour y recevoir la sépulture à notre passage. Cette précaution nous fut suggérée par notre mandarin, dans la crainte que l'empereur, instruit de cette mort, ne prît l'alarme au sujet de la contagion.

L'ambassade se remit en route à 6 heures, et à notre arrivée au petit village de Quang-chim, où nous nous arrêtâmes pour déjeuner, le corps de notre malheureux camarade fut enterré avec les honneurs militaires.

Le mandarin Van-tadge-in reçut la nouvelle dans le cours de la matinée, que l'empereur avait quitté Jéhol pour retourner à Pékin. Il invita, en conséquence, l'ambassadeur à faire la plus grande diligence, afin que les palais sur la route fussent en état de recevoir l'empereur, et sa suite.

D'après cette réquisition à laquelle nous ne nous attendions pas, nous arrivâmes très fatigués à la ville de Waungchayeng, voisine de la Grande muraille, que je m'empressai de visiter pour la seconde et dernière fois. J'en revins avec les mêmes impressions que la p2.006 première, mais sans aucune nouvelle découverte.

Lundi 23

Nous repartîmes de très grand matin, par un temps froid et même piquant. Nous vînmes déjeuner à un endroit nommé Caungchumfau, à la sortie duquel nous rencontrâmes un nombre prodigieux de chariots portant les bagages de l'empereur. Il était 3 heures lorsque nous arrivâmes à Cubacouoo, marqué pour notre station du jour.

Mardi 24

Nous continuâmes notre voyage à 4 heures du matin, à l'aide d'un très beau clair de lune. Nous prîmes notre premier repas à la ville de Chanchin, le second à Meculang, et le dernier à Wiazow.

Mercredi 25

On nous avait préparé à déjeuner dans une grange d'un petit village. Nanshishée aux environs duquel je fus très surpris de trouver plusieurs champs de turneps d'une excellente qualité, fut le terme de notre course de la journée.

Jeudi 26

Notre retour de la Tartarie s'acheva avec celle-ci. Comme la route était la même que celle que nous suivîmes en allant à ^{p2.007} Jéhol, et qu'elle ne nous offrit rien de nouveau qui méritât attention, j'ai abrégé mon journal, et je me suis contenté, en général, de rapporter les noms des endroits où nous nous sommes arrêtés, soit pour prendre nos repas soit pour coucher. Après notre déjeuner à Chingcho, qui fut moins abondant que le premier que nous y fîmes, nous arrivâmes de bonne heure dans l'après-dîner au palais de l'ambassadeur d'Angleterre à Pékin.

Vendredi 27

Son excellence employa un grande partie de la matinée à examiner les divers arrangements qu'on avait faits dans le palais pendant son absence, arrangements qui méritèrent son entière approbation. Les effets des principaux membres de l'ambassade furent portés dans leurs appartements, et bientôt l'ordre s'établit dans toutes les parties du palais.

On avait tendu dans la pièce principale des appartements de l'ambassadeur, le dais apporté d'Angleterre. Le ciel et les rideaux étaient d'un velours cramoisi satiné à fleurs, avec des broderies et des franges en or. Dans le fond paraissaient les armes de la Grande Bretagne richement brodées. Le plancher était couvert d'un superbe tapis sur lequel étaient placés ^{p2.008} cinq fauteuils de la même étoffe que le dais, et avec des franges d'or. Le fauteuil du milieu, élevé sur une estrade d'où il dominait les autres, et dont la montée était formée de deux degrés, répondait exactement, par sa position, aux armoiries. Ce dais, avec ses accessoires, avait été fait avec le plus

grand goût en Angleterre, et dans la place qu'il occupait, il produisait un très bel effet, et parfaitement analogue à la circonstance.

À l'autre extrémité de la pièce, en face du dais, on avait suspendu les portraits en pied de leurs majestés britanniques. Ainsi on peut dire que la décoration de l'appartement comportait tout ce que pouvait exiger la dignité extérieure de l'ambassade.

Les dispositions relatives à l'éclat de l'ambassade, et à la commodité des personnes de sa suite, étant terminées, il ne restait plus qu'à régler l'entretien des tables ; mais comme il y avait eu déjà un travail provisoire à ce sujet, on crut qu'il était plus à propos d'attendre l'arrivée de l'empereur pour en faire un définitif.

Le capitaine Mackintosh, sur la tournure favorable qu'il voyait prendre aux affaires de l'ambassade, à la réussite de laquelle ses supérieurs, c'est-à-dire, la Compagnie des Indes, étaient si fort p2.009 intéressés, se décida à partir le lundi suivant pour rejoindre son navire l'Indostan, mouillé à Chusan, et de là se rendre avec lui à Canton, à l'effet de le charger pour l'Angleterre.

Samedi 28

Le retour de l'empereur à son palais impérial à Pékin eut lieu dans la journée. Son arrivée fut annoncée par une grande décharge d'artillerie.

Le lord Macartney regardant comme une chose certaine, d'après ses négociations avec la cour de Pékin, que nous passerions l'hiver dans cette capitale pour achever les traites commencés, nous employâmes cette journée à écrire en Angleterre par le capitaine Mackintosh.

Dimanche 29

Son excellence reçut la visite de plusieurs mandarins. Quelques-uns des présents destinés pour l'empereur furent mis en état de lui être offerts. Ils consistaient en draps superfin et autres des manufactures anglaises.

Lundi 30

La dysenterie faisant des progrès parmi nos soldats, on crut nécessaire de former un hôpital pour leur prompt guérison et afin de séparer les malades des personnes en santé et capables de travail. On chargea en conséquence le docteur Gillan et le docteur Scott d'examiner une rangée de bâtiments situés derrière les appartements de l'ambassadeur, ainsi qu'un terrain ouvert au-delà. Sur leur rapport, il fut décidé qu'on y établirait un hôpital, ce qu'on fit aussitôt ; car de 50 hommes qui composaient la garde de l'ambassadeur, il y en avait 18 dont la maladie exigeait tout l'art et les soins des médecins.

Octobre, mardi 1

Un mandarin vint demander au nom de l'empereur que les pièces d'artillerie qui lui étaient destinées en présents, lui fussent envoyées sur-le-champ au palais d'Yeumen-manyeumen, afin qu'on y en fit l'essai. Les Chinois se croyaient trop habiles dans l'art du canonier, pour avoir recours aux nôtres : aussi ne les employaient-ils jamais, quoique nous nous en fussions flattés par le désir de leur montrer notre supériorité.

On expédia donc les pièces d'ordonnance, avec les ouvriers nécessaires pour les arranger et les monter sur leurs affûts ; mais les Chinois ne permirent pas à ceux-ci de remplir cette partie de leur mission et ils revinrent le soir à Pékin, sans qu'on les eût engagés à retourner pour achever leur ouvrage, et expliquer la manière de se servir des pièces de nouvelle invention, ou en faire l'essai sous leurs yeux.

Mercredi 2

L'ambassadeur reçut une invitation formelle de se rendre le lendemain à la cour de l'empereur. Il ne douta plus que les préliminaires qui devaient amener la conclusion du traité si désiré, et dont on se promettait les plus grands avantages pour le commerce de la Grande-Bretagne, ne fussent enfin arrêtés par les ministres des deux cours contractantes.

Les malades furent transportés dans la partie du palais dont on avait fait un hôpital.

On ouvrit une nouvelle caisse de présents pour en faire l'examen avant de les envoyer à sa majesté impériale.

Jeudi 3

L'ambassadeur, en conformité de l'invitation qu'il avait reçue la veille, se rendit sans le moindre cérémonial au palais de l'empereur, où il fut question du traité entre son excellence et les ministres d'État ; et s'il faut en croire le bruit qui courut parmi nous, je ne sais trop sur quel fondement, les demandes de l'ambassadeur furent renvoyées par-devant le conseil impérial. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'audience dura deux heures, que le ^{p2.012} résultat en fut tenu secret, et que rien n'indiquait qu'il nous fût défavorable.

Comme j'accompagnais l'ambassadeur dans cette occasion, je vais faire part au public du peu de connaissances que j'ai pu acquérir du palais impérial.

Ce palais est situé dans le centre de la ville, et entouré d'un mur d'environ 20 pieds de haut, peint en rouge, avec un toit saillant couvert en tuiles vertes vernissées. On dit qu'il embrasse une circonférence d'environ 7 milles anglais, et que tout autour règne une promenade sablée. Il renferme un nombre considérable de jardins qui contiennent, à ce que l'on m'a assuré, toutes les beautés artificielles dont sont décorés les jardins chinois. L'entrée par laquelle nous pénétrâmes dans le palais est une voûte en pierres solides, qui supporte un bâtiment de deux étages. On arrive dans une cour spacieuse, ayant en perspective une rangée de bâtiments, chacun de 3 étages, avec un balcon ou galerie saillante, dont la rampe, les jalousies et les piliers sont dorés. Le toit est couvert en tuiles jaunes vernissées, et le corps de l'édifice peint de différentes couleurs. Cette cour est la seule que j'aie eu occasion de voir ; c'est un beau monument d'architecture chinoise. Une garde nombreuse, commandée et ^{p2.013} surveillée de près par un certain nombre de mandarins, en défend l'entrée jour et nuit.

Je ne puis rien dire de la magnificence des appartements, soit publics, soit particuliers, que le palais renferme, ni des jardins destinés à l'agrément ou à l'utilité, n'ayant pas pénétré dans l'intérieur. On m'a assuré seulement que partout l'art et la richesse y répondaient à la grandeur extérieure. Quant à moi, je n'ai rien vu qui confirmât les récits merveilleux que j'avais lus ou entendu faire de ce palais de l'empereur. J'avouerai cependant que les bâtiments offrent quelque chose d'imposant, quand on les compare avec ceux de la ville qui les environnent.

Vendredi 4

On conçoit facilement que les personnes qui ne formaient que la suite de l'ambassade n'étaient pas initiées dans le secret des négociations. Elles ne pouvaient donc juger de leurs progrès que par les arrangements qu'elles voyaient prendre relativement à notre établissement. Quoi qu'il en fût, nous ne vîmes pas sans une satisfaction particulière les ordres émanés de l'ambassadeur dans la journée pour la distribution de nos tables. Ils semblaient annoncer une continuation d'espoir de la part de son excellence, au sujet de la ^{p2.014} prolongation de notre séjour à Pékin, et en même temps une intention bien positive, de la part de la cour de Pékin, de nous donner tout le temps nécessaire pour l'heureux achèvement de notre traité.

Les tables furent distribuées dans l'ordre suivant :

La table de l'ambassadeur, avec deux couverts pour les membres principaux de l'ambassade qu'il inviterait tour à tour à dîner avec lui.

La table de sir George Staunton, à laquelle devaient être admis M. Maxwell, l'un des secrétaires, le docteur Gillan, le capitaine Mackintosh, pendant son séjour à Pékin, M. Barrow et M. Staunton fils.

Venait ensuite celle du lieutenant-colonel Benson, partagée par les lieutenants Parish et Crewe, le docteur Scott, MM. Hickey, Baring, Winder, Alexandre et le docteur Dinwiddie.

Ce règlement fut mis à exécution dès ce même jour ; mais on crut devoir continuer de faire usage des mets du pays, jusqu'à ce que la cuisine qu'on préparait dans le palais, permît d'y associer ceux d'Angleterre.

En conséquence des arrangements ci-dessus, on transporta les caisses d'argenterie dans les ^{p2.015} appartements de l'ambassadeur, afin de la répartir entre les différentes tables.

Celle destinée pour l'empereur fut envoyée au palais impérial par des porteurs chinois.

Samedi 5

À l'ouverture qui se fit dans l'appartement de sir George Staunton, d'une grande quantité de caisses contenant divers objets de métal plaqué, de quincailleries et de coutellerie, il s'en trouva un nombre considérable d'endommagé. Il y avait aussi parmi, plusieurs lampes d'*Argand*, avec beaucoup de montres, de bijoux, etc. etc. On forma de la totalité deux parts dont l'une pour l'empereur, et l'autre pour le Grand choulaa.

Les charpentiers, avec plusieurs aides, eurent ordre de se rendre à Yeumen-manyeumen pour monter les voitures, et mettre en état le modèle du *Royal-souverain*, vaisseau de guerre anglais du premier rang.

L'empereur vint en personne à ce palais, et après avoir examiné les présents, il fit distribuer à chaque ouvrier huit lingots d'argent.

La première fois que je vis l'empereur, il était assis dans son palanquin, et je ne pus donner qu'une esquisse de sa personne. Je vais le peindre plus en grand, d'après le rapport des six ouvriers employés à arranger les ^{p2.016} présents, lorsque sa majesté vint pour les voir, et qui furent les objets de sa libéralité.

L'empereur a environ 5 pieds 10 pouces de haut. Sa taille est plutôt fluette qu'élégante. Il a le teint assez beau, et la physionomie ouverte, quoique son regard soit sombre. Son nez est presque aquilin, et tous ses traits présentent une régularité qui n'indique en rien son grand âge. À

des grâces naturelles, il joint une affabilité qui, sans altérer en lui la dignité de prince, lui donne tous les dehors d'un particulier aimable.

Son habillement consistait en une robe flottante de soie jaune, et un bonnet de velours noir surmonté d'une houppe rouge, et orné d'une plume de paon, qui est la marque de distinction des mandarins de la première classe. Il portait des brodequins de soie brodés en or, et une écharpe bleue de la même qualité autour des reins.

Quant à l'impression que firent les présents sur sa majesté impériale, nous l'ignorâmes, ne l'ayant jamais communiquée, du moins aux mandarins qui auraient pu nous en instruire. Nous sûmes seulement qu'on avait eu la simplicité de refuser les deux chambres obscures, comme plus propres à amuser des enfants, qu'à occuper des hommes éclairés.

p2.017 Un très grand nombre de ballots contenant diverses espèces de drap de tout aunage des manufactures anglaises, ainsi qu'une quantité considérable de camelots, deux orgues, et le reste des présents qui n'étaient pas endommagés, furent enlevés du palais par les Chinois commis à cet effet. M. Plumb, l'interprète, en accompagna une partie pour expliquer leur nature et la manière de s'en servir ; il donna sur le reste des instructions aux mandarins avant leur départ.

Comme nous ne doutions plus que l'ambassade résiderait quelque temps à Pékin, on déballa les superbes selles qui avaient été apportées pour son excellence et sir George Staunton, et on s'empressa de les mettre en état de servir, ainsi que leur bel équipage.

On reçut de la part de l'empereur une très grande quantité de présents pour leurs majestés britanniques. Ils étaient accompagnés d'autres pour l'ambassadeur et sa suite, à qui on les distribua comme ci-devant.

Dimanche 6

À midi, son excellence, avec deux gentilshommes d'ambassade et un seul domestique, alla faire sa cour à l'empereur ; mais à peine fut-il

arrivé au palais, qu'il lui prit une faiblesse qui alarma beaucoup les p2.018 personnes de sa suite. On s'empressa de le rapporter à la résidence, où il continua d'être très mal tout le reste de la journée. L'audience, qu'il se proposait de demander, ne put donc pas avoir lieu.

Les domestiques furent appelés après dîner dans l'appartement de sir George Staunton, et les soldats dans celui du lieutenant-colonel Benson. Ils reçurent chacun, comme un présent de sa majesté impériale, quatre pièces d'étoffes de soie, quatre idem de *dongarée*, espèce de gros nankin, et un lingot d'argent d'une forme carrée, pesant 16 onces.

Les ouvriers eurent ordre de revenir d'Yeumen-manyeumen, où leur présence n'était plus nécessaire, tous les instruments d'optique, de mathématique, etc. en ayant été transférés au palais impérial. J'observerai que dans l'essai que les mandarins voulurent faire de ces instruments, plusieurs ne produisirent pas l'effet qu'on en avait annoncé ; d'autres ne firent sur les philosophes chinois aucune des sensations que le docteur Dinwiddie et M. Barrow en attendaient, ce qu'ils ne manquèrent pas d'attribuer à l'ignorance et au mauvais goût répandus, suivant eux, en Chine.

Le bruit circula dans le palais que p2.019 l'ambassadeur devait quitter Pékin au commencement de la semaine. Il était si contraire à notre attente, qu'il ne rencontra pas d'abord la confiance qu'il obtint bientôt après.

@

CHAPITRE XVI

Ordres donnés aux personnes attachées à l'ambassade pour se préparer à partir immédiatement de Pékin. L'empereur refuse d'accorder aucun délai. Embarras causé par ce départ inattendu et subit. L'ambassade quitte Pékin. Son retour à Tong-tchew. Ordres relatifs aux jonques qui doivent transporter l'ambassade à Canton. Difficulté concernant les bagages. Les jonques entrent dans un canal. Sa description. Particularités du voyage. Aspect et culture du pays. Poste chinoise. Passage à travers plusieurs grandes villes. Leur description abrégée.

@

Octobre, lundi 7

p2.020 Les charpentiers furent employés à renforcer les caisses qui contenaient les présents de l'empereur de la Chine à leurs majestés britanniques.

Le bruit de la veille fut confirmé dans l'après dîner par un ordre de l'ambassadeur, qui nous p2.021 enjoignait de nous préparer à partir de Pékin le mercredi suivant. On peut juger de notre surprise à cette nouvelle inattendue. La mortification qu'elle nous causa lui fut pour le moins égale ; car tous nos plans de bonheur et de repos, toutes les dispositions que nous avons faites en conséquence, et qui nous avaient coûté tant de peines, se trouvaient renversés dans un instant. Aux fatigues renaissantes de notre long pèlerinage, allaient se joindre l'humiliation qui accompagne toujours la soumission à un ordre tyrannique, et le découragement qui suit la douce espérance trompée. Mais les plaintes de l'intérêt personnel firent bientôt place à des regrets plus vifs. Nous ne sentîmes plus que le tort fait à notre pays, dans la rupture d'une négociation entreprise et suivie avec des travaux, une constance et des dangers infinis, qui avait en outre coûté des sommes énormes, et à la réussite de laquelle l'Angleterre attachait la plus grande importance, dans la vue de l'agrandissement de son commerce. Mais le coup était porté et le mal sans remède. Il ne s'agissait plus maintenant que de tâcher de faire différer notre départ, afin de nous donner le temps de nous préparer à quitter Pékin d'une

manière convenable, et que l'ambassadeur ^{p2.022} n'eût pas l'air d'être chassé de la capitale d'un empire où il avait représenté le souverain de la Grande-Bretagne.

D'après ces considérations qui, l'on ne peut en disconvenir, étaient très fortes, notre mandarin fut chargé de représenter au Premier ministre qu'il nous était impossible de partir au terme fixé, que son espace trop circonscrit ne permettait pas d'emballer les effets de l'ambassadeur et de sa suite, de manière à les faire voyager sans risques ; qu'enfin ce terme était non seulement inconvenable, mais encore offensant pour l'ambassade. Le mandarin s'empressa d'exécuter sa commission, et il revint avec la permission du Grand choulaa de différer notre départ jusqu'au vendredi, délai que ce ministre trouvait suffisant pour nos préparatifs.

Mardi 8

Notre satisfaction fut de courte durée. Le même mandarin nous apporta dans la matinée un contre-ordre de l'empereur même, qui révoquait la permission de la veille, et enjoignait expressément à l'ambassadeur et à toute sa suite, de quitter Pékin le jour suivant. Cette nouvelle contrariété nous rejeta dans un état d'abattement et de confusion que je n'entreprendrai pas de décrire.

^{p2.023} Les Chinois qui fréquentaient notre palais, nous rapportèrent que l'empereur considérant la négociation comme terminée entre les deux cours, avait témoigné sa surprise de ce que l'ambassadeur anglais, au lieu de se hâter de retourner dans son pays, cherchait à faire un séjour inutile à Pékin ; que sa majesté impériale était alarmée du nombre de nos malades, et craignait que la contagion ne se mît parmi ses sujets ; qu'enfin, lorsque les mortiers furent essayés en sa présence, elle admira l'invention de ces instruments de mort, mais qu'elle ne put cacher l'espèce d'inquiétude et surtout l'éloignement qu'ils lui inspiraient pour une nation qui en faisait usage ; nation dont il était bien difficile de concilier les grands progrès dans l'art de la

destruction, avec cet esprit d'humanité qu'elle disait être le principe fondamental de sa religion.

On nous fit beaucoup d'autres rapports de cette nature ; mais la raison alléguée par le gouvernement chinois, pour presser ainsi le départ de l'ambassadeur, portait sur les approches de l'hiver, qui, en faisant geler les rivières, rendrait le voyage à Canton, à travers les provinces du Nord, sinon impossible du moins difficile et long.

Quelle que fût la politique qui dirigea dans ^{p2.024} cette circonstance le gouvernement chinois, soit qu'il craignît que les propositions de la Grande-Bretagne ne blessassent les intérêts de ses sujets, ou qu'il eût à se plaindre de l'ambassade en elle-même, il est certain que la manière dont il fit partir l'ambassadeur de Pékin, était à la fois désagréable et mortifiante à l'excès. Dans la supposition même que ce gouvernement eût pour principe de n'admettre d'ambassadeurs étrangers que dans de certaines occasions, et de les renvoyer aussitôt leur mission remplie, il ne pouvait pas en faire l'application au lord Macartney ; car sa négociation ne paraissait nullement avancée. Fût-il entré d'ailleurs dans tous les arrangements qui concernaient notre établissement domestique, s'il ne s'était cru assuré de passer l'hiver à Pékin ? Il devait donc être fondé à penser que son séjour serait non seulement toléré, mais même agréé par l'empereur, et qu'il existait dans son conseil une disposition favorable au traité qui avait pour objet d'étendre le commerce entre les deux nations.

La défiance du gouvernement chinois n'avait pu tenir contre la tentation de recevoir une ambassade de la part de la Grande-Bretagne. La puissance de l'Angleterre, ses possessions dans l'Inde, la manière dont elle les y a ^{p2.025} acquises, l'état politique de l'Europe enfin, ne sont point des sujets étrangers à la cour de Pékin. Elle n'a pas oublié non plus l'établissement formé par les Anglais à l'île de Chusan, ni comment il fut détruit. L'empereur avait non seulement manifesté sa considération pour l'ambassade britannique, par tous les honneurs et les marques d'attentions qu'elle avait reçus en traversant ses États, mais il avait encore laissé entrevoir une très grande impatience de la

posséder, en l'invitant à se rendre dans le lieu de sa résidence, en Tartarie lorsqu'il devait lui-même retourner bientôt à Pékin. En un mot, il n'y avait point de raison, du moins apparente, pour que l'ambassadeur une fois reconnu, il ne lui fût pas permis de poursuivre l'objet de sa mission. Quand on continuerait même de supposer que quelque changement survenu dans les dispositions de l'empereur soit par un motif d'intérêt national, soit par des indiscretions de la part de l'ambassade, fut la cause de ce renvoi subit, les plus simples règles de l'étiquette et de la bienséance, ainsi que les premiers principes de la justice et de l'humanité ne permettraient pas de congédier sans la moindre formalité un ambassadeur de l'importance du lord Macartney, ni de lui ordonner ^{p2.026} non seulement de partir sans lui laisser le temps nécessaire pour les préparatifs les plus indispensables de son voyage, mais même de refuser un délai de deux jours à ses pressantes sollicitations. En trois mots voici notre histoire : nous entrâmes à Pékin comme des mendiants, nous y séjournâmes comme des prisonniers et nous en sortîmes comme des voleurs.

Un matelot nommé Newman qui, avec trois de ses camarades, avait été pris à bord du Lion pour remplacer quelques-uns de nos soldats morts, fut enlevé dans la journée par la dysenterie. On l'enterra la nuit, afin d'éviter la publicité.

Le lord Macartney envoya sa voiture en présent au Grand choulaa qui la refusa. Elle fut redemandée en conséquence pour l'emballer ; mais point de réponse. Le temps était si court pour nos préparatifs, et nous avions tant de choses à faire, que nous ne pûmes nous informer ni de ce qu'était devenue la voiture, ni de ce qui avait occasionné le refus désobligeant du Premier ministre.

Il serait difficile d'exprimer les embarras et les fatigues que nous éprouvâmes cette journée ; et si les soldats n'eussent pas été appelés pour aider à faire les paquets, nous aurions ^{p2.027} été obligés de laisser la plus grande partie de nos bagages derrière nous, et il est probable qu'ils seraient devenus la proie des Chinois.

Les portraits de leurs majestés furent descendus ; mais comme les caisses dans lesquelles ils avaient été portés d'Angleterre, avaient servi à faire des cloisons dans les appartements, quelques planches clouées à la hâte formèrent tout leur abri. Quant au dais, il ne fut pas décloué du mur, mais arraché. Sa caisse avait partagé le sort de celles des portraits, et le temps nous manquant pour lui en faire une nouvelle, on le donna à quelques-uns des domestiques du lord Macartney. On fit présent aussi des fauteuils à différents mandarins. C'était à qui partagerait nos dépouilles parmi les Chinois. Ils réussirent à nous voler une très grande quantité de vin, et dans le désordre et la confusion où nous nous trouvions, il nous était impossible de prévenir leurs coups de mains. Nous parvînmes enfin, après beaucoup de travail et de peine, à emballer tant bien que mal, les effets de l'ambassade et les nôtres.

Mercredi 9

Chacun fut occupé de très grand matin à rassembler ses paquets. Les porteurs et les voitures chargés, toute l'ambassade se ^{p2.028} mit en route. Le matelot Newman fut enterré sur le chemin de Tong-tchew, et nous arrivâmes le soir dans cette ville, où nous éprouvâmes un grand changement dans l'article de nos logements. On nous plaça tout simplement sous des hangars couverts de grosses nattes.

Jeudi 10

À notre arrivée sur le bord de la rivière, nous trouvâmes des jonques prêtes à nous recevoir. Nous y fûmes répartis dans l'ordre suivant :

1. L'ambassadeur ;
2. Sir George Staunton et son fils ;
3. Le capitaine Mackintosh, M. Maxwell, M. Barrow et le docteur Gillan ;
4. Le lieutenant-colonel Benson, avec les lieutenants Parish et Crewe ;
5. MM. Winder, Barring, Huttner et Plumb ;
6. Les docteurs Dinwiddie et Scott, et MM. Hicquey et Alexandre ;
7. Les musiciens et les mécaniciens.

Le mandarin Van-tadge-in et sa suite s'embarquèrent dans des jonques séparées.

Lorsque cette répartition fut faite, son excellence l'ambassadeur et sir George Staunton ^{p2.029} se rendirent à bord de leurs jonques. Rien dans la nature entière ne peut être comparé à la scène de confusion et de désordre qui accompagna notre embarquement. D'un côté personne ne reconnaissait la jonque à laquelle il appartenait ; de l'autre, les bagages, faute d'un nombre suffisant de coolis pour les charger à bord des bâtiments, restaient étendus sur le rivage, où ils n'avaient eu pour abri, la nuit, que de mauvaises nattes. En un mot, toutes ces attentions qu'on avait témoignées à l'ambassadeur lors de son premier passage dans cette ville, avaient entièrement disparues.

Il a déjà été question de la conduite singulière du Grand choulaa au sujet de cette voiture qu'il refusa d'accepter du lord Macartney, et ensuite de renvoyer. À notre arrivée à Tong-tchew, nous découvrîmes qu'elle nous avait précédés, et tout habitués que nous étions aux grandes surprises, nous ne pûmes nous empêcher d'en ressentir une très vive en apercevant cette voiture placée vis-à-vis de la maison assignée pour le logement de l'ambassade. Elle était entourée d'une foule de Chinois, et beaucoup de ses ornements avaient été effacés. Nous la fîmes conduire sur le rivage, où elle passa la nuit sous un appentis fait à la hâte. Elle fut jetée le lendemain, au fond de ^{p2.030} cale d'une jonque, d'où, après avoir parcouru différents ports de la Chine, on la tira pour l'envoyer figurer à Madras.

Notre embarquement fut achevé sur les 4 heures du soir et l'on nous servit à dîner. Fatigués plus que jamais nous ne l'avions été depuis notre arrivée en Chine, nous ne tardâmes pas à nous livrer au repos.

Vendredi 11

Les jonques levèrent l'ancre de très bonne heure, et toute la flotte mit à la voile. Comme j'ai déjà décrit, le mieux et le plus au long qu'il m'a été possible, le pays que traverse la rivière, j'attendrai, pour reprendre mes observations solitaires, que nous ayons passé d'une eau

naturelle, dans une artificielle. Je ferai remarquer seulement que quoique notre flotte attirât les regards des habitants qui vivaient près des bords de la rivière, nous n'en reçûmes ni les honneurs, ni les attentions dont ils nous comblèrent à notre premier voyage.

Mercredi 16

Nous entrâmes le matin dans un très beau canal qui communique avec la rivière près de Tyensing. C'est un ouvrage qui a dû exiger de grands travaux, et coûter beaucoup d'argent. Il est revêtu dans toute sa ^{p2.031} longueur de maçonnerie des deux côtés. On a établi de distance en distance, des écluses pour imprimer un courant à l'eau. Ces écluses ont la forme de demi-lune ; l'eau concentrée par elles dans le milieu du canal, éprouve une chute d'environ 3 pieds. Les jonques, à leur passage à travers ces écluses, acquièrent une vitesse qu'elles conservent pendant un temps considérable. Afin de les empêcher de frapper contre les murs des écluses, ce qu'il n'est souvent pas possible de prévenir par l'agitation de l'eau, des hommes postés jour et nuit de chaque côté des écluses, présentent de larges bourrelets de cuir, qui effectivement rompent le coup que les jonques éprouveraient sans cette précaution.

Nous passâmes à travers au moins trente de ces écluses dans la journée, sans remarquer aucune différence dans leur construction ni leurs effets.

De chaque côté du canal, le pays, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, est parfaitement uni et très fertile. Plusieurs villages et la nombreuse population variaient la scène. À mesure que nous passions devant eux, les soldats du cantonnement se présentaient dans leurs habits militaires, et saluaient la flotte de trois décharges.

Jeudi 17

^{p2.032} Nous traversâmes plusieurs villes et villages, et partout l'ambassadeur et les mandarins furent accueillis avec les honneurs militaires.

J'observerai ici que la flotte portait un mandarin de la seconde classe, nommé Chootad-zin, qui devait voyager avec nous jusqu'à Hoang-tchew, dont il venait d'être nommé vice-roi de la province. Van-tadge-in, quoique mandarin de la première classe, lui était inférieur en autorité, le titre de vice-roi ayant la prééminence sur celui de mandarin.

Je remarquai un nombre considérable de champs de riz, avec des canaux d'arrosement en pierre, d'un travail parfait, et très bien distribués pour conduire les eaux dans toutes les parties des plantations.

Les provisions que l'on nous fournissait depuis quelques jours, étaient non seulement insuffisantes, mais encore mal préparées et froides, de sorte que nous étions obligés de les faire réchauffer, ou plutôt de les manger comme nous pouvions. M. Plumb, le porteur ordinaire de nos plaintes, et qui s'empressait ordinairement d'y faire faire droit, fut encore chargé de représenter notre mécontentement général au sujet de la quantité et de la qualité de nos provisions journalières.

Vendredi 18

^{p2.033} Le pays, toujours uni et fertile de chaque côté du canal, était entrecoupé, cependant, de plusieurs jardins, où l'on voyait des plantations de l'arbrisseau qui porte ce que l'on appelle le *thé impérial* et *poudre à canon*. Sa tige et ses feuilles sont de la grandeur du groseillier. Le thé impérial est le produit de ses premières fleurs ; celles qui succèdent forment le thé poudre à canon.

Nous continuâmes de traverser une grande quantité d'écluses, et d'exciter la curiosité des habitants, qui accouraient en foule des villes et villages voisins, pour contempler le rare spectacle d'une ambassade européenne.

Samedi 19

Des villes et des villages se montraient alternativement de chaque côté du canal avec leur prodigieuse population ; mais les unes et les autres n'offraient rien qui pût justifier une nouvelle description.

Les représentations que nous avions chargé M. Plumb de faire au sujet de nos provisions, eurent un heureux succès. Nous reçûmes force mouton et bœuf, avec de la volaille, du gibier, du pain, du thé, du sucre, du riz, des légumes de toute espèce, du sel, de l'huile, de la chandelle, du charbon et du bois. À ces amples provisions, et aux moyens de les ^{p2.034} préparer, on avait eu l'attention d'ajouter de très beaux fruits et des liqueurs du pays.

Il était bien naturel, sans doute, d'après ce qui nous arrivait, que chacun de nous se livrât à des conjectures, et cherchât à connaître la cause de ces événements contradictoires. Nous prîmes en conséquence divers renseignements qui nous trouvaient plus ou moins crédules, suivant qu'ils nous paraissaient plus ou moins vraisemblables.

Beaucoup de nous, par exemple, étaient assez portés à croire ce que nous dirent quelques Chinois, qu'un mandarin tartare était parvenu à prévenir l'empereur contre les Anglais, qu'il lui représenta comme un peuple barbare, inhumain, et dépourvu de toutes ces qualités aimables et douces qu'il prétendait posséder. De là, la conclusion que c'était d'après les insinuations perfides de cet homme, que l'empereur avait pris le parti de renvoyer, j'adoucis l'expression, de renvoyer, dis-je, l'ambassade si brusquement et avec si peu d'égards. Les mêmes Chinois ajoutèrent que Van-tadge-in notre fidèle conducteur, dans un mémoire adressé depuis à l'empereur, avait représenté notre conduite et notre caractère sous un point de vue si différent, que sa majesté impériale s'était empressée d'ordonner ^{p2.035} que l'ambassade fût pourvue en abondance de provisions, et jouît, pendant le cours de son voyage, de toute la liberté qu'elle pouvait désirer.

Dimanche 20

Nous passâmes devant un grand nombre de plantations de tabac. Les Chinois excellent dans l'art de cultiver et de manufacturer cette plante. On dit que c'est le pays du monde qui en renferme le plus de variétés.

La quantité de tabac employée, et par conséquent cultivée à la Chine, doit être au-dessus de tout calcul, par l'usage de fumer, qui y

est répandu parmi les personnes de tous les rangs et de tous les âges. Les enfants même, aussitôt qu'ils ont la force ou l'adresse de tenir une pipe, apprennent de leurs parents à fumer. Les Chinois regardent cet usage non seulement comme un amusement habituel, mais même comme un préservatif contre les maladies contagieuses.

Nous aperçûmes plusieurs villes murées, situées à quelque distance du canal. Leurs garnisons se transportèrent sur les bords de l'eau pour nous rendre le salut d'usage. Une de ces villes, nommée Tohiamsyn, est d'une étendue considérable, et possède une ^{p2.036} population étonnante. Le nombre des Chinois des deux sexes qui accoururent voir passer les jonques est au-dessus de toute croyance.

Nous passâmes sous plusieurs ponts de pierre, dont quelques-uns avaient une arche et d'autres deux. Ces arches nous parurent solidement construites, et d'une excellente maçonnerie. Plus nous avançons, plus le nombre des écluses nous semblait augmenter.

Mardi 22

Rien de plus beau ni de plus riche que le pays que nous traversâmes dans la journée. En quelques endroits il s'élevait en amphithéâtre. Les moulins à eau dont nous vîmes plusieurs en activité, ressemblaient, à très peu de chose près, à ceux d'Europe. On nous dit que c'étaient des moulins à blé. Ils étaient en effet situés au milieu de champs immenses de grains presque bons à couper.

Plusieurs personnes de l'ambassade descendirent des jonques pour faire de l'exercice, et jouir du plaisir de se promener le long des bords du canal ; mais la flotte marchait avec une telle rapidité, par la fréquence des écluses, que nous les laissâmes bientôt de l'arrière. Nous fûmes à la fin obligés de jeter l'ancre pour les attendre.

Mercredi 23

^{p2.037} Nous découvrîmes le matin une très haute pagode située sur une éminence. Elle paraissait être bâtie en pierres, et portait huit

étages, dont chacun était entouré d'un balcon. Sur cet édifice s'élevait un dôme orné richement, et qui se terminait en flèche.

Jeudi 24

Nous vîmes passer la poste aux lettres le long de la grande route qui bordait un des côtés du canal. Elle allait très vite. Les lettres et les paquets sont renfermés dans une caisse de bambou, carrée et large, portant un fond double, et assujettie avec des rotins qui la croisent dans tous les sens. Elle est fermée, et la clef donnée en garde à l'un des soldats qui l'accompagnent, et dont l'office est de la délivrer au maître seul de la poste. La caisse est attachée sur le dos du courrier avec des courroies ; elle est ornée tout à l'entour d'un grand nombre de petites sonnettes, lesquelles, agitées par le mouvement du cheval, produisent une espèce de carillon qui annonce l'approche de la poste ; cinq gardes à cheval escortent le courrier, pour empêcher qu'on ne le vole ou qu'on ne l'insulte. Des relais sont établis de distance en distance, et on n'emploie que les chevaux les plus légers à la course ; p2.038 de sorte que la poste de la Chine peut disputer de vitesse avec celle d'Angleterre.

Vendredi 25

Des villes étendues et peuplées se présentèrent à nous en si grand nombre, qu'il serait impossible et ennuyeux de les décrire toutes. Je ne puis qu'offrir le tableau général du pays, à moins que quelque trait particulier ne mérite un cadre à part.

Je fus bien surpris, en me levant le matin, de trouver la flotte mouillée au milieu d'une très grande ville que traverse le canal. On y aperçoit une longue chaîne de ponts, gardée de chaque côté par des soldats qui veillent à ce qu'aucune jonque ne passe avant d'avoir été visitée par les mandarins préposés à cet effet. La flotte fut saluée de trois décharges d'artillerie par la garnison nombreuse de cette ville, rangée en lignes le long des bords du canal. Les soldats étaient complètement armés, et portaient de larges casques qui leur donnaient

un air très martial. Des étendards de différentes couleurs flottaient au milieu de leurs rangs.

À 6 heures la flotte appareilla. À 10, nous traversâmes une autre ville, qui, autant que nous en pûmes juger, était aussi grande et ^{p2.039} aussi peuplée que celle que nous venions de quitter. Elle se nomme Kord-checaung.

À la gauche du canal, et dans le centre de la ville, est située une grande et magnifique pagode, haute de huit étages, dont chacun est entouré d'une belle galerie soutenue par des colonnes, et ornée d'un tentelet.

Le mandarin gouverneur de la ville a un superbe palais, défendu par un fort, dont la garnison prit les armes pour saluer l'ambassadeur à son passage.

En avançant nous rencontrâmes quatre autres villes d'une grandeur égale à celles dont je viens de parler ; et à 9 heures du soir nous jetâmes l'ancre au milieu de la ville de Lecyaungoa, qu'on avait illuminée en l'honneur des personnages distingués qui étaient à bord de la flotte. On y observa, en outre, à leur égard, le même cérémonial qui avait eu lieu dans toutes les places un peu considérables par lesquelles nous avons passé.

Un corps de troupes de plus de mille hommes marchait en bataille le long des bords du canal. Chaque soldat portait une perche, au haut de laquelle était suspendue une lanterne de papier peint et transparent. Toutes les fois que la troupe faisait halte, ces perches ^{p2.040} s'abaissaient uniformément et d'un seul temps, ce qui formait un spectacle aussi agréable que singulier.

Samedi 26

L'air fut extrêmement froid dans la matinée, et le thermomètre descendit jusqu'au-dessous de 40 degrés. À 7 heures, nous traversâmes une écluse dont le courant nous porta dans la ville de Kaunghoo, qui, d'après la multitude de jonques qui y étaient mouillées,

doit être une place d'un commerce immense. Le canal se trouvait tellement obstrué par ces jonques, que nous fûmes obligés de jeter l'ancre, pour donner le temps de nous faciliter un passage entre elles. La ville, au pied de laquelle serpente le canal, est bâtie sur une élévation, qui s'incline par de belles pentes jusqu'au bord de l'eau.

Dimanche 27

Le temps fut modéré et agréable. La perspective était variée par des prairies de la plus riche verdure, et couvertes de troupeaux de moutons et de bœufs. Nous passâmes aussi devant plusieurs champs de riz et de millet, dont l'étendue n'était bornée que par l'horizon.

Lundi 28

L'aspect du pays continua d'être ^{p2.041} le même, à moins que l'on n'envisage un grand nombre de moulins à blé comme une variété.

Mardi 29

Les riches moissons qui, à l'exception du terrain occupé par la ville et les villages, couvraient toute la surface du sol que nous parcourions, nous prouvaient bien l'industrie et l'activité du cultivateur ; mais ses instruments aratoires ne s'étaient pas encore montrés à nos regards. Nous jouîmes de ce plaisir dans la matinée ; car nous rencontrâmes plusieurs champs très vastes que des paysans défrichaient avec des charrues. Ces machines, si essentielles à l'agriculture, étaient tirées par des bœufs, et quoiqu'elles fussent d'une forme moins perfectionnée que les nôtres, elles remplissaient bien leur objet ; car le labour nous parut avoir toutes les qualités requises.

Mercredi 30

Nous fîmes la rencontre d'une flotte chargée de thés pour le marché de Canton. Cette apparition nous inspira la pensée touchante et bien naturelle, sans doute, qu'il était possible, d'après les virements du commerce, qu'une partie de la cargaison fût expédiée pour notre pays, et y arrivât avant nous. ^{p2.042}

Nous aperçûmes aussi plusieurs pagodes ainsi que des maisons de campagne, dont quelques-unes étaient entourées de superbes jardins, et d'autres des plus beaux vergers que j'aie jamais vus.

La flotte traversa, le matin, une ville murée, qu'on appelle Hoongléa-foo. C'est encore une de ces places chinoises dont on peut préjuger l'étendue du commerce par celle du nombre des jonques qui couvraient son canal. Il y a dans son voisinage beaucoup de moulins à blé, et de grandes plantations de thé et de tabac.

Novembre, vendredi 1

Celles de riz que nous vîmes dans la matinée n'étaient pas moins considérables ; mais des champs de coton qui s'offrirent à notre passage furent pour nous un objet de curiosité aussi nouveau qu'agréable. Je remarquai que le coton était de la couleur du nankin. Il se recueille à l'extrémité d'une tige peu allongée.

Il a été tant question de villes, de villages, d'écluses et de ponts dans ce chapitre, que le lecteur doit être fatigué, ainsi que l'auteur de cette longue énumération.

@

CHAPITRE XVII

Différentes particularités du voyage. Entrée dans la rivière de Yello ou rivière Jaune. Passage à travers plusieurs villes, lacs, etc. Cérémonial observé dans la ville de Kiang-fow. Navigation sur un beau lac, et sa description. Entrée dans une autre rivière, avec quelques détails à son sujet. Passage à travers plusieurs villes, etc. Chantiers pour des jonques. Arrivée à la ville de Mee-you-mee-awng. Beauté du pays. Nouveaux détails sur les troupes chinoises. Description du palais et de la pagode d'un mandarin.

@

Novembre, samedi 2

p2.043 Le canal, qui nous parut avoir pris la forme d'une rivière considérable, nous porta dans une très grande ville, où nous jetâmes l'ancre à 6 heures du matin, après avoir été salués d'un fort situé à son entrée.

Je ne parlerai point du nombre incroyable de jonques amarrées aux quais de cette ville ; p2.044 il me suffira de dire, pour donner une idée de son commerce, qu'elle est traversée par de larges canaux, et que du côté du sud, elle possède une baie d'une grande étendue qui communique avec la rivière d'Yellow.

La flotte, après y avoir restée une heure à l'ancre, entra dans la baie avec une rapidité effrayante, occasionnée par le courant d'une écluse. Cette écluse était construite de joncs artistement nattés et soutenus par des pieux.

La baie pourrait contenir les plus grandes flottes de l'Europe. Ses bords s'élèvent en amphithéâtres magnifiques, dont la verdure s'étend jusqu'aux extrémités supérieures. De riches pagodes, de jolies maisons accompagnées de jardins, tous les genres de culture enfin qui distinguent ce singulier empire, ajoutaient encore à la beauté naturelle de ce vaste tableau.

Nous découvrîmes, à notre entrée dans cette baie, qu'il y existait différents courants établis dans des sens opposés, et dont la vitesse n'est pas moindre de 7 milles par heure. La science du navigateur

consiste à placer son bâtiment dans le courant qui doit le mener à sa destination.

Nous eussions bien désiré jeter l'ancre dans ^{p2.045} cette baie, afin de jouir à notre aise de la vue des beautés qui l'entourent ; mais les arrangements de notre voyage ne nous le permettant pas, la flotte continua de faire voile vers une large rivière dans laquelle elle pénétra bientôt, et dont les canaux nous portèrent au milieu d'un beau et riche pays.

À l'entrée de cette rivière est bâtie une très grande ville, avec le palais d'un mandarin de la première classe. Ce palais, entouré d'un mur en pierres de taille, présente l'apparence d'un vaste édifice. Il est surmonté de tourelles richement dorées, et ornées à la mode du pays. Il fait face à la baie dont il commande la magnifique vue.

Les bords de cette rivière ne sont que des villes continuelles. Partout la contrée se montrait sous un aspect dont il est impossible de rendre la beauté. En effet, quand je dirais que tout ce pays n'est qu'une scène successive de cultures variées, divisées par des haies verdoyantes, de belles et vastes fermes bâties au milieu des plus riants vergers, de jolies maisons de campagne ornées de leurs jardins, ce ne serait qu'une légère esquisse du tableau que nous offraient les deux bords de la rivière.

À 2 heures, comme nous nous préparions à ^{p2.046} dîner, les jonques arrivèrent devant une ville très considérable, à travers laquelle la rivière coule pendant l'espace d'environ 3 milles. Cette ville est bâtie sur un plan plus régulier que celles que nous avons vues depuis notre entrée dans la Chine. Les maisons, qui ont généralement deux étages, sont toutes construites de briques rouges et de pierres bleues qui s'alternent entre elles.

Les troupes de la ville et la garnison des forts nous rendirent les mêmes honneurs que nous étions habitués à recevoir de toutes les villes ou villages situés sur notre passage. C'était en effet à qui s'empresserait de nous témoigner, selon ses facultés, des marques

touchantes de distinction et de bienveillance. Je dois faire observer que pendant tout le cours de nos voyages, soit par terre, soit par eau, dans l'intérieur de la Chine, et même en Tartarie, nous ne rencontrâmes pas une ville ou un village qui n'eût un mandarin et une garnison proportionnée à sa grandeur et à son importance. De pareilles garnisons sont répandues sur tous les points de l'empire, ainsi que sur les frontières et les côtes. Nous pouvons donc dire, avec raison, d'après le peu d'espace qui existe entre ces villes et villages, surtout le long des rivières et des canaux, que ^{p2.047} toute la Chine ne forme qu'une chaîne de cantonnements militaires, et que nous ne marchions jamais qu'au milieu d'une haie de soldats.

Vers le soir, nous jetâmes l'ancre devant une autre ville non moins considérable, où la flotte s'arrêta quelque temps pour prendre de nouvelles provisions de vin de Chine. Cette ville est située près d'un grand lac qui, dans quelques endroits, n'est séparé de la rivière où nous nous trouvions, que par une chaussée étroite. Comme je n'apercevais point de terre au-delà de cette vaste étendue d'eau, je m'imaginai que ce pouvait être une des entrées de la mer d'Yellow.

Le pays commençait à prendre un aspect marécageux ; il n'offrait plus ces belles perspectives dont nous venions de jouir. Ce changement provenait naturellement du grand nombre de rivières, de canaux et de lacs qui facilitent la navigation dans cette partie ; mais dont elle éprouve aussi de fréquentes inondations.

Nous aperçûmes un très grand palais appartenant au mandarin de la ville. Comme il faisait déjà nuit lorsque nous passâmes devant, il nous fut impossible d'en distinguer la forme. ^{p2.048} Nous ne l'eussions pas même aperçu, si le propriétaire ne l'avait fait illuminer en l'honneur de l'ambassade et des mandarins ses confrères, qui étaient à bord des jonques, et s'il n'eût pas ordonné aux soldats qui, au nombre d'au moins 500, composaient sa garde, d'éclairer les bords de la rivière avec leurs lanternes de papier.

Dimanche 3

La matinée fut très froide, et il gela même. La flotte vint mouiller à l'opposite d'un grand lac qui paraissait communiquer avec plusieurs rivières considérables. Le pays continuait d'être plat et marécageux. J'appris que la rivière que nous parcourions s'appelait la rivière d'Yellow ou la rivière Jaune, laquelle, probablement, communique directement avec la mer de ce nom, et en reçoit le sien. Une ville d'une grande étendue sépare cette rivière du lac.

Les jonques ne restèrent à l'ancre que le temps nécessaire pour recevoir leurs provisions ordinaires.

Bientôt après nous dépassâmes un autre lac. Sans m'arrêter à faire l'énumération des canaux avec leurs ponts de pierre ou de bois, ainsi que des villes et villages que nous ^{p2.049} rencontrâmes dans notre marche rapide, je ferai arriver mes lecteurs à un nouveau lac qui nous parut beaucoup plus étendu que les précédents. Une multitude de jonques le croisaient dans toutes les directions, et des milliers de bateaux y étaient occupés à la pêche. On dit que ce lac abonde en poissons. Ceux que nous nous procurâmes étaient de la grandeur d'une metelle ; mais ils avaient le goût et la forme de la merlue. Notre rivière ne manquait pas non plus de poissons, et elle nous fournissait quantité d'excellentes truites.

À quelque distance de cette rivière, et sur le bord opposé au lac, est une ville nommée Chun-foong. Elle est entourée de murailles, et sa beauté m'a paru répondre à sa grandeur.

Les maisons de ses faubourgs, qui s'étendent presque jusqu'à la rivière, sont bâties d'une brique grise, et couvertes de tuiles de la même couleur. Elles n'ont qu'un étage, et leurs fenêtres, d'une forme circulaire, portent des grilles de fer qui font un effet très désagréable. Les murailles de Chun-foong ne sont pas aussi hautes que celles des autres villes que nous avons vues jusqu'ici ; et autant que je pus en juger par le télescope, elles ne s'élèvent pas au-dessus de 14 à 15 pieds. La partie ^{p2.050} que nous longeâmes pouvait avoir 2 milles d'étendue, ce qui nous

fit conjecturer que leur circonférence était au moins de huit. Nous ne doutâmes pas, d'après cet aperçu général, et d'autres circonstances particulières, que cette ville ne fût très commerçante, comme l'habillement et les manières de ses habitants nous donnèrent une très grande idée de leur honnêteté et de leur opulence.

À 4 heures, la flotte mouilla à l'une de ses extrémités, et reçut de nouvelles provisions. Elles nous étaient fournies en si grande abondance, que de notre superflu les pauvres Chinois employés à manoeuvrer nos jonques, se créèrent des jouissances aussi nouvelles qu'inespérées pour eux.

Plusieurs des personnes embarquées sur les autres jonques nous honorèrent de leur visite ; ce qui nous fit passer la soirée très agréablement.

Lundi 4

Le temps fut extrêmement froid. Nous traversâmes deux grands lacs qui communiquaient avec la rivière. À midi, nous passâmes au milieu d'une ville considérable, à l'extrémité de laquelle nous vîmes plusieurs petits canaux ouverts de chaque côté de la ^{p2.051} rivière, et où beaucoup de bateaux étaient occupés à la pêche. Comme le terrain aux environs est bas et marécageux, on a pratiqué le long de la grande route qui avoisine l'un des bords de la rivière, des espèces de trottoirs en bois pour la commodité des voyageurs.

Une ville murée, dont le nom est Kiang-fow, vint bientôt fixer notre attention. Le mandarin et ses gardes, qui avaient une figure très martiale, s'étaient rendus à quelque distance de la rivière pour nous donner le salut d'usage. À chaque extrémité de la ligne que formait cette troupe, on avait érigé un arc de triomphe, avec une plate-forme attenante, élevée de 3 pieds au-dessus de la terre, et qui, défendue par une balustrade, se projetait sur la rivière. Ces plate-formes étaient recouvertes de nattes magnifiques ; des rubans de soie de différentes couleurs formaient des guirlandes et des nœuds le long des balustrades. La même décoration et le même goût se remontraient sur

les arcs de triomphe, qui, ainsi que leurs accessoires, avaient pour objet la réception de l'ambassadeur, dans le cas où il lui plairait de descendre à terre et de visiter le gouverneur.

Les gardes de ce dernier étaient campés sur une éminence. Leurs tentes, contiguës les p_{2.052} unes aux autres, décrivaient un cercle au milieu duquel s'élevait celle du mandarin. Ce pavillon, accessible par une petite ouverture ménagée sur le terrain, était orné de rubans et de banderoles de soie distribuées avec art. La riche étoffe qui la couvrait, relevée par devant, laissait voir sa décoration intérieure. Au milieu s'offrait une table garnie d'une collation, et environnée de fauteuils magnifiques, au-dessus de l'un desquels était suspendu un dais. Les gens du mandarin, rangés sur les côtés, attendaient en silence, tandis que des sentinelles posées en dehors, gardaient l'entrée du pavillon.

La collation avait été préparée, comme le reste, en l'honneur de l'ambassadeur, et des mandarins embarqués sur la flotte. Les doux sentiments de la bienveillance et de l'hospitalité en avaient fait les premiers frais, dans l'espérance que le temps nous permettrait de l'accepter.

Chaque tente était surmontée d'un drapeau de soie verte, portant des caractères chinois tracés en lettres d'or. Tous ces drapeaux, agités par le vent, donnaient un charme de plus au pittoresque de l'ensemble.

À peu de distance de ce camp, était bâtie p_{2.053} la ville de Kiang-fow. Si ses maisons, construites en pierres, indiquaient son opulence, l'affabilité de ses habitants annonçait un peuple extrêmement poli. Nous nous y arrêtâmes un moment pour y prendre des provisions, et nous procurer des loueurs. Les Chinois employés à ce travail sont distingués par une espèce d'uniforme, et portent un bonnet rouge, afin qu'on puisse les reconnaître. Nos regards s'arrêtèrent avec plaisir sur un nombre considérable de femmes, qui nous parurent réunir la beauté du teint à celle des traits.

Vers les 5 heures nous entrâmes dans les faubourgs d'une ville qui ne le cédait point en grandeur à la précédente. Nous parcourûmes au

moins un mille avant d'atteindre ses murs. D'après ma propre observation, et les renseignements que je pus me procurer, cette ville à au moins 9 milles de circonférence. Des milliers de jonques, dont plusieurs me parurent très grandes, étaient amarrées à ses quais. Ses murs sont anciens, et s'élèvent à plus de 14 pieds. Les redoutes en avant des portes présentent la forme d'une demi-lune, ce que je n'avais pas encore vu en Chine. Mais comme dans toutes les villes précédentes, les troupes à notre arrivée furent rangées en bataille, et p2.054 une brillante illumination, ordonnée par le mandarin, fit disparaître les ombres naissantes de la nuit.

Mardi 5

La flotte pénétra le matin dans un nouveau lac d'une grande étendue, et parsemée d'îles très belles. La plus considérable est située dans la partie sud-ouest du lac. Elle a environ 3 quarts de mille de long ; mais sa largeur ne répond pas à sa longueur. Elle contient le palais d'un mandarin, avec plusieurs pavillons d'été épars à l'entour. Le tout est ombragé d'arbres majestueux, et produisait sur le lac une scène champêtre des plus ravissantes. La beauté de cette île charmante ne fixa pas seule notre attention. Nous contemplâmes encore avec admiration un rocher considérable, mais d'une grandeur proportionnée, qui s'élevait du milieu de ses bosquets, et portait à son sommet une riche pagode.

Nous n'eûmes pas plutôt dépassé cette île vraiment romantique, que nous entrâmes dans une autre rivière qui, à son ouverture formait une espèce de baie dont les bords arrondis offraient à l'œil un des tableaux les plus pittoresques de la création. Des bois p2.055 épais, de beaux édifices, de majestueuses pagodes, des montagnes lointaines, une rivière, un lac, tout cela vu en masse, étonne et ravit l'imagination ; mais comment le décrire ! Pour ajouter un trait de plus à l'esquisse, et qui sans doute ne la déparera pas, je dirai que tous les toits des maisons qui occupent les hauteurs environnant la baie, sont couronnés

par des tourettes pyramidales et dorées ; ce qui donnait à ces bâtiments un air d'architecture gothique.

La rivière, comme nous nous y étions attendus, nous mena bientôt à une ville, où les soldats qu'on avait rangés sur chaque rive pour saluer la flotte, différaient de ceux que nous avons vus jusqu'ici, par la variété des couleurs de leurs habits et de leurs étendards. Le blanc, le rouge, l'orangé, le bleu et le vert clairs et foncés en formaient les nuances.

Le palais d'un mandarin, richement orné de peintures, de dorures et de banderoles de soie, des milliers de jonques navigant sur la rivière, un pays charmant de tous les côtés, tels furent les objets qui s'offrirent à notre vue avant d'arriver à la ville de Mee-you-mee-awng. Ses murs très élevés, sont défendus par des tours. Au pied règne une espèce de glacis ^{p2.056} en talus, qui conduit à une prairie plantée d'arbres très beaux, dont les branches se projetaient sur la rivière.

La flotte mouilla devant cette ville pour renouveler ses provisions. Tout ce que nous vîmes de Mee-you-mee-awng et de ses environs, attestait l'étendue de son commerce, et la richesse de son sol.

Sa belle situation ne la rend pas moins recommandable. Partout où les bords de la rivière qui baigne ses murailles s'élèvent en collines, l'œil n'aperçoit que des parcs et des jardins qui varient agréablement la scène.

Nous jouîmes d'un spectacle d'une nature bien différente, mais à qui les charmes de l'opposition donnaient un nouveau prix ; je veux parler d'un corps nombreux de soldats rangés en ligne sur une esplanade. Cette troupe, qui occupait l'espace de près d'un mille, était divisée en compagnies distinguées par leur uniforme, ainsi que par le nombre et la couleur de leurs étendards. La tenue en était admirable.

Notre navigation se prolongea pendant quelque temps, sans qu'aucun objet nouveau vînt captiver notre attention, à l'exception cependant, d'un petit chantier pour ^{p2.057} construire des jonques, qui, par son établissement à l'ombre de beaux arbres, formait un coup d'œil très pittoresque. La rivière commençait à prendre majestueusement

son cours à travers une contrée fertile et riche, mais moins unie que celles que nous venions de traverser, lorsque, par un détour inattendu, elle nous porta derrière Mee-you-mee-awng, sans doute pour nous donner une idée de sa vaste étendue. Nous y passâmes sous un pont très large, et près d'un bastion de forme circulaire, dont les batteries commandaient la rivière dans toutes ses directions.

Un autre détour nous conduisit au pied d'une jolie colline, dont le sommet était orné d'une magnifique pagode, tandis que sur ses pentes doucement inclinées, se montraient de superbes jardins et d'élégants édifices. Deux arcs de triomphe ou portes voûtées en pierres placées à l'extrémité de la partie inférieure, mènent à un chemin qui, par des courbes observées avec art, aboutit à la pagode.

Le palais du mandarin dont cette colline paraît former une partie des jardins, est situé sur le bord de la rivière à laquelle elle fait face ; en avant se projette un large perron, dont les degrés supérieurs se terminent au portail de la ^{p2.058} cour d'entrée. L'étendue et les ornements extérieurs de cet édifice répondent à la dignité de son maître. Comme les autres palais qui existent en Chine, il est uniforme dans toutes ses parties. Le corps principal porte 3 étages, et les ailes deux. Une cour pavée et spacieuse occupe le devant, et le tout est clos d'un mur dans l'enceinte duquel est compris aussi un vaste jardin qui s'étend jusque sur la belle colline dont je viens de donner une description si imparfaite.

Le pays continua de se distinguer par la beauté des perspectives. Nous rencontrâmes des champs de la plus grande fertilité, entourés de belles haies vives, des fermes au milieu de leurs vergers, des maisons de campagne et des jardins. Des montagnes barraient l'horizon ; elles étaient vertes jusqu'à leur sommet, et d'innombrables troupeaux de brebis et de bœufs paissaient sur leurs pentes adoucies.

Nous eûmes bientôt atteint une autre ville à laquelle succéda un lac couronné par des hauteurs peuplées d'habitants de la même nature que ceux dont nous venons de parler. De ce lieu charmant nous pénétrâmes, à travers une écluse et un pont-levis, dans un canal qui

communiqué à une ville remarquable ^{p2.059} par son étendue et son commerce. Nous vîmes sur l'un de ses bords une briqueterie, avec des tas de briques nouvellement faites. Elles paraissaient être composées d'une espèce de sable mêlé avec du limon de la rivière. Le bâtiment servant à la manufacture est construit des mêmes matériaux, et présente la forme d'un pain de sucre.

Nous traversâmes, le soir, une ville murée, dont l'étendue et l'apparence ne différaient en rien de celles des précédentes. On avait illuminé, en notre honneur, plusieurs pagodes qui brillaient avec éclat au milieu des premières ombres de la nuit.

@

CHAPITRE XVIII

Continuation du voyage. Variété d'objets. Attentions choisies d'un mandarin pour l'ambassade. Punition de quelques capitaines des jonques accusés d'avoir détourné les provisions destinées à l'ambassadeur et à sa suite. Agriculture de la Chine. Préparatifs pour l'envoi de nos gros bagages à Chusan ; nomination des personnes de l'ambassade qui doivent les accompagner. Arrivée à Hoang-tchew. Départ du capitaine Mackintosh, etc. pour Chusan.

@

Novembre, mercredi 6.

p2.060 Nous entrâmes le matin dans une ville dont les maisons portaient à peu près la teinte de leurs toits, qui étaient couverts de briques noires. Ces maisons s'élevaient à une hauteur beaucoup plus grande qu'aucune de celles que nous avons vues dans la Chine. Quelques-unes avaient jusqu'à 4 étages ; mais il s'en trouvait peu qui n'en eussent au moins deux.

p2.061 Nous passâmes sous un pont de pierres de 3 arches, qui paraissait nouvellement construit. Il était bâti à la manière des nôtres ; comme eux, en effet, l'arche du milieu surpassait en hauteur et en largeur celles des côtés. Sur le parapet, et au-dessus de cette arche centrale, étaient placées, en forme d'ornements, six petites pierres rondes portant des inscriptions gravées en caractères chinois.

Immédiatement après avoir traversé le pont, nous aperçûmes le palais du mandarin, situé dans le voisinage. De chaque côté de l'entrée principale de cet édifice, qui nous parut d'une structure particulière, est un mur élevé, peint en rouge de sorte qu'on ne peut apercevoir le bâtiment que de l'entrée, qui est formée par une voûte très ouverte. Le portail est enrichi de sculpture et de caractères chinois dorés. Au-dessus règne un appartement. L'édifice principal, peint de diverses couleurs, est annoncé par une colonnade en pierres, et sa partie supérieure se termine en une terrasse de la même solidité.

La plus grande élégance y avait présidé aux apprêts de notre réception, dans le cas où l'ambassadeur et les mandarins eussent jugé

à propos de descendre à terre. Le gouverneur ^{p2.062} avait fait pratiquer en conséquence une galerie qui communiquait du palais à la rivière. Le dessus était tendu d'étoffes de soie de toutes les couleurs ; tout à l'entour régnait un long cordon de lampes agréablement ornées de gazes et de rubans : de belles nattes en mosaïque couvraient le plancher.

Les attentions délicates du mandarin s'étaient étendues encore plus loin. Par ses ordres, un rideau formé de nattes semblables, avaient été tendu sur le bord opposé de la rivière, pour masquer quelques bâtiments en ruines qui auraient contrasté d'une manière désagréable avec la galerie.

Les soldats sous son commandement différaient par leur costume, de ceux que nous avons vus ci-devant ; ils portaient des chapeaux rouges, qui se terminaient en une pointe très élevée, et à l'un des côtés desquels était attachée une plaque de cuivre avec des rubans jaunes.

Des villes, des écluses, des ponts et des pagodes continuèrent de se montrer sur notre passage, et cela en si grand nombre, qu'elles avaient l'air de ne former qu'une longue et même chaîne. Nous découvrîmes dans l'après-dîner un parc muré, d'une étendue ^{p2.063} considérable. Du centre, autant du moins que l'indiquait la perspective, s'élevait une très grande pagode surmontée d'un dôme dont la pointe, terminée en spirale, supportait un globe, de chaque côté duquel descendait une chaîne jusqu'à la hauteur de l'étage voisin.

Bientôt après avoir dépassé ce monument, les bords de la rivière devinrent si escarpés, que nous fûmes privés pendant un temps considérable de jouir de la vue des environs.

Au premier mouillage de la flotte, le mandarin de la première classe qui nous accompagnait, visita toutes les jonques, d'après une plainte portée contre quelques capitaines qu'on accusait d'avoir détourné les provisions fournies pour la consommation journalière de l'ambassade. À la suite d'un long et sévère examen, le mandarin fut si convaincu de la vérité des charges, qu'il condamna les accusés à être *bamboués*. En

conséquence ils furent étendus par terre, et là, tenus par deux soldats, on leur appliqua de violents coups de bambous sur les reins, jusqu'à ce que le mandarin eût fait le signal d'arrêter.

Mardi 7

Un brouillard épais s'était joint aux ténèbres de la nuit, et il durait encore à p2.064 10 heures du matin, lorsque le temps s'éclaircissant tout à coup, il s'offrit à notre vue un pays charmant et fertile, terminé par des hauteurs dont des pagodes couronnaient les sommets.

J'eus occasion, en jetant les yeux sur les champs qui bordaient la rivière, de prendre quelques connaissances de la méthode employée par les Chinois pour labourer leurs terres. Quoique les fermiers du pays récoltent d'aussi beaux grains et des moissons aussi abondantes que ceux d'Europe, ce n'est certainement qu'à la fertilité du sol, et à leur incroyable activité qu'ils en sont redevables ; car leurs instruments aratoires sont encore grossiers.

Nous passâmes dans la journée sous un très beau pont d'une seule arche, situé à l'entrée d'une ville considérable dont les maisons, généralement peintes en noir et couvertes de briques de la même couleur, ont pour la plupart 3 étages. Après avoir traversé cette ville dans une longueur de plus de 2 milles, nous passâmes un nouveau pont semblable en tout au premier.

Nous atteignîmes bientôt une autre ville de même grandeur et de même apparence que la p2.065 précédente. Une partie de ses maisons s'avancait en saillie sur la rivière, de sorte que nos bateaux furent obligés de remplacer les hommes qui nous touaient, ce qui mit un peu de lenteur dans notre marche.

À la rencontre de tant de lacs, de rivières et de canaux qui se croisaient et mêlaient continuellement leurs eaux, un observateur plus exercé que moi, eût peut-être eu bien de la peine à les distinguer entre eux. Je suis donc loin de prétendre à une exactitude parfaite, et il est sans doute possible que j'aie pris des canaux pour des rivières, et des rivières pour des canaux. S'il m'est arrivé de commettre ces erreurs,

soit par négligence ou par une suite de cette distraction si naturelle dans la position où je faisais mes notes, je puis du moins garantir la vérité de mes autres observations. Je finirai par assurer en même temps que ce fut une très belle rivière qui nous porta sous les murs de la ville de Chaunopaung, dont les habitants accoururent en foule pour nous voir passer. Comme nous passâmes rapidement devant cette ville, je n'eus pas le temps de l'observer.

Vendredi 8

À midi la flotte mouilla au milieu des terres. Son excellence le lord p2.066 Macartney manda à bord de sa jonque plusieurs personnes de l'ambassade, pour les prévenir qu'elles eussent à se disposer à partir pour Chusan, d'après des arrangements qui devaient avoir lieu à notre arrivée à Hoang-tchew.

Ces arrangements consistaient à envoyer de Hoang-tchew la plus grande partie de nos bagages pour les charger à bord de l'Indostan, qui, de Chusan où il était mouillé, les porterait à Canton. Son excellence défendit en conséquence à qui que ce fût de l'ambassade, de rien garder au-delà du nécessaire, les nouvelles jonques destinées à nous recevoir bientôt, n'étant pas aussi fortes que celles sur lesquelles nous étions embarqués.

Il fut aussi arrêté que le lieutenant-colonel Benson, le docteur Dinwiddie et M. Alexandre, accompagneraient le capitaine Mackintosh à Chusan, et que 4 domestiques et deux mécaniciens les suivraient pour prendre soin des bagages. Le reste de l'ambassade devait accompagner son excellence par terre, et j'étais de ce nombre.

Samedi 9

Aucun changement ne se faisait remarquer dans l'aspect du pays, si ce n'est qu'il devenait moins uni, et que les pagodes p2.067 qui, en général, conservaient toujours leur position sur des hauteurs, semblaient se multiplier, et qu'il y en avait peu parmi elles qui n'eussent 7 à 8 étages. Quant aux villes et aux villages, leur nombre ne

diminuait point, soit le long de la rivière, soit à la portée de la vue, où ils étaient réfléchis par d'autres rivières ou canaux.

À 3 heures de l'après-dîner, la flotte eut ordre de jeter l'ancre au milieu d'un pays ouvert et tout près du bord. Notre grand mandarin Choo-tadge-in vint faire alors une ronde sur toutes les jonques, et après une très courte inspection, il en fit *bambouer* tous les capitaines en sa présence. Je n'ai jamais pu savoir la cause de cet acte de justice expéditive.

Dimanche 10

La matinée fut extrêmement froide. Nous passâmes devant plusieurs plantations d'arbres à suif, et dans l'après-dîner nous arrivâmes à Hoang-tchew, où toute la flotte vint mouiller dans la partie principale de la ville.

Les jonques furent amarrées aux quais, et nous reçûmes la défense de descendre à terre. À l'appui de cette défense, sans doute, un corps de troupes chinoises dressa ses tentes ^{p2.068} dans la rue faisant face aux jonques et y forma un camp d'observation.

Il y avait dans la même rue plusieurs espèces d'arcs de triomphe, sous lesquels les mandarins s'assemblaient tous les jours pour délibérer, à ce que nous apprîmes, sur les affaires de la ville.

Lundi 11

Il ne se passa rien de remarquable depuis le jour de notre arrivée jusqu'au jeudi suivant, qui fut celui de notre départ ; d'ailleurs, occupés comme nous l'étions à rassembler et à emballer nos effets, pour nous conformer aux ordres qui nous avaient été signifiés, le temps nous eût manqué pour l'observation. Mais le fait est que nous ne fûmes distraits que par le flux et reflux du peuple que la curiosité attirait vers nous.

Le mercredi, le mandarin Van-tadge-in se transporta à bord de toutes les jonques, pour prévenir de mettre sur les paquets les noms de Chusan ou de Canton, suivant l'ordre de leur destination ; ce qui ne fut

pas plus tôt exécuté, que des coolis enlevèrent les bagages pour Chusan, et les transportèrent au dépôt assigné pour les recevoir.

L'ambassadeur fit remettre à chaque ^{p2.069} capitaine de la flotte 10 dollars pour les distribuer à leur équipage.

Jeudi 14

Le lieutenant-colonel Benson, le docteur Dinwiddie, M. Alexandre, ainsi que les domestiques et les mécaniciens dont il a été question plus haut, partirent dans la matinée avec le capitaine Mackintosh, pour aller rejoindre l'Indostan dans la rade de Chusan.

@

CHAPITRE XIX

L'ambassadeur et sa suite traversent la ville de Hoang-tchew, et se rendent à la rivière verte où ils se embarquent. Formalités qui furent observées dans cette circonstance. Particularités du voyage. Description du pays. Honneurs rendus à l'ambassadeur. Débarquement des jonques et voyage par terre. Description de la marche. Nouvel embarquement. Continuation du voyage.

@

Novembre, jeudi 14

p2.070 L'ambassadeur, après avoir reçu la visite d'adieu du mandarin de Hoang-tchew, partit avec toute sa suite pour la rivière verte, à l'effet de s'y embarquer sur des jonques de moindre grandeur. Son excellence était portée en palanquin, et le reste de l'ambassade dans des espèces de chaises à porteurs. Les gardes, commandés par les lieutenants Parish et Crewe, précédaient le cortège à cheval.

p2.071 En traversant les portes de la ville, nous fûmes salués de trois décharges d'artillerie. Hoang-tchew et ses faubourgs occupaient tout l'espace compris entre les deux rivières, qui n'a pas moins de 7 milles. Les soldats de la garnison bordaient la haie dans les rues sans quoi il nous eût été impossible de fendre les flots de peuple que la curiosité avait amené sur notre passage.

Les rues de Hoang-tchew sont très étroites, mais bien pavées. Les maisons, hautes de 2 à 3 étages, et uniformément bâties de briques, ont une jolie apparence. Les boutiques, soit dans l'intérieur, soit à l'extérieur, surpassent en splendeur et en élégance tout ce qu'on peut voir dans ce genre. Les marchandises étalées à la vue ou emballées étaient arrangées avec un art et un goût parfaits. Hoang-tchew est la capitale de la province à qui elle donne son nom. C'est une ville très peuplée, d'un luxe et d'un commerce immenses.

Son excellence arriva à midi à la rivière verte, sur les bords de laquelle était rangé dans le meilleur ordre un corps de troupes d'environ plusieurs milliers d'hommes, tous portant des casques, et accompagnés d'un fort

détachement d'artillerie. La belle tenue ^{p2.072} de cette troupe était encore relevée par une multitude de drapeaux et de bannières. Un uniforme bleu, sur lequel on voyait brodée la figure d'un canon, servait à distinguer les soldats d'artillerie. Ils étaient divisés en plusieurs compagnies qu'on avait placées dans le centre et sur les flancs des lignes. Leurs canons étaient beaucoup plus forts que tous ceux que nous avons vus jusqu'alors dans la Chine. L'ambassade, à son passage sous deux magnifiques arcs de triomphe, fut saluée par une décharge de cette artillerie.

La rivière n'étant pas assez profonde vers ses bords, les jonques se tenaient à 50 verges de là, rangées sur une ligne, et contiguës les unes aux autres. Pour faciliter l'embarquement de l'ambassadeur et lui donner plus de pompe on avait dressé un pont qui communiquait du dernier arc de triomphe à la jonque de son excellence. Ce pont consistait en un assemblage de voitures liées entre elles avec des rotins ou bambous fendus.

La foule du peuple assemblé pour nous voir embarquer était si grande, que je craindrais de n'être pas cru si je cherchais à l'apprécier. Parmi ces nombreux spectateurs, on en voyait beaucoup montés sur des buffles ou des ^{p2.073} chariots tirés par des animaux de la même espèce qui paraissaient aussi dociles que nos bœufs. Quelques-uns de ces animaux, quoique chargés de 3 ou 4 personnes, n'avaient point du tout l'air de s'apercevoir ni du poids ni du nombre de leurs conducteurs. Les Chinois emploient beaucoup le buffle dans les travaux de trait, et principalement pour l'agriculture.

À notre arrivée sur les jonques, nous les trouvâmes plus petites que les autres, mais d'une grande propreté, et très bien distribuées. Vers les 5 heures de l'après-dîner, toute la flotte leva l'ancre et mit à la voile.

Vendredi 15

Je me transportai à bord de la jonque chargée de nos provisions, et j'y trouvai le mandarin Van-tadge-in occupé à faire des recherches sur un vol qui avait été commis. Le coupable fut condamné par lui à être *bamboué* et il reçut en conséquence 24 coups de rotin sur les cuisses.

Le pays que nous aperçûmes dans la plus grande partie du jour était montagneux et rempli de sites pittoresques et romantiques. Les vallées intermédiaires étaient couvertes de mûriers et d'arbres à suif, dont les Chinois font leurs chandelles, qui sont d'une qualité ^{p2.074} supérieure. L'arbre à suif se nomme dans la langue du pays, Latchoo. Il est remarquable par sa beauté, et de la grandeur d'un pommier. Il porte des feuilles écarlates bordées de faune, et des fleurs d'un pourpre pâle. Le mûrier est cultivé avec le plus grand soin dans la Chine, à cause de la soie, qui fait une des principales branches de son commerce.

La partie de la rivière où nous nous trouvions, quoique très large, n'a pas plus de 2 à 3 pieds de profondeur, et ne dépasse jamais 4 nulle part. Ses eaux, d'un vert transparent roulent sur un fond de gravier. Ses bords sont un mélange de sable et de pierres.

La ville de Zanguoa se présenta à nous le soir magnifiquement illuminée. Nous aperçûmes les soldats de la garnison rangés sur les bords de la rivière, au moyen de leurs lanternes, dont le grand nombre, ainsi que la belle illumination de la ville, nous firent conjecturer qu'elle était une des plus considérables de la Chine. L'ambassadeur y fut salué à son passage comme il l'avait été dans le cours de la journée par une quantité de forts.

Samedi 16

Le temps fut excessivement froid en même temps que pluvieux.

^{p2.075} Nous passâmes devant plusieurs pagodes, dont quelques-unes portaient jusqu'à 9 étages : élévation bien supérieure à celle des pagodes dont nous avons déjà fait la rencontre. Les environs de la rivière continuaient d'être montagneux, et d'offrir les sites les plus pittoresques, que l'industrie et le génie particulier des habitants avaient eu l'art de rendre encore plus intéressants, soit par la culture, soit par des ornements extérieurs. De vastes plantations d'arbres à suif et de mûriers s'offraient dans les intervalles ; on eût dit d'une longue et belle galerie de tableaux qui se succédaient devant nous pour varier nos plaisirs.

Les saluts d'artillerie étaient devenus si fréquents, que nous en étions excédés. En effet, des bords de la rivière qui sont en quelque façon couverts de forts, c'était à qui nous enverrait le plus de poudre pour faire honneur à l'ambassadeur. Je puis assurer avec vérité, que dans nos longs voyages à travers ce vaste empire, nous n'avons jamais fait un mille sans être salués d'un fort ou d'un cantonnement militaire. Ce ne fut pas seulement des forts placés sur les bords de la rivière que nous reçûmes les honneurs militaires ; car, dans la soirée, des milliers de lanternes agitées dans ^{p2.076} les airs à une distance considérable, qui en rendait l'effet encore plus agréable, nous firent juger que la flotte était saluée de nouveau par un corps nombreux de troupes.

Dimanche 17

Sur les 3 heures du matin, je fus réveillé par une très forte décharge d'artillerie. Je me levai précipitamment, et j'aperçus à la lueur du nombre prodigieux de lanternes, un corps considérable de soldats rangés sur l'une des rives. À l'affût de chaque canon était attachée une torche allumée ; chaque porte-enseigne tenait aussi à la main un flambeau. De tous ces feux se composait une illumination vraiment unique.

De bonne heure dans l'après-dîner la flotte jeta l'ancre vis-à-vis une petite, mais très jolie ville, située sur le bord de la rivière. Quelques moments après, le mandarin, par le canal de Van-tadge-in, fit distribuer à chacun de nous, suivant son rang, des présents de parfums, d'éventails, de thé impérial et de pièces de nankin.

Lundi 18

Nous avons quitté nos montagnes pour des plaines immenses, couvertes, de plantations d'arbres à suif et de mûriers ^{p2.077} qu'entrecoupaient des villages et des maisons de campagne appartenant à des mandarins, dont la façade de quelques-unes était peinte en rouge avec du blanc dans les bordures. Cet arrangement de couleurs n'était point nouveau pour nous ; car il est employé en Angleterre, soit dans l'enduit des maisons, soit à la toilette des femmes.

Nos provisions continuaient à être abondantes ; mais il s'en fallait bien, depuis quelques jours, que leur qualité répondit à leur quantité. Nous n'hésitâmes pas à attribuer ce changement à la nature du pays plutôt qu'à un manque d'égards pour l'ambassade car en effet, comment supposer ce dernier motif de la part de l'empereur, d'après les marques de respect et d'honneur dont il faisait accompagner notre départ de son empire. En effet, depuis la Tartarie jusqu'à Canton, ce ne fut, comme je l'ai déjà observé, qu'une répétition de saluts si fréquents, qu'on eût dit d'un feu de file continu d'une extrémité de la Chine à l'autre.

Je vis dans le courant de la journée, un groupe de 10 à 12 moulins à eau que faisait aller un petit bras de la rivière, et qui étaient situés autour d'une prairie. Ils ressemblaient ^{p2.078} parfaitement aux nôtres, et paraissaient construits d'après les mêmes principes. Ces moulins devinrent très communs à mesure que nous avançâmes. J'appris que ceux-là étaient employés à moudre du riz. Parmi les objets variés que nous rencontrâmes dans ce pays, nous distinguâmes une pagode portant huit étages.

Nous jetâmes l'ancre, la nuit, devant les portes de la ville de Tooatchou.

Mardi 19

Le pays avait repris en quelque sorte sa première apparence ; les plaines étaient couronnées à l'horizon par des chaînes de montagnes.

La flotte mouilla dans la matinée au pied d'un grand village pour attendre les jonques du lord Macartney et de sir George Staunton, qui étaient restées considérablement en arrière.

Mercredi 20

On amarra la flotte aux quais d'une ville fort étendue, et dans une position où la beauté des objets et leur parfait contraste présentaient un point de vue unique. La rivière formait le centre du tableau. D'un côté se déployait une ville populeuse, précédée d'un camp, au milieu duquel

flottaient des ^{p2.079} milliers d'étendards de toutes les couleurs. Dans la partie opposée régnait une chaîne de hautes montagnes perpendiculaires.

Nous passâmes le reste de la journée à nous préparer à faire un court trajet par terre pour aller nous embarquer sur d'autres jonques.

Jeudi 21

De très bonne heure dans la matinée, l'ambassadeur et toute sa suite débarquèrent et se mirent en route, soit dans des palanquins, des chaises à porteurs faites de rotins, ou à cheval, suivant le choix des personnes ; car dans tous nos voyages par terre, le mandarin Vantadge-in avait toujours l'attention de consulter nos goûts particuliers, et de faire délivrer à chacun de nous la voiture qu'il préférait.

Le cortège atteignit bientôt une ville murée aussi tendue que ses faubourgs, et qui porte le nom de Chansoiyeng. Elle est située dans une vallée entre deux hautes collines, et à environ un quart de mille de la rivière. Sur l'une de ces éminences est une pagode d'une architecture antique, surmontée d'un toit plat, et non d'un dôme ou d'une flèche, comme toutes les autres. À notre passage à travers les portes de la ville, soit en entrant, soit en sortant, l'ambassadeur fut salué, ainsi qu'à l'ordinaire, ^{p2.080} par une décharge d'artillerie. Les rues de Chansoiyeng sont étroites, et remplies de boutique qui ne le cédaient en rien, pour la propreté, l'arrangement et les décorations, à celles des villes de la Chine que nous connaissions.

Après avoir traversé une autre ville murée et sept villages tous entourés de murailles, nous entrâmes à une heure dans la ville de Sooeping, où notre dîner nous attendait. Nous continuâmes ensuite notre route par un très beau chemin, et au milieu d'un pays fertile et varié par des hauteurs, jusqu'à ce qu'après avoir passé une suite de villages pour qui notre cortège était un spectacle nouveau, nous arrivâmes sur les 5 heures du soir à la ville d'Yoosaun. On nous conduisit chez le mandarin dont le palais faisait face au quai où étaient amarrées les nouvelles jonques qui devaient nous porter ; nos effets nous avaient précédés, et nous les trouvâmes rangés dans plusieurs

cours du bâtiment. On nous y servit un rafraîchissement de thé, à la suite duquel chacun de nous s'occupa à faire transporter et arranger ses effets sur les jonques qu'il devait monter. Avant la nuit, l'ambassadeur et toute sa suite étaient embarqués, et soupiraient après le moment du départ.

Vendredi 22

^{p2.081} Il tomba une telle quantité de pluie pendant toute la journée, que les jonques ne purent pas appareiller, ce qui mit à une rude épreuve la patience des passagers de tous les rangs, qui n'étaient pas habitués à préférer le séjour d'une jonque, très commode, à la vérité, mais amarrée à un quai, aux douceurs d'un palais placé en face sur le rivage.

@

CHAPITRE XX

Continuation du voyage. Curiosités des bords de la rivière. Échange des jonques contre des bâtiments plus grands. Particularités du voyage. Aspect du pays. Présents de la part du mandarin de Tyaung-shi-senna. Description abrégée de quelques tombeaux. Passage à travers Saunt-y-tawn, et trois autres villes contiguës les unes aux autres. Arrivée à Chinga-foo.

@

Novembre, dimanche 24

p2.082 La flotte qui avait appareillé la nuit jeta l'ancre de bonne heure dans la matinée, devant une très grande ville nommée Mammenoa.

La rivière au-delà de cette ville, prenait son cours entre des blocs énormes de pierres détachées les unes des autres, et qu'on ne saurait appeler rochers, car ils ne paraissent pas tenir à la terre. On dirait qu'ils ont été arrachés et lancés là dans quelque grande convulsion de p2.083 la nature. Entre ces masses se montraient des veines de terres de différentes couleurs, mais sans lit régulier ; quelques-unes sont d'un brun foncé ou noir, d'autres jaunes, et toutes entremêlées d'un sable et d'un gravier rapportés. J'aperçus dans quelques endroits des Chinois occupés à tailler ces pierres en forme de briques ; dans d'autres je remarquai de grands tas de ces pierres ainsi coupées, qui étaient d'un rouge ardent. Plusieurs de ces blocs énormes, creusés avec des peines infinies, renfermaient des habitants qui en sortirent pour nous voir passer. L'espace contenu dans les intervalles des masses était quelquefois assez considérable pour admettre des jardins avec leurs bâtiments, et même des pagodes, ce qui produisait un effet vraiment pittoresque et romantique. Nous éprouvions des surprises encore plus délicieuses, lorsqu'au fond d'une de ces ouvertures, nous apparaissait tout à coup la campagne parée de la plus belle culture. Cette scène de merveilles se soutint pendant l'espace de 7 milles, sans nulle autre variation que celle qui provenait du plus ou moins d'étendue des objets, ou de leurs décorations différentes.

La flotte mouilla dans l'après-dîner devant ^{p2.084} la ville de Hoa-quoou, où nous fûmes agréablement surpris de recevoir l'ordre de passer dans des jonques plus grandes, et conséquemment plus commodes. Ces jonques furent amenées le long des nôtres, et en très peu de temps tout notre bagage s'y trouva chargé.

D'un autre côté, le mandarin de Hoa-quoou envoya à bord de chaque bâtiment, ceux qui contenaient les soldats exceptés, deux caisses de différents fruits, ainsi que beaucoup de boîtes de gâteaux et de confitures sèches.

Lundi 25

La pluie qui tombait presque sans interruption depuis deux jours cessa, et le temps devint assez beau. La ville de Quiol-shee-sheng, où la flotte resta à l'ancre pendant quelques heures, n'a rien de remarquable que sa muraille, qui est bâtie de ces briques dont j'ai parlé ci-dessus.

Le pays offrait partout la plus belle culture ; quelques rochers rouges s'élevaient par intervalles sur la surface de la terre, et rompaient son niveau. Dans leur voisinage étaient des carrières où des Ouvriers taillaient des pierre et leur donnaient la forme de briques.

Il y avait plus de mouvement sur la rivière que nous n'en avons d'abord aperçu, par le ^{p2.085} grand nombre de moulins à riz que ses eaux faisaient tourner.

Mardi 26

Le brouillard épais qui succéda à l'obscurité de la nuit rendit la plus grande partie des objets imperceptibles pour nous. À midi, l'atmosphère s'éclaircit, et il se présenta à nos yeux une plaine qui, aussi loin que ma vue put s'étendre, promettait d'abondantes moissons de riz. Jamais dans la Chine terrain aussi uni et de cette étendue, ne nous avait offert un tableau plus plein et plus intéressant. Partout des maisons, des parcs et de jardins appartenant à des mandarins, des

fermes au milieu des arbres, et d'épais buissons se courbant en haie autour des champs qu'ils défendent. Mais comment faire entrer dans un cadre étroit tant de riches et magnifiques objets !

Les qualités de nos provisions étaient si mauvaises depuis quelque temps, que nous les donnions souvent aux équipages de nos jonques. Quelqu'amélioration dans celles de la journée nous annonçait un heureux changement ; mais le lendemain nos tables furent aussi mal servies qu'elles l'avaient été depuis notre départ de Houang-tchew.

Mercredi 27

^{p2.086} Le temps fut froid et couvert dans la matinée ; le thermomètre descendit à 46 degrés.

J'aperçus plusieurs champs où des paysans labouraient avec des buffles. Nous ne fûmes pas peu surpris de rencontrer un village composé de cabanes, dont les habitants avaient l'air d'être aussi misérables qu'elles. Il nous était difficile de concilier cet état de dénuement avec l'industrie particulière des Chinois et surtout dans une contrée fertile où les ressources devaient être multipliées.

Chaque personne de l'ambassade reçut dans la journée un présent de thé du mandarin.

Jeudi 28

La rivière fut violemment agitée par la force du vent et du courant. Nous oubliâmes un moment notre position à la vue d'une flotte de bateaux pêcheurs, consistant en plus de 100 voiles. Ce spectacle se renouvela très fréquemment dans le cours de la journée.

Nous passâmes l'après-dîner devant Tyaung-shi-sennau, qui est non seulement une des plus grandes villes de la Chine que nous ayons vues, mais encore une des mieux situées pour ^{p2.087} le commerce, se trouvant, pour ainsi dire, placée au confluent de plusieurs rivières. J'ajouterai, sans craindre d'être taxé d'exagération, qu'il n'y avait pas moins de mille jonques mouillées devant ses quais.

Presque vis-à-vis Tyaung-shi-sennau, mais sur une branche différente de la rivière, et dans une position élevée, est située une autre ville considérable, nommée Tsua-seénga. Qu'il me soit permis de faire ici une observation. Quelque surpris et distrait que je fusse par la variété prodigieuse des perspectives, et la nouveauté des objets qui attiraient et fixaient continuellement mon attention, je l'étais encore bien davantage par cette quantité de villages, de bourgs et de villes dont les bords de la rivière, si je puis m'exprimer ainsi, étaient foulés, et par ces flots de peuple qui s'échappaient de leur sein lorsque nous passions, ou que nous étions à l'ancre.

Le grand mandarin de Tyaung-shi-senna, avec une suite nombreuse, se transporta à bord de la jonque de l'ambassadeur, pour faire une visite à son excellence. Il accompagna sa visite de présents, qui consistaient en de la soie, des pièces de coton fin teint écarlate, des étoffes de diverses couleurs, de ^{p2.088} jolis flacons d'odeurs, de la porcelaine et du thé.

Vendredi 29

Un village, dont toutes les maisons étaient bâties d'une brique bleue, et couvertes de bardeaux de la même couleur, fut le seul objet digne de remarque qui s'offrit à nous dans la journée. Les villes, les palais de mandarins, et les pagodes ne différaient en rien, du moins autant que nous en pûmes juger, de ceux que nous avons déjà décrits, et trop souvent, peut-être, pour la patience du lecteur. La beauté du pays était quelquefois altérée par des bancs de sable qui se prolongeaient et s'étendaient l'espace de plusieurs milles de chaque côté de la rivière.

Nous passâmes devant deux briqueteries qui occupent le centre d'un petit village habité par les ouvriers qu'elles emploient. Les énormes quantités de briques que nous vîmes étendues ou en tas, nous mirent à même de juger du commerce de l'endroit. On l'appelle en chinois *yu-was*, ce qui signifie littéralement fourneau à faire des briques.

Samedi 30

Notre attention ne fut attirée dans la matinée, que par la situation de deux ^{p2.089} villes, dont l'une, distante de 3 milles de la rivière, était entourée de prairies et de vergers ; et l'autre, moins grande, mais très jolie, se trouvait placée au milieu de plusieurs villages. À mesure que nous avançâmes, la perspective acquit, soit des objets en eux-mêmes, soit de leur contraste, un nouveau degré de beauté qu'il est impossible à la plus riche imagination de concevoir. D'un côté de la rivière une plaine verdoyante d'une étendue immense et couverte de troupeaux, allait s'appuyer sur une chaîne de hautes alpes qui bordaient fièrement l'horizon ; de l'autre se projetaient les ombres de superbes forêts, à travers les clairières desquelles nous découvrons la jolie chaumière du paysan et le palais doré du mandarin.

Les villes et les villages continuèrent de se montrer fréquemment le long des bords de la rivière. Après avoir traversé un petit lac, nous vîmes à un village entouré d'arbres, et remarquable par les ruines d'une pagode. Ce monument conservait encore 3 de ses étages, tandis qu'à ses pieds étaient étendus les débris des autres.

La rivière, dont la largeur, ainsi que la profondeur, avaient été très inégales ^{p2.090} jusqu'alors, s'élargit considérablement, et comme le vent soufflait avec force, nous nous crûmes transportés sur une mer agitée ; les ondes même s'enflèrent si prodigieusement, que la jonque où j'étais pensa en être submergée.

Décembre, dimanche 1

Le thermomètre de Fahrenheit marquait le matin 4° degrés au-dessous de zéro, et les champs étaient couverts d'une gelée blanche. De belles montagnes se montraient par intervalles ; mais bientôt le pays s'aplanit entièrement, et nous distinguâmes des champs de riz, et des vergers encore respectés de la saison.

J'ai dit, dans le temps, qu'il n'existait à la Chine des cimetières publics que dans le voisinage des grandes villes, et que hors de leur limite, on était enterré là où on mourait. Le pays que nous traversions

pouvait être comparé à un vaste tombeau ; car sur quelque côté de la rivière que nos yeux se portassent, ils rencontraient des trophées de morts plus ou moins élégants, suivant le rang et la richesse de la victime. Il est vrai que les Chinois sont assez dans l'usage de préparer de leur vivant, l'asile funèbre qui doit les recevoir après leur mort. Ces remarques sont une conséquence naturelle de la découverte que nous fîmes de ^{p2.091} ces monuments qui, par leur nombre et leurs ornements extérieurs, surpassaient tous ceux que nous avons observés jusque-là.

La ville de Taung-fong-au, que nous traversâmes, n'a rien qui la distingue de celles qui se présentaient d'heure en heure sur notre passage. Elle possède cependant un agrément que toutes ne partagent pas, c'est d'être entourée de prairies, de jardins et de bois.

Rien de plus pittoresque que la ville de Saunt-yo-tawn, que nous rencontrâmes ensuite : elle contient plusieurs belles pagodes que l'on découvre par-dessus les arbres qui les environnent. Des chantiers régnaient le long de la rivière. Nous aperçûmes au-devant d'eux une grande quantité de bois de charpente qui trempaient dans l'eau, préparation d'où nous conclûmes qu'ils étaient destinés au service des jonques, dont il se construit dans cette ville un nombre considérable. Mais ces chantiers doivent être infiniment multipliés à la Chine, d'après l'étendue de son commerce intérieur, dont presque tous les transports se font sur des jonques, à travers les rivières et les canaux sans nombre qui divisent la plus grande partie de ce vaste empire, et en lient en même temps les extrémités avec le centre. Il y aurait bien ^{p2.092} de la témérité de ma part, d'oser déterminer la quantité de bois et le nombre d'ouvriers employés à la construction de tous les bâtiments qu'exige cette étonnante navigation.

Je crois avoir déjà fait mention de la grande dépense de poudre faite par les Chinois en l'honneur de l'ambassade ; mais je ne saurais m'empêcher de parler encore de toute celle qui fut brûlée à notre passage devant May Taungo, forteresse considérable bâtie sur le bord de la rivière. Jamais nous n'avons été salués d'une pareille décharge.

De l'autre côté de l'eau est une magnifique pagode, située au milieu d'un petit village dont elle domine les maisons. Il y a apparence qu'elle appartient au mandarin de l'endroit dont la résidence en est très voisine.

L'art et la nature se sont réunis pour rendre ce lieu charmant ; mais ce qui le distingue surtout, c'est son enchaînement avec un groupe de trois villes qui ne sont séparées l'une de l'autre que d'un quart de mille : on les appelle Loo-dichean, Morrinn-dow et Chic-a-foo. La dernière est bâtie sur un large banc de sable au milieu de la rivière. Elles sont toutes plus remarquables par leur situation que par leur étendue. Il est probable qu'elles doivent faire ^{p2.093} un commerce de quelque importance, car on ne voit tout autour que des briqueteries. J'aperçus aussi à peu de distance d'épaisses colonnes de fumée qu'on me dit provenir d'une manufacture de porcelaine.

Nous arrivâmes dans la soirée à la ville de Chinga-foo. L'agitation et le froissement d'un peuple immense qui s'amoncelait sur la rive, les efforts du cortège du mandarin pour s'ouvrir un passage jusqu'à nous, le bruit du canon, et les éclats des fusées volantes, donnèrent lieu à une scène si tumultueuse, qu'elle nous eût alarmés si nous n'y avions pas été habitués.

Des arcs de triomphe élevés sans doute en notre honneur, étaient illuminés magnifiquement, avec des lanternes, des lampions et des flambeaux.

Toutes ces attentions pour l'ambassade se terminèrent par un présent de fruits et de confitures sèches.

@

CHAPITRE XXI

Continuation et particularités du voyage. Ruines d'un ancien édifice. Manière de pêcher des Chinois. Emploi qu'ils font des oiseaux pour prendre le poisson. Passage de la flotte devant plusieurs villes et villages. Arrivée à Yoo-jann-au ; belle situation de cette ville. Ancrage des jonques devant Kaung-joo-foo. Réception faite à l'ambassadeur.

@

Décembre, lundi 2

p2.094 Je crains bien que la variété et la richesse continuelles d'objets qu'offre cette contrée au voyageur qui la parcourt, ne se représentent pas sous le même aspect à l'imagination du lecteur qui en suit le journal. En effet, comment transporter avec des mots, dans la page imprimée d'un livre, toutes les beautés dont étincelle chaque ligne du volume de la nature !

Au plus léger repli, à la moindre sinuosité de la rivière, c'était une découverte nouvelle. p2.095 Chaque ville différait de la dernière ; deux villages n'avaient pas la même forme. Du concours d'une infinité de chances, résultaient dans des vues de même nature, des disparités que l'œil saisit, mais que le papier ne peut réfléchir. Je crains donc, je le répète, que le plaisir dont jouit l'écrivain en se retraçant toutes ces riches collections déposées dans sa mémoire, ne se convertisse en ennui pour lecteur, qui n'en voit, pour ainsi dire, que le catalogue.

Le temps continua d'être froid. Des hauteurs bordèrent pendant quelques milles les flancs de la rivière ; mais le pays reprit ensuite son niveau, avec ses accompagnements ordinaires de villages, de bourgs et de villes. Partie de la plaine était occupée par une forêt magnifique qui formait contraste au tableau.

Quoique la saison ne fût pas favorable pour la perspective champêtre, il s'en présentait presque à toutes les heures devant nous, qui sous le pinceau d'un maître, figureraient avec avantage sur la toile. La multiplicité des pagodes serait dans le cas de jeter de la monotonie

dans les vues de la Chine ; mais une position, un ornement, un jour différent les préservent de l'uniformité.

p2.096 Des plantations d'arbres couvraient tellement la ville de Fie-cho-jennau, que nous ne pûmes mesurer de l'œil son étendue. Arrivés trop récemment dans la Chine pour en connaître la langue et la topographie, nous étions réduits en général à ne juger que par la vue de la grandeur ou du commerce d'une ville. D'après le nombre de jonques mouillées devant Fie-cho-jennau, qui nous indiquait une navigation florissante, et celui de spectateurs, ainsi que des troupes rassemblées, les unes par la curiosité, et les autres pour nous rendre les honneurs militaires, nombre duquel nous étions fondés à conclure une grande population, je puis assurer que cette ville occupe un des premiers rangs parmi celles de la Chine.

Mardi 4

Nous passâmes dans la matinée, devant les ruines d'un ancien édifice. Fut-il dans l'origine un temple érigé par quelque grand mandarin, pour l'exercice de son culte particulier, ou un harem destiné à ses plaisirs ? c'est ce qu'il ne m'appartient pas de décider, quoique l'opinion du pays soit en faveur de la première. À juger par la nature et le nombre de pierres détachées de ce monument, ainsi que par ses autres décombres, il a dû former autrefois un édifice considérable. Les p2.097 appartements que le temps a épargnés sont ornés de coquillages. Les Chinois de nos jonques lui donnaient le nom de Wha-zaun.

Annoncer notre entrée dans un pays de collines ou de montagnes, c'est indiquer en même temps des pagodes, car elles ne manquent jamais d'en faire partie. De même que l'élévation du terrain sur lequel elles sont bâties ajoute aux effets de la perspective, de même aussi celle qui leur est propre désigne le rang ou la richesse du propriétaire.

En général, les Chinois mettent une grande importance dans le choix de l'emplacement de leurs maisons. Je ne me rappelle pas d'avoir vu une maison ou un palais de mandarin, hors de l'intérieur des villes, qui ne fût situé conformément au point de vue et aux autres circonstances

locales. Dans les vallées, c'est presque toujours sur la pente d'une colline ou le long des bords de la rivière que les habitants asseoient leurs demeures. Partout des rochers artificiels, des ruines, les formes, en un mot, les plus extraordinaires que l'art ou la nature puissent produire, concourent à donner à leurs jardins un caractère romantique.

Nous vîmes dans l'après-dîner un grand nombre de pêcheurs, qui, après avoir retiré à p2.098 terre leurs filets, étaient occupés à pêcher à la ligne. Les Chinois ont différentes manières de prendre le poisson, soit dans les lacs, les rivières ou les canaux. Quelques-unes d'elles sont particulières à leur pays.

Dans les lacs et les grandes rivières, ils se servent fréquemment de ces lignes amorcées, dont on fait usage à bord des vaisseaux. Dans les autres rivières ils emploient des filets semblables à ceux des pêcheurs d'Europe, qu'ils manœuvrent de la même manière. Quelquefois ils barrent les canaux et même les rivières, quand elles ne sont pas trop larges, avec des bambous sur lesquels est tendue une gaze très forte. Ils interceptent, par ce moyen, le passage aux poissons qui, attirés par des amorces jetées en avant ou attachées à la gaze, se rassemblent là en quantité. Alors surviennent beaucoup de bateaux, dont les pêcheurs jettent leurs filets avec le plus grand succès.

Il paraît que la pêche forme un droit particulier à la Chine comme en Angleterre, et qu'on l'y exerce avec autant de rigueur ; car nous apprîmes que les hommes que nous venions de rencontrer occupés à prendre du poisson étaient au service du mandarin de l'endroit, et qu'il n'y avait que lui ou ceux qui lui p2.099 payaient un droit, qui eussent le privilège de faire pêcher dans cette partie de la rivière.

Le poisson que nous vîmes prendre dans les rivières sur lesquelles nous avons navigué consistait principalement en une espèce de merlan, et de très belles truites d'un goût excellent. Ces rivières sont si poissonneuses, que malgré le nombre prodigieux de pêcheurs et de jonques que ceux-ci approvisionnent à leur passage, les premiers

paraissent tous à leur aise, et les équipages des dernières ne manquent jamais de poisson, dont ils font leur principale nourriture.

Les Chinois ont une autre manière de pêcher, qui, je crois, leur est propre, et qui est vraiment curieuse. Elle consiste à se servir d'oiseaux qu'ils dressent à cet effet. Le faucon qui poursuit sa proie dans l'air, le chien courant qui la flaire à la piste sur terre, sont moins certains de la saisir que ces oiseaux la leur au fond de l'eau. On les appelle *looau*, et ils ne se trouvent, à ce qu'on nous a assuré, que dans le pays que nous parcourons. Ils sont de la grandeur d'une oie ; ils ont le plumage gris, les pattes écartées, et le bec très long, avec une courbure à la pointe. Dans son état naturel ou sauvage, ce singulier oiseau ne présente ^{p2.100} rien d'extraordinaire, et paraît ressembler en tout à ceux de son espèce que la nature a destinés à vivre sur l'eau. Il fait son nid parmi les roseaux des bords de la rivière, dans les creux des rochers, ou dans la première île qui lui offre asile et protection. La faculté qu'il a de plonger ou de rester sous l'eau est la même que celle de beaucoup d'autres oiseaux qui vivent de poissons ; mais ce qui l'en distingue est la sagacité de son instinct, et la promptitude avec laquelle il obéit aux commandements de son maître. On croit voir un lévrier ou un chien couchant se lancer à la voix du piqueur ou du chasseur.

Le nombre de ces oiseaux employés dans un bateau de pêche, est toujours proportionné à sa grandeur. À peine le signal leur est-il fait, que d'un vol rapide ils s'abattent sur l'eau, et plongent après le poisson. Celui-ci pris, ils reparaisent avec leur proie, et volent au bateau. Y eût-il cent de ces petits bâtiments réunis ensemble, ils ne manquent jamais de s'adresser à celui de leur maître ; pas plus que parmi une nombreuse flotte de jonques qui pêchent de compagnie, ils ne se trompent sur celles à qui ils appartiennent. Quand le poisson donne, ces industriels et étonnants petits pourvoyeurs en ont bientôt rempli un bateau. ^{p2.101} Souvent la capture est d'une taille à faire douter au spectateur étranger qui les suit dans leur vol, de la fidélité de sa vue. Le trait suivant m'a été trop souvent confirmé pour ne pas y ajouter foi, et le citer en même temps comme une preuve frappante de leur

sagacité et de leur exactitude. On m'a assuré que lorsque le poisson pris se trouvait d'un poids trop pesant pour la force d'un seul, tous alors lui prêtaient assistance. Mais avec un aussi beau caractère de probité que celui que présentent ces intéressants oiseaux, qui croirait que la défiance et la cupidité de leurs maîtres vont jusqu'à leur faire serrer le cou d'un cordon, afin que dans le cas où, soit la faim, soit la gourmandise les porterait à penser un peu à eux, ils ne puissent avaler le moindre morceau de poisson ?

Nous fûmes aussi témoins de deux autres inventions pour la pêche, que je ne puis m'empêcher de rapporter, quoiqu'elles m'aient paru plus bizarres que ridicules. Parmi une nouvelle bande de pêcheurs que nous rencontrâmes, il y en avait au moins 30 qui pêchaient à la ligne, assis comme des tailleurs sur un établi placé dans l'eau, et soutenu par des pieux. Les autres avaient barré un endroit de la rivière avec du sable, et munis chacun d'une pelle de bois, ils s'occupaient à en ratisser le fond. Ils ^{p2.102} avaient déjà pris une quantité énorme de chevrettes et d'autres poissons à écailles.

Nous arrivâmes de bonne heure dans l'après-dîner devant la ville de Vang-on-chean, où les jonques restèrent mouillées l'espace de deux heures. L'ambassadeur y reçut la visite d'un mandarin de la première classe. La ville, d'une étendue considérable, est interposée entre la rivière et de hautes montagnes.

Mercredi 4

Les bords de la rivière n'offrirent à notre vue pendant quelque temps, qu'une suite de villages auxquels succédaient de grandes villes, et à celles-ci des bosquets impatients du printemps, des arbres contemporains des siècles, et de majestueux rochers qui, des deux rives, tendaient à se voûter sur nos têtes. À partir de leur pente jusqu'à leur sommet, partout où le terrain présentait un niveau, l'œil découvrait une maison au milieu d'un paysage que toute la féerie de l'imagination ne saurait reproduire.

J'ai déjà observé que dans cette partie de la Chine que nous traversions, les villages n'étaient pas seulement populeux, mais encore très jolis en général, et qu'il était rare d'en rencontrer dont les maisons, par leur ^{p2.103} extérieur, révélassent la misère de leur intérieur. Mais en tout il y a des exceptions ; car nous passâmes dans la matinée devant un village qui n'était composé, en quelque façon, que de mauvaises loges en bois. À peine eûmes-nous le temps de laisser tomber sur lui un coup d'œil de compassion, attirés, comme nous l'étions, par les charmes du pays qui l'entourait. La ferme, le village, le palais, tout entrain dans la composition de ce tableau magique, soit pour l'embellir, soit pour l'enrichir.

Jeudi 5

Le temps devint modéré et agréable ; mais la rivière était si basse dans quelques endroits, et si garnie de rochers dans d'autres, qu'il fut jugé imprudent de naviguer après le coucher du soleil.

Le pinceau du génie pourrait distribuer sur la toile chaque trait de ces belles compositions variées que nous offrait le pays ; il pourrait encore leur donner l'ensemble de l'original ; mais il est au-dessus de l'expression écrite ou parlée de rendre toutes les nuances des objets, et encore plus de les grouper entre eux. Quand je rapporte que j'ai vu des forêts et des jardins, des montagnes et des vallées, le palais et la chaumière, des villes et des villages, la ^{p2.104} pagode et le moulin, et que j'y joins leurs accessoires, je mets certainement bien au fait, par là, mes lecteurs, des parties intégrantes de la perspective ; mais je ne leur donne aucune idée de la manière dont elles y sont ordonnées et disposées entre elles ; je ne leur présente enfin aucune mesure pour juger de la distance où elles ont été vues du spectateur, ni de celles qu'elles observent respectivement.

À notre arrivée à Yoo-jen-au, qui est une ville étendue et située au pied d'une très haute montagne, nous trouvâmes que la rivière qui nous portait depuis si longtemps, communiquait avec une autre aussi considérable. On peut se faire en quelque sorte une idée de cette ville,

en se la représentant bâtie au confluent de deux grandes rivières qui prennent leur cours entre deux chaînes de rochers et d'alpes élevées, dont les pentes sont enrichies de beaux arbres, et ornées en même temps de tout ce que l'art a pu y ajouter à la nature, tels que des bâtiments et des jardins en amphithéâtre.

La curiosité m'ayant fait arrêter la vue sur plusieurs maisons que l'on bâtissait dans la ville, je remarquai que l'échafaud placé au-devant, était construit d'après les mêmes principes que les nôtres.

p2.105 Nous passâmes devant une île qui partageait la rivière en deux bras égaux, et où quelque mandarin, sans doute, a formé un établissement. Il consiste en une très jolie maison, entourée de bosquets et de jardins qui contrastent d'une manière charmante avec les rochers et les sables que présentent les deux rives opposées.

Je me contenterai de dire que depuis notre entrée dans la Chine, le jour ne nous avait offert un aspect plus romantique que celui de cette île, et la nuit, une plus belle illumination que celle dont on nous fit honneur à notre arrivée à Kaung-joo-foo.

À toutes les attentions que nous reçûmes devant cette ville, on finit par joindre celle d'un beau présent de fruits, de gâteaux et de confitures sèches.

@

CHAPITRE XXII

Continuation du voyage. Méthode des Chinois pour arroser leurs champs. Tombeaux. Changement dans l'aspect du pays. Débarquement de l'ambassade à la ville de Naung-foo, et trajet par terre. Particularités du voyage. Arrivée à la ville de Naung-chin-oa. Sa description abrégée, l'ambassadeur se rembarque sur une autre rivière.

@

Décembre, vendredi 6

p2.106 Nous vîmes en mouvement dans cette partie de la rivière, un grand nombre de ces machines que les Chinois emploient pour l'irrigation de leurs champs. Elles consistent en une roue faite de bambous, mise en action par le courant, et qui élève l'eau dans de vastes réservoirs, d'où elle est conduite par des espèces d'écluses dans des canaux qui entrecoupent les terres.

Le joli village de Shaiboo, situé sur un des bords élevés de la rivière, est le seul objet qui force le voyageur à partager un moment son p2.107 admiration entre lui et la beauté du pays, jusqu'à ce qu'arrivé à un détour que fait la rivière, son attention est commandée de nouveau par la pagode de Tau-ay. Cet édifice, qui paraît très ancien, s'élève à une grande hauteur. La chute de son dernier étage lui donne un air plus pittoresque et mieux assorti avec le petit cimetière placé au bas, et qui contient plusieurs tombeaux, ainsi que d'autres avertissements de la mort. Je ne pus parvenir à apprendre si ce monument solitaire appartenait à une ville du voisinage, ou à quelque famille de distinction. Il faut convenir que si au pied de la pagode est le domaine de la mort, dans sa partie élevée doit être celui de la vie, par l'air salubre qui y circule, et la belle vue dont on y jouit, car non seulement elle domine sur une grande étendue de pays, mais elle suit encore la rivière dans ses tours et détours jusqu'à une distance considérable.

Je ne puis omettre de faire mention de la ville de Whan-ting-taun, moins parce que ses environs produisent du bois et du riz, que parce qu'elle est la seule ville de quelque importance que nous ayons

rencontrée dans la journée ; le nombre des villages n'avait point diminué. À l'exception de quelques-uns dont les maisons ou plutôt les cabanes ne ^{p2.108} paraissaient pas devoir préserver leurs habitants de la rigueur de l'hiver ou de la chaleur de l'été, ils déposaient tous en faveur de l'industrie et de l'aisance des propriétaires.

Samedi 7

Cette journée fut très remarquable, comme la seule depuis notre arrivée à la Chine, où nous n'eussions aperçu ni ville, ni village. Quelques fermes assises au milieu de leurs vergers furent les seules habitations que nous vîmes dans toute l'étendue du beau pays que nous traversions. Je recherchai en vain par quelles raisons les bords de cette rivière, qui s'étaient montrés jusque-là si couverts de villes, de bourgs, de villages, de palais et de pagodes, se trouvaient si déserts.

Mais notre surprise et notre admiration qui n'étaient plus exercées par les merveilles de la population, ne restèrent cependant pas sans aliment. En effet, nous fîmes la découverte d'un objet assez singulier pour exciter notre curiosité, et fixer quelque temps nos regards.

C'était une levée de terre rouge située le long de l'un des bords de la rivière. Elle paraissait formée naturellement, et se projetait brusquement à une très grande hauteur. Sa surface dégarnie présentait de belles veines ou ^{p2.109} bandes horizontales de pierres, tracées aussi droites que si elles eussent été faites avec le compas et la ligne. Cette étonnante régularité ne finit qu'avec la levée, après un trajet de plusieurs milles.

Le peu de profondeur de la rivière nous contraignit d'échanger plusieurs de nos jonques contre d'autres moins grandes ; ce que nous fîmes au premier endroit habité qui se fût offert à nous de la journée. Notre navigation avait été si lente à cause des bancs de sable, qu'il était plus de 8 heures lorsque nous y abordâmes, et il eût échappé à nos recherches, sans les lanternes de papier des soldats de la garnison, et une décharge de mousqueterie qu'ils firent en notre honneur.

Dimanche 8

Nous avons joui, pendant quelques jours, d'une température douce et agréable ; mais le pays avait perdu insensiblement son air de prospérité, et il était devenu stérile et montagneux. Quelques-unes des hauteurs, il est vrai, étaient couvertes de bois, mais nulle apparence de verdure. La population avait souffert une diminution relative ; les villages, cependant, quoique plus clairsemés qu'ils ne l'avaient été jusque-là, ^{p2.110} empruntaient de leur forme et de leur situation, un aspect plus pittoresque que les précédents.

Les terres élevées qui bordaient la rivière présentaient, dans quelques parties, des pentes moins escarpées, sur lesquelles croissaient des arbustes de différentes espèces, tel, entre autres, que celui qui donne le camphre, et qu'on m'assura même y être un des plus communs.

Quoique le pays ne nous offrît plus qu'une chaîne de hautes montagnes et de vallées incultes, la pagode et le village se remontraient par intervalles, pour ranimer les bords de la rivière.

Nous remarquâmes aussi sur plusieurs montagnes des sépulcres ou tombeaux creusés dans le roc. Qu'une superstition aimable ait fait déposer les restes d'une épouse chérie ou d'un enfant, d'un frère ou d'un ami, sur ces hautes régions du globe, pour les rapprocher du lieu vers lequel, suivant la mythologie payenne, les âmes, dégagées des corps, dirigeaient leur vol, ce mouvement est dans la nature, et ne contrarie en rien la religion. Mais quelques-uns de ces monuments consacrés aux morts, nous ont paru placés dans des situations d'un ^{p2.111} si difficile accès, qu'il serait dangereux aux vivants de vouloir les aborder.

Vers le coucher du soleil, nous passâmes devant une ville étendue nommée Syn-cham-au. Elle est bâtie dans une petite plaine entre la rivière et de hautes montagnes couvertes de bois. Un énorme rocher de forme pyramidale, au sommet duquel est située une pagode, ne contribue pas peu à lui donner un aspect romantique.

Lundi 9

Deux autres villes considérables et plusieurs villages devant lesquels mouillaient leurs jonques furent les seuls objets dignes d'attention que nous rencontrâmes avant d'arriver le soir à Naung-aum-foo. Comme l'ambassade devait débarquer dans cette ville pour voyager une journée sur terre, notre mandarin ordonna en conséquence tous les préparatifs nécessaires.

Mardi 10

L'ambassadeur, de son côté, fit distribuer 4 dollars à l'équipage de chacune de nos jonques ; et après un déjeuner pris à la hâte, toute l'ambassade suivit le bagage qui l'attendait sur la rive.

On avait érigé dans l'endroit du p2.112 débarquement, un grand arc de triomphe orné de banderoles de soie de différentes couleurs. Il m'y fut présenté une carte dont je ne pus entendre le contenu. Je montai de là sur une espèce de plate-forme couverte d'une très belle natte. Son toit et sa balustrade étaient décorés comme l'arc de triomphe. Tout autour régnait un cordon de lampes d'une forme très élégante.

Cette plate-forme conduisait à une cour circulaire entourée d'un paravent de soie. Cette cour, autant que j'en pus juger à la seule inspection, contenait de 2 à 300 chevaux accompagnés de leurs maîtres. Chaque personne de l'ambassade eut la liberté d'en choisir un pour le trajet de la journée ; car il avait été décidé, d'après les mauvais chemins, et la longueur de la route, qu'à l'exception de l'ambassadeur, de sir George Staunton et de M. Plumb, tout le monde voyagerait à cheval. J'en choisiss donc un, pour lequel je fus obligé de remettre la carte dont j'ai parlé plus haut. Ce cheval était à peine dompté, et lorsque je voulus le monter, je le trouvai si rétif, que j'aurais bien désiré pouvoir le changer ; mais j'avais rendu ma carte, et je fus obligé de m'en tenir à mon choix, tout mauvais qu'il était.

Les chevaux choisis, les arrangements terminés, p2.113 et toute la diplomatie transformée en un corps de cavalerie, son excellence sir George Staunton et M. Plumb se rendirent de leurs jonques à leurs

palanquins. Alors s'ouvrit la marche, que protégeait un détachement nombreux de soldats chinois.

Naung-aum-foo est une ville murée d'une grandeur considérable. Elle est bâtie sur une éminence qui domine la rivière, et commandée à son tour, soit derrière, soit de l'autre côté de l'eau, par de fortes élévations sur l'une desquelles on découvre une pagode solitaire. Ses faubourgs sont très étendus, et à en juger par le nombre de ses jonques, dont la capacité répond au peu de profondeur de la rivière, elle doit être une place de commerce assez importante.

En moins d'une demi-heure, nous nous trouvâmes hors de la ville. Nous étions trop occupés du spectacle que nous nous donnions à nous-mêmes, pour faire attention aux objets extérieurs. En effet, je ne crois pas qu'on eût jamais vu à la Chine ou dans quelque'autre section du monde une pareille cavalcade. Des mécaniciens, soldats et domestiques qui en faisaient partie, les uns étaient de pauvres écuyers, les autres montaient pour la première ^{p2.114} fois un cheval. Les chevaux, de leur côté, n'allaient pas ou allaient trop vite. De là des attitudes et des ris, des frayeurs et des cris, que le lecteur, sans avoir été de la cavalcade, peut imaginer aisément. À quelque petites inquiétudes près, ce spectacle servit à nous distraire de l'ennui d'un voyage à travers un pays montagneux et inculte.

Nous arrivâmes à midi au pied d'une montagne si escarpée, que nous fûmes obligés de mettre pied à terre, et de conduire nos chevaux par la bride pendant l'espace de deux milles, et une heure de marche. Après avoir passé plusieurs villages, nous vînmes dîner à la ville de Lee-cou-au, dont la garnison nombreuse bordait la haie à notre passage dans les rues, et salua l'ambassadeur de trois salves d'artillerie, soit en entrant, soit en sortant. Cette variété, cette combinaison de couleurs qui distinguent l'armée chinoise, donnaient à cette troupe un aspect très agréable.

Les femmes de Lee-cou-au nous parurent avoir moins de réserve, et jouir d'une plus grande liberté que celles des pays que nous venions de traverser. Leur curiosité fut vivement excitée à la vue de notre singulier cortège.

p2.115 J'ai déjà dit que nous avons, depuis quelque temps, échangé un pays fertile contre un sol infécond, et la plus belle culture contre des rochers et des montagnes arides. Nos yeux, cependant, se reposaient quelquefois sur des groupes de camphriers et d'autres arbres que des personnes instruites m'assurèrent être propres à la médecine.

Le soleil était couché quand nous arrivâmes aux portes de Naung-chin-oa. Cette ville est bâtie dans une plaine, et entourée de trois côtés par des montagnes. À celui du sud qui forme le quatrième, coule la rivière sur laquelle nous devons continuer notre voyage. Naung-chin-oa est une ville de quelque étendue et d'un commerce considérable. Ses rues, comme celles de presque toutes les villes à nous connues dans la Chine, sont très étroites, mais elles ont l'avantage d'être bien pavées, et surtout très propres. Les maisons en général soit en bois, et ne s'élèvent pas à plus de deux étages. Quoiqu'elles ne soient élégantes ni à l'extérieur ni à l'intérieur, quelques-unes, cependant, ont de l'apparence par la dorure et le vernis de leurs boutiques. Tous les soirs, après le soleil couché, la porte de chacune de ces maisons est éclairée par une grande p2.116 lanterne de papier suspendue au-dessus, ce qui produit une très jolie illumination dans toutes les rues. Sur ces lanternes sont écrits le nom de la personne qui habite la maison, la nature de son commerce, et les articles qu'il a en magasin. Les palais des mandarins sont ornés aussi de ces lanternes, dont la grandeur est proportionnée à celle de l'édifice, et au rang des maîtres.

Les rues de Naung-chin-oa étaient bordées de soldats pour réprimer la curiosité du peuple ; car sans cela il nous eût été impossible de passer. L'affluence, en effet, était si grande, que nous ne pûmes arriver qu'à 7 heures au palais du grand mandarin de la ville. C'est un bel édifice, composé de plusieurs cours, et d'un grand nombre d'appartements rangés à la file. De vastes galeries ouvertes, placées de chaque côté de la première cour, contenaient des tables abondamment pourvues de thé, de viandes de toute espèce et de fruits, pour la suite de l'ambassadeur, tandis que dans la galerie des cours intérieures qu'on avait magnifiquement illuminées, étaient dressées d'autres tables

pour les principaux membres de l'ambassade. La quantité de lanternes' de lampes, etc., qui servaient à éclairer ce palais, était si ^{p2.117} grande, que je n'exagère pas en disant qu'elle aurait suffi à entretenir de lumières pendant un mois le palais d'un souverain d'Europe. Outre cette remarque, qui est fondée sur un fait, je crois avoir déjà observé, dans le cours de cet ouvrage, que le goût pour l'illumination est une partie principale de la magnificence chinoise.

L'ambassadeur et sir George Staunton préférèrent d'aller coucher sur leurs jonques, au lieu de passer la nuit dans le palais. En conséquence, après avoir partagé les rafraîchissements qui leur étaient destinés, ils se rendirent à bord. Le reste de l'ambassade resta à terre, et occupa les appartements qu'on lui avait préparés dans le palais.

Le transport des bagages s'était fait de Naung-aum-foo à dos de porteurs ; il nous arriva par degrés, mais nous ne l'eûmes tout entier qu'à 9 heures. Il fut déposé dans une longue galerie, et arrangé avec le plus grand ordre par les gens du mandarin. Sur chaque paquet était collée une carte portant l'indication de la jonque où il devait être chargé.

@

CHAPITRE XXIII

L'ambassadeur se rembarque sur de nouvelles jonques. Continuation et particularités du voyage. Pagode d'un genre nouveau. Rencontre de tombeaux. Trains de bois. L'ambassade passe sur des jonques plus larges. Montagnes curieuses, leur description. Singulière illumination.

@

Décembre, mercredi 11

p2.118 De bonne heure dans la matinée, le bagage fut transporté à bord avec des soins et une célérité que je ne saurais décrire. Comme la profondeur de la rivière devant la ville avait permis aux jonques d'accoster le quai, les coolis ou porteurs, dont le nombre était très grand, qu'accompagnait un détachement de soldats, et qui agissaient sous les ordres du mandarin et de ses gens, eurent bientôt déposé sur chaque bâtiment les effets qui les concernaient.

Nos nouvelles jonques étaient d'une dimension inférieure aux dernières, la rivière ne pouvant porter que de petits bâtiments.

p2.119 Vers les 11 heures toute l'ambassade se trouva embarquée, et la flotte prête à appareiller. En conséquence, nous reprîmes notre voyage, et commençâmes par traverser un pont de bois de 7 arches, ou pour parler plus correctement, de 7 intervalles. Ces intervalles sont marqués par de forts piliers bâtis dans l'eau, et recouverts de planches avec un para pet de chaque côté. Ce pont sert de communication entre la ville de Naung-chin-oa et ses faubourgs, dont elle est séparée par la rivière. Les forts placés à chaque extrémité sont bien garnis de troupes et d'artillerie. Nous n'échappâmes pas à leur vigilance, car à notre entrée sous le pont, l'un nous salua d'une décharge, et l'autre avec des évolutions. La ville est encore gardée par un mur épais qui, du côté de la rivière, a au moins 30 pieds de hauteur. Au-dessus des portes et dans toutes les positions les plus avantageuses de la muraille, s'élèvent des tours carrées.

À peu de distance du pont, la rivière se partage en deux branches presque'opposées. Sur celles que nous suivîmes, nous aperçûmes de nombreux trains de petits bois de construction.

Nous passâmes dans l'après-dîner devant une ^{p2.120} pagode située sur l'un des bords de la rivière, et qui nous parut différer de celles que nous avons rencontrées dans le cours de nos voyages. Elle comportait cinq étages terminés par une terrasse plantée d'arbres. Le corps de l'édifice, d'où poussaient en beaucoup d'endroits des arbustes et des fleurs, était peint en blanc, tandis que ses angles et ses séparations l'étaient en rouge.

Le pays continuait d'être montagneux ; aucune apparence de culture n'en adoucissait l'aspérité. Une ville considérable, nommée Chang-fau, fut la seule qui s'offrit à nous dans notre courte navigation de la journée.

Jeudi 12

Toujours la même rudesse dans les traits de la perspective, et la main de l'art n'avait fait que les rendre encore plus sombres. Des montagnes entre lesquelles nous passâmes contenaient un grand nombre de ces tombeaux dont nous avons déjà donné une description. Ainsi que les premiers, ceux-ci étaient presque inaccessibles, et présentaient une composition plus ou moins riche, composition analogue sans doute à la fortune et au rang des personnes dont ils renfermaient ou devaient renfermer un jour les cendres.

^{p2.121} À la première vue de ces majestueux dépôts, nous avons été portés à croire que la superstition chinoise, en les plaçant sur des régions élevées, avait agi d'après les mêmes principes que l'idolâtrie payenne. L'idée qu'une montagne stérile, isolée et d'un aspect lugubre, est plus convenable au caractère d'un tombeau ; qu'elle soustrait des cendres chéries à la profanation des vivants, et leur garantit la douce paix de l'éternité, cette idée, dis-je, me paraît s'approcher davantage de l'intention des fondateurs de ces inaccessibles catacombes.

Aux ornements près, leur construction semble être la même. C'est une espèce de large niche creusée dans la montagne, pavée en pierres, et masquée par un mur, avec une porte plus ou moins décorée. Quelques-unes étaient surmontées d'un dôme, d'autres se terminaient en pyramides. Leurs façades, autant que la distance me permit de distinguer, étaient peintes en rouge, avec des bordures blanches.

À ces réceptacles de morts succédèrent des habitations de vivants, mais de loin en loin, et sans aucun degré d'intérêt nouveau. Elles nous conduisirent à une ville considérable et peuplée, du nom de Ty-an-koa. Nous y ^{p2.122} rencontrâmes d'énormes trains de bois de construction flottant sur la rivière et surmontés de cabanes de bambous, où logeaient leurs conducteurs. Nous vîmes sur la rive un grand nombre d'hommes occupés au transport de ces bois à la rivière, soit dans des chariots, soit sur leurs épaules, tandis que d'autres travaillaient à en former des trains.

Le pays au-delà n'avait rien perdu de son aspect sévère, malgré qu'une pagode se présentât de temps à autre sur le sommet des montagnes pour en affaiblir la teinte.

Vendredi 13

Nous passâmes dans la journée devant une ville d'une grande étendue, nommée Tya-waung, dont une partie était en ruines. Un peu plus bas s'offrit à nous la ville de Shaw-choo. Les maisons de ses faubourgs qui s'avançaient jusqu'à la rivière, semblaient menacer leurs habitants de les envelopper dans leur destruction prochaine. En effet, un mince seûlage de terre ou de pierres, traversé par des pièces de bois plus minces encore, est le seul appui sur lequel reposent les maisons qui bordent la rivière ; aussi leur dégradation journalière manifeste-t-elle le peu de solidité de leur architecture.

^{p2.123} La flotte jeta l'ancre à l'extrémité de la ville, en face du palais du grand mandarin, qui était décoré de très beaux arcs de triomphe. De la rivière jusqu'à l'entrée du palais, régnait une plate-forme pour la commodité de l'ambassadeur, dans le cas où son excellence aurait

voulu descendre à terre. Les soldats sous les ordres du mandarin, étaient rangés en bataille, et ils nous rendirent les honneurs accoutumés.

On nous avait préparé des jonques plus grandes, conséquemment plus commodes, et en peu de temps l'ambassade et tout le bagage se trouvèrent embarqués.

Le grand mandarin nous envoya dans la soirée un très beau présent de porcelaines, avec des provisions en abondance. Nous reçûmes plus tard du tabac, des canards apprêtés comme du jambon, et une grande quantité de poissons secs.

La vue de quelque terre cultivée jeta de la variété et un plus grand intérêt dans notre navigation de la journée. Forme, étendue, situation, tout nous devenait précieux par la rareté.

Samedi 14

Le temps fut doux et agréable. ^{p2.124} Peu de culture, mais parfois des montagnes couvertes de bois. Le village de Shoong-koang, situé dans une plaine avec une rivière devant et un amphithéâtre de montagnes derrière, appela sur lui nos regards, comme un objet charmant. Nous fûmes surpris de la quantité d'habitants qui en sortirent pour contempler le spectacle nouveau que nous leur offrions à notre tour.

Vers le soir, les montagnes qui, depuis quelques heures, s'inclinaient vers la rivière s'en rapprochèrent tellement, qu'elles finirent par lui présenter une barrière profonde et élevée, à travers laquelle ses ondes captives et rembrunies se resserraient pour passer. Ce n'étaient que les premiers anneaux d'une chaîne considérable. Au fond de la perspective dominait une montagne d'une hauteur si prodigieuse, que l'œil avait bien de la peine à parvenir à sa cime, et je crains bien que l'imagination de mon lecteur ne reste en chemin. Il était 7 heures du soir lorsque nous arrivâmes à ses pieds ; mais à la faveur de la lune qui brillait dans tout son éclat, et argentait les magnifiques contours de ce géant de l'Orient, nous pûmes l'observer, sinon dans ses détails, du moins dans son majestueux ensemble.

p2.125 Cette montagne, à partir de la rivière, s'élève perpendiculairement à la hauteur de plus de 300 verges. Le côté qui fait face à la rivière est occupé par des rochers et des plantes épineuses. Dans quelques endroits, la partie supérieure se projette sur la rivière, et couvre de son ombre effroyable le voyageur qui navigue au-dessous. Que de ses pics sourcilleux aux énormes rochers qui forment sa base, l'imagination se représente d'horribles précipices suspendus sur un plan de près de deux milles d'étendue, et elle n'aura encore qu'un faible aperçu de la nature de ce monstrueux colosse.

Rien d'adouci dans ses formes ; il se perd dans les cieux comme il s'élançait de la terre. En avançant sur la rivière, et vers l'extrémité de la montagne, nous vîmes poindre des bords de l'abîme, et s'élever dans les hautes régions de l'air, un rocher de forme pyramidale, dont le sommet se termine en aiguille.

Une plaine qui s'étend jusqu'aux pieds d'autres montagnes lointaines, sépare celle-là d'une seconde moins étendue et de forme différente, mais dont le caractère imprime à l'âme le même mouvement d'admiration et d'effroi. Le commencement de sa ligne d'ascension ne se prononce pas avec autant d'assurance et de p2.126 noblesse ; mais arrivée à une certaine hauteur, et se redressant tout à coup, d'un jet fier, audacieux et soutenu, elle s'élançait dans les airs, d'où elle semble rendre un nouveau témoignage à la toute puissance de la nature.

Nous n'étions parvenus jusque là qu'à travers une suite de montagnes auxquelles en succédèrent d'autres pendant le cours de plusieurs milles. Mais il semblait que l'art et la nature se fussent réunis dans cette singulière nuit pour exciter et multiplier nos surprises. En effet, arrivés à l'extrémité de cette chaîne de montagnes qui nous avait intercepté si longtemps la vue du pays, nos yeux furent tout à coup frappés de l'éclat d'un cordon de lumières placé à quelque distance de la rivière et s'étendant sans interruption l'espace de plusieurs milles, au-dessus des montagnes et des vallées.

La clarté de cette raie brillante qui se balançait à l'horizon, était renforcée quelquefois par d'épais faisceaux de torches, tandis que des hauteurs les plus élevées, d'énormes bûchers exhalaient leurs flammes jusqu'aux cieux. Souvent dans son ascension sur les montagnes le cordon, rompant doucement sa ligne droite, atteignait en serpentant leurs sommets, pour marier un instant ses feux à l'éclat des bûchers.

p2.127 Le nombre des lanternes, des lampions et des torches employées dans cette illumination surpasse tout calcul ; car de l'une des extrémités de l'espace éclairé à l'autre, sans comprendre les sinuosités des vallées, et l'inégalité des montagnes, il n'y avait pas moins de 3 milles. Ces lumières étaient-elles tenues par des soldats, et alors il devait y avoir là toute une armée ; ou étaient-elles fixées soit à terre, soit sur des pieux ; c'est ce que nous ne pûmes apprendre. J'assurerai seulement que c'était la plus magnifique illumination qu'ait jamais vue un voyageur d'Europe, et le plus brillant hommage qu'on eût encore rendu à la dignité d'un ambassadeur. À la clarté répandue au loin, et renvoyée par la rivière, il devenait impossible de distinguer la nuit d'avec le jour. Le canon qui tonnait de distance en distance, ne fit qu'ajouter à la grandeur de ce spectacle aussi extraordinaire que magnifique.

@

CHAPITRE XXIV

Continuation du voyage. Description d'une montagne singulière. Particularités de la rivière. Arrivée à la ville de Tuyn-yan-yeen. Rencontre d'un grand nombre de villes et de villages. Mouillage devant la ville de Tsyn-tian. Arrivée à Canton. Formalités observées dans cette circonstance, etc.

@

Décembre, dimanche 15

p2.128 À 7 heures du matin toute la flotte vint jeter l'ancre au-dessous d'une montagne que les Chinois, d'après son élévation, sa forme et son étendue, regardent comme une des merveilles de leur pays. Elle se nomme Koan-yeng-naum.

Le grand mandarin chargé de la direction de notre voyage, par une suite de son honnêteté et de ses attentions ordinaires, avait fait arrêter la flotte dans cet endroit, pour procurer à l'ambassadeur et à sa suite le plaisir d'examiner cette montagne singulière.

p2.129 Elle s'élève perpendiculairement de la rivière à une hauteur prodigieuse, et se termine en pic. D'énormes rochers s'avancent en saillie, et glacent d'effroi le navigateur, qui s'imagine qu'ils vont se détacher, et combler le canal de leurs débris.

On met au rang des curiosités de cette montagne plusieurs cavernes profondes. La plus considérable est suspendue à 40 pieds environ au-dessus de la rivière. On y arrive par des degrés taillés dans le roc au nombre de 50. Ces degrés sont garnis d'une rampe, et ont pour toit une des saillies de la montagne. Une porte joliment peinte introduit dans une très belle salle qui a environ 40 pieds de circonférence sur 9 de hauteur. Elle renferme une image à laquelle les Chinois, en entrant, adressent leurs prières. Le jour y pénètre par une fenêtre ouverte dans le rocher, et devant laquelle existe un balcon d'où l'on jouit de la vue délicieuse de la rivière. Nous montâmes de cette salle, par un escalier artificiel, à deux autres appartements de la même grandeur que le

premier, et ornés d'une manière conforme au caractère de l'emplacement.

Ces salles, qui ont été creusées aux frais du mandarin à qui appartient cette montagne, ^{p2.130} ont dû coûter un travail incroyable. Au pied des degrés règne un arc de triomphe décoré, comme à l'ordinaire, de banderoles de soie de différentes couleurs.

Quoique le pays continuât d'être montueux et inculte, il se présentait, de temps à autres, des arbres appendus au bord des précipices, ou groupés dans les vallées. Les montagnes dont Koan-yen-naum était le centre ou plutôt le souverain, jetaient aussi de la variété dans la perspective, en offrant quelques-uns de ces accidents sublimes dont la majestueuse nature enrichit ses grands tableaux.

À midi, la flotte jeta l'ancre pour un moment en face de Shizing-ta-heng. Cette ville est bâtie dans la partie supérieure d'une plaine inclinée, qui de la rivière s'avance et s'élève insensiblement pour se mettre au niveau des premières pentes des montagnes situées derrière la ville. On concevra facilement la position des lieux qui avoisinaient notre mouillage, si l'on se figure une rivière intermédiaire, ayant d'un côté une plaine couverte d'arbres magnifiques, que termine une ville considérable adossée à de hautes montagnes, et de l'autre un épais rideau de bois dominé par une superbe pagode.

^{p2.131} Au-delà, et pendant un cours assez long, la rivière ne nous offrit que peu de variétés. Les montagnes nous opposaient leurs barrières ordinaires ; et si quelqu'ouverture permettait à l'œil de s'insinuer à travers, il ne remarquait de différences dans les objets, que celles occasionnées par les accidents de la lumière, de l'ombre, ou de la diminution de la distance.

Nous aperçûmes et nous entendîmes en même temps parmi les rochers, un grand nombre d'ouvriers occupés à tailler la pierre avec laquelle les Chinois pavent leurs maisons, leurs cours et les routes publiques.

Au pied de l'une de ces montagnes était situé un grand village d'une très pauvre apparence. J'appris qu'il était entièrement habité par les ouvriers que nous venions de voir.

Nous eûmes dans la soirée une répétition de l'illumination de la veille ; mais quoique la seconde ne fût comparable à la première ni pour l'étendue, ni pour le brillant, elle ne laissait pas que de produire un très bel effet des montagnes lointaines où elle avait lieu.

Lundi 16

La rivière continuait d'être resserrée par d'énormes rochers, dont p2.132 quelques-uns étaient couverts de bois. Au-dessus d'eux s'élevait une montagne remarquable non seulement par sa grandeur, mais encore par ses beaux accompagnements. Un chemin creusé dans le roc avec un pont de pierre d'une seule arche, jeté à travers un large précipice, conduisait à l'ouvert d'une forêt appendue à la montagne. Au centre de cette forêt est situé le palais d'un mandarin, entouré de communs, et plus loin un temple qui dépend de l'établissement, et qui contient l'image qu'on y révère. De distance en distance dans la forêt, se présentent des mausolées qui sont les tombeaux de la famille du mandarin à qui appartient Tre-liod-zau : c'est le nom du palais.

Ce superbe édifice, qui s'était montré à nous tout à coup, à l'un des détours de la rivière, recevait un nouvel éclat du contraste des montagnes opposées.

La teinte foncée du tableau commençait cependant à se dégrader insensiblement ; et nous eûmes à la fin le plaisir de reposer nos yeux sur une plaine fertile et parfaitement bien cultivée : jouissance qui nous parut d'autant plus douce, que pendant 7 jours entiers nous n'avions eu en perspective que des rochers et des montagnes.

p2.133 Nous passâmes devant Tsing-yan-yen, ville d'une grande étendue et d'un commerce considérable. Elle est entourée d'un mur dont les portes sont défendues par de fortes tours. Elle s'étend près de 3 milles le long de la rivière : nous ne pûmes pas bien juger de sa largeur, à cause de quelques bouquets d'arbres plantés en avant, et qui

s'élèvent au-dessus du mur. Ses faubourgs ont peu d'apparence ; leurs maisons, bâties comme toutes celles des villes ou villages qui s'avancent sur les rivières, offrent les mêmes alarmes et les mêmes périls. Le grand nombre de jonques que nous vîmes à l'ancre devant Tsing-yan-yen annonçait la grandeur de son commerce, comme celui des énormes trains de bois de construction de toute espèce qu'on y formait, en désignait la nature. Plusieurs régiments, précédés d'une forte artillerie, étaient rangés en ligne le long de la rivière. À chaque extrémité avaient été érigés des arcs de triomphe semblables en tout à ceux qui avaient si souvent honoré notre passage.

De cette ville, la rivière redressant son cour, traverse, pendant l'espace de 3 milles, un pays richement cultivé, surtout en riz. Les montagnes auxquelles les plaines avaient succédé, ne se montraient plus qu'au fond de l'horizon.

p2.134 Il nous survînt, l'après-dîner, un accident qui aurait pu avoir les suites les plus fâcheuses, si l'on n'en avait arrêté promptement les effets. Ce fut le feu à bord de l'une de nos jonques ; on l'attribua à une étincelle tombée par mégarde d'une pipe de tabac. Il n'en fallait pas davantage pour embraser et consumer la jonque.

Le changement heureux qui s'était fait dans la nature du pays en opéra aussi dans la qualité et la quantité de nos provisions car il nous fut délivré en abondance des vivres excellents : on y joignit une jarre d'une liqueur très agréable, extraite de la canne à sucre, et dont le goût est le même que celui du rhum, qui est bien connu en Angleterre.

Les ruines d'une pagode, et quelques tombeaux pareils à ceux que j'ai décrits, vinrent jeter quelques ombres sur la perspective, et terminèrent aussi notre spectacle de la journée.

Mardi 17

Le temps fut chaud et agréable. Partout la culture la mieux entendue et la plus riche. La rivière s'était extrêmement élargie, et portait les jonques les plus grandes que nous eussions rencontrées.

À 7 heures du matin nous passâmes devant ^{p2.135} un fort grand village nommé Ouzchouaa, qui avait dans son voisinage plusieurs manufactures de porcelaine ou de fer, je ne saurais dire lequel ; tout ce que nous pûmes conclure de la fumée qui en sortait, c'est que le feu était leur principal agent.

À mesure que nous avançons, le pays, des deux côtés de la rivière, croissait en richesse et en beauté ; il finit par devenir une chaîne continue de jolis villages, de champs bien cultivés et de belles maisons.

Nous reçûmes dans l'après-dîner de nouvelles provisions de la meilleure qualité, avec du fruit et du samtshoo, le tout en abondance.

À 8 heures du soir la flotte mouilla devant une ville fort étendue et très commerçante. Son nom est Sangs-wee-yenno. L'ambassadeur fut salué par une décharge d'artillerie de tous les quartiers de la ville. À cette détonation générale, se joignait tout ce qui pouvait marquer la bienveillance et l'estime des Chinois pour l'ambassade. Des arcs de triomphe magnifiquement décorés, des pagodes qui leur disputaient de hauteur, et élevées pour la circonstance, une plate-forme de la nature de ^{p2.136} celle dont j'ai déjà fait mention, et dressée, pour la commodité de l'ambassadeur, ce que l'art enfin de l'illumination peut produire de plus achevé dans ce pays, où il est continuellement mis en pratique, et avec tant de perfection : tels étaient les apprêts honorables qui furent faits pour les envoyés d'une nation placée à des distances immenses. Si ce n'est pas là de la philanthropie, ce dernier terme de la vraie civilisation, je demande en quoi elle consiste.

Mercredi 18

Nous passâmes de très grand matin devant plusieurs villes que l'on nous dit remarquables par leur surface et leur commerce. Aux décharges d'artillerie qui frappaient continuellement nos oreilles, nous fûmes portés naturellement à croire que les deux rives n'étaient garnies que de forteresses. Le bruit, ainsi que le mouvement extraordinaire qui nous suivaient des bords de la rivière et des jonques mouillées le long, et que nous entendîmes depuis l'instant de notre appareillage, c'est-à-dire,

depuis 2 heures du matin, nous firent conclure aussi que la flotte, jusqu'au jour, n'avait fait que naviguer au milieu d'une immense cité, dont les habitants s'étaient tous éveillés pour tâcher de nous voir passer.

p2.137 Nous arrivâmes à la pointe du jour devant Tayn-tsin-tau, ville d'un commerce immense. Des milliers de soldats, accompagnés d'un train proportionné de canons, bordaient la rivière, et nous saluèrent par une détonation de leur nombreuse artillerie.

Cette ville, ou pour parler plus exactement, ses faubourgs sont bâtis de chaque côté de la rivière, qui, pendant un espace de beaucoup de milles, était couverte d'une infinité de jonques chargées de marchandises, ou prêtes à en recevoir, et dont la plupart paraissaient être d'un port considérable.

Nous continuâmes de faire voile le long ou plutôt à travers Tayn-tsyn-tau, jusqu'à sept heures. D'après la durée de notre passage, je ne doute pas que cette ville n'ait huit milles de long. Il nous fut impossible de bien reconnaître sa largeur de dessus la flotte ; mais à juger de cette cité par son apparence, ainsi que par les belles maisons de ses commerçants, elle doit être d'une richesse immense, et occuper le troisième rang après Pékin et Canton.

Il y avait tant de jonques sur la rivière, que nous eûmes quelque difficulté à nous faire jour à travers, pour continuer notre voyage qui p2.138 touchait à sa fin. En effet, vers midi, nous jetâmes l'ancre à un mille de Canton, et à deux du comptoir anglais.

À peine fûmes-nous mouillés, que notre mandarin dépêcha un exprès vers cette ville, pour faire part de l'arrivée de l'ambassadeur. Bientôt son excellence reçut la visite de plusieurs des chefs du gouvernement. Vinrent ensuite les commissaires anglais, les supercargues de la compagnie, et le colonel Benson, que nous accueillîmes avec transport ; car il était chargé non seulement de paquets pour le lord Macartney, mais encore de beaucoup de lettres d'Angleterre pour nous, et de tous les papiers publics apportés par les derniers vaisseaux arrivés d'Europe.

L'ambassadeur fixa au lendemain le débarquement de toute l'ambassade.

Jeudi 19

On nous avait préparé des jonques plus fortes pour descendre la rivière, et nous nous y embarquâmes.

Comment décrire le spectacle magnifique dont nous jouîmes en avançant ! Je n'exagère point, en portant à plusieurs milliers le nombre des jonques marchandes que nous ^{p2.139} rencontrâmes. Celles remplies de peuple qu'attirait notre passage, n'étaient pas moins multipliées. D'un autre côté, des maisons bâties, en grande partie, à l'europpéenne, couvraient les deux bords de la rivière, devenue extrêmement large.

Des forts bien pourvus d'hommes et d'artillerie se succédaient à peu de distance les uns des autres ; leurs garnisons, enseignes déployées, et accompagnées d'une musique guerrière, bordaient la plage respective. Nous fûmes salués de tous ces forts à mesure que la flotte défilait devant eux ; et l'air, pendant près d'une heure, ne fit que retentir du bruit de leurs canons.

Des milliers de soldats, embarqués sur des jonques armées, croisaient le feu de leur mousqueterie avec celui des forts. Ainsi la terre et l'eau présentaient une double armée, dont tous les soldats, à un signal donné, fléchissaient, par respect, le genou, jusqu'à ce que l'ambassadeur fut passé.

Nous arrivâmes à une heure devant les comptoirs anglais et hollandais, qui saluèrent son excellence d'une décharge d'artillerie, et arborèrent en même temps l'étendard de leur nation.

^{p2.140} Nous aperçûmes autour de nous une multitude de petits bateaux contenant des provisions, des fruits et des marchandises de toute espèce à vendre. Ils allaient et venaient criant leurs marchandises comme font les nôtres sur la Tamise.

Un de nos étonnements depuis quelques jours, était de voir la plupart des bateaux manœuvrés par des femmes. Nous en rencontrions

fréquemment qui tenaient la rame ou le gouvernail, avec un enfant attaché à leur dos, et un autre suspendu à leur sein. La vue d'une femme allaitant son enfant au milieu des plus rudes travaux, n'est pas rare dans le centre de la Chine. Nos yeux n'avaient point été affectés de ce douloureux quoiqu'intéressant spectacle dans les provinces du nord de cet empire, ainsi que dans la partie de la Tartarie que nous avons traversée. Les pieds des femmes y sont tellement estropiés des leur enfance, que toute fatigue un peu forte leur est interdite naturellement. Celui d'une Chinoise que j'obtins d'elle la permission de mesurer, n'avait pas plus de 5 pouces et demi de long. Cette compression des pieds est heureusement peu généralisée.

Lord Macartney, suivi de toute ^{p2.141} l'ambassade, descendit à terre, et vint prendre possession de la résidence que les supercargues de la Compagnie des Indes Orientales avaient fait arranger pour son excellence et sa suite. Cette habitation était infiniment supérieure en agrément et en étendue à toutes celles où nous avons logé dans notre long voyage à travers la Chine. Elle participait beaucoup de la distribution et de l'ameublement des maisons de notre pays natal ; et ce ne fut certainement pas la circonstance la moins agréable de notre nouvelle position.

@

CHAPITRE XXV

Description abrégée de Canton. Départ de l'ambassade pour Wampow et Macao. Quelques détails sur ces deux villes. Particularités relatives au séjour de l'ambassade à Macao. Retour en Angleterre.

@

Décembre, samedi 21

p2.142 Canton ou Quanton, est situé au côté sud de la rivière à laquelle il a donné son nom. Il gît par les 112 degrés de longitude est, et les 24 de latitude sud. Il est environné d'une muraille en pierres qui a près de 30 pieds de hauteur. Sa défense consiste dans des forts placés de distance en distance, particulièrement du côté de la rivière, et pourvus de canons d'un gros calibre, et de garnisons nombreuses. Comme il est bâti dans une plaine très unie, excepté vers le sud, où il n'est pas permis aux étrangers de pénétrer, sa largeur devient très difficile à constater, pour ne pas dire même impossible.

p2.143 Les rues de cette ville ont environ de 15 à 20 pieds de large, et sont pavées de pierres plates. Les maisons, construites en bois et en briques, s'élèvent rarement au-dessus d'un étage. Le devant des boutiques, joliment décoré, supporte un balcon placé au milieu, et richement peint. Ce balcon est recouvert d'un auvent.

L'habillement des habitants ne diffère en rien de celui que j'ai déjà décrit. Il est à remarquer que quoique Canton soit très au sud de Pékin, l'hiver y est assez rude pour nécessiter l'usage des fourrures. J'ai dû conclure que ce n'était point simplement une affaire de mode ni de luxe, par le grand nombre de boutiques de fourreurs que contient cette ville, et par la quantité énorme de fourrures toutes préparées que j'y vis suspendues. Elles consistaient en peaux de léopards, de renards, d'ours et de moutons. Ces peaux étaient rangées en façon de jaquettes : on les porte le poil en dedans.

Le palais du vice-roi ressemble si exactement, pour l'étendue, la forme et les ornements, à celui que l'ambassadeur occupait à Pékin,

que je crois inutile d'en donner la description. En fait de monuments publics, je ne vois, tout au plus, que les arcs de triomphe et ^{p2.144} les portes de la ville, très multipliées d'ailleurs, à qui on puisse appliquer ce nom.

On porte à un million le nombre des habitants de Canton. Ses faubourgs seuls, vu leur grandeur, doivent en contenir au moins la moitié. Cette estimation, se trouvera encore beaucoup trop faible, si on met en ligne de compte les personnes qui naviguent ou demeurent à bord des bateaux, des jonques et des sampans dont la rivière est couverte.

Cette rivière, aux environs de la ville, égale en largeur la Tamise dans la partie la plus étendue. Elle abonde en poissons très beaux et très variés. Son eau incommode les étrangers, à moins qu'elle n'ait reposée très longtemps. On m'a assuré cependant, que les Chinois habitants des jonques qui la boivent sans préparation, n'en éprouvaient jamais aucun inconvénient.

Je me rappelle qu'à la suite d'une expérience que nous fîmes sur la rivière qui mène à Tong-tchew, environ 4 pintes d'eau filtrée donnèrent la valeur d'une demi-pinte d'un sable jaune. Les riverains, cependant, font un usage journalier de cette eau dans son état naturel ; ils n'avaient aucune idée de notre procédé.

^{p2.145} Quoique le temps nous ait manqué pour observer les maladies qui règnent parmi les habitants des bords de cette rivière, je suis persuadé néanmoins que la qualité de son eau doit préjudicier à leur tempérament.

Canton, comme on le sait, est le seul port de la Chine où il soit permis aux étrangers de commercer, encore ne peuvent-ils le faire que dans les faubourgs, qui sont à environ un mille de la ville : ces faubourgs n'ont de remarquable que leur étendue. Les rues en sont généralement très étroites, et, presque toujours obstruées par la quantité d'allants et de venants. Les maisons, construites en bois, n'ont qu'un rez-de-chaussée et un étage. Elles ont toutes des boutiques, et

sont arrangées dans le genre anglais, auquel les Chinois paraissent donner la préférence en tout. Il n'est pas, en effet, jusqu'aux noms écrits sur les enseignes, qui ne présentent les caractères et l'orthographe de notre nation. Aucun magasin de porcelaines dans le monde entier ne peut être comparé, pour l'étendue, la richesse et la distribution, à ceux de Canton. Le thé qui, en quelque sorte, est devenu pour nous un des premiers besoins de la vie, et dont l'usage augmente considérablement en Europe, occupe dans ce port des ^{p2.146} magasins immenses, où il est renfermé dans des caisses rangées par étages.

Les comptoirs des différentes compagnies de l'Europe qui trafiquent avec les habitants de cette partie de l'Orient, sont formés d'après le mode particulier au pays de chacune de ces associations. Leurs maisons, dont l'architecture diffère de celle des Chinois, quoique, suivant moi, plus conforme aux localités, sont bâties de pierres et de briques, avec des cours spacieuses où logent les supercargues, les écrivains, ainsi que les capitaines et les contremaîtres des vaisseaux en chargement.

Ces comptoirs, situés sur la même ligne le long de la rivière, n'ont aucune communication intérieure de l'un à l'autre. Ils sont distingués par le pavillon de leur pays, arboré tout le jour dans la partie la plus élevée de l'établissement.

Les nations dont les compagnies ont des comptoirs à Canton, sont : l'Angleterre, la Hollande, la France, la Suède, le Danemark, le Portugal, l'Espagne et l'Amérique ; mais les Anglais, par la grandeur de leur établissement et le nombre de leurs vaisseaux, absorbent presque tout le commerce de la Chine.

^{p2.147} Le lord Macartney résidait de l'autre côté de la rivière, avec les principaux membres de l'ambassade. La prudence avait fait le choix de l'emplacement ; la bienveillance et le goût avaient présidé à son arrangement. Le reste de la suite logeait dans les magasins de la compagnie, qu'on avait préparés d'une manière convenable à la circonstance.

Son excellence, dans les premiers jours de son arrivée, fut régalée, pendant son dîner, d'un spectacle chinois, pour lequel on avait élevé un théâtre en face de ses croisées. Comme tous les amusements de ce pays, il avait pour intermèdes ou dénouement des tours de force ou de gobelets.

Le vice-roi ne fit qu'une visite à l'ambassadeur pendant tout le temps de son séjour à Canton. Elle fut suivie d'un présent très considérable de sucre candi, de porcelaines et de nankins pour toute l'ambassade.

Les directeurs du comptoir anglais traitèrent splendidement et avec cordialité le lord Macartney ainsi que sa suite, le jour de Noël et au renouvellement de l'année. Ils obtinrent de l'ambassadeur la permission d'engager au service de leur église, nos musiciens qui nous ^{p2.148} devenaient inutiles. Ce fut une excellente acquisition pour un pays où les Européens jouissent de si peu de plaisirs.

Je terminerai ce que j'avais à dire sur la ville de Canton, en regrettant de n'y avoir point rencontré la même honnêteté ni la même délicatesse de sentiments que dans les autres parties de la Chine à travers lesquelles nous venions de voyager. Peut-être, et je l'observe avec le même regret, ce défaut de rectitude dans les procédés, défaut poussé à l'extrême, tient-il à la circonstance qui fait de cette ville le seul entrepôt du commerce étranger.

Le 8 Janvier 1794, l'ambassadeur et toute sa suite se rendirent en bateaux à bord du Lion, qui était mouillé à Wampow. M. Maxwell et M. Barrow, avec quelques domestiques, eurent ordre de gagner directement Macao, afin d'y faire les préparatifs pour la réception de son excellence. Ils s'embarquèrent en conséquence sur une rivière qui va de Canton à Macao, où elle se jette dans la mer.

Le pays situé des deux côtés de la rivière entre Canton et Wampow est riche, fertile et varié. La perspective est fréquemment accompagnée de magnifiques pagodes.

p2.149 Wampow est l'endroit où mouillent tous les vaisseaux, leur étant défendu de remonter plus haut la rivière.

C'est un village très beau et très peuplé, à la distance d'environ 18 milles de Canton. Ses maisons, entremêlées d'arbres superbes, sont bâties d'une brique rouge. Il est situé dans une plaine parfaitement unie ; mais de l'autre côté de la rivière, qui n'est pas aussi large le long de Wampow que devant Canton, le pays n'offre pas un niveau aussi régulier. Très peu loin du mouillage est un banc de sable ou barre, que les gros vaisseaux ne peuvent traverser qu'à la mer haute. Là existent aussi deux espèces de promontoires qui s'avancent dans la rivière, et forment le passage connu sous le nom de Bocca-tigris. On y a construit deux forts très solides, garnis d'artillerie et de troupes. Chacun de ces forts salua le Lion, à sa sortie de la rivière, de trois coups de canon.

Le lord Macartney reçut avant son départ de Wampow, les adieux de notre mandarin Van-tadge-in. Je ne saurais assez faire l'éloge de cet homme aussi recommandable par son rang que par ses qualités personnelles ; car il n'est aucun de nous à qui il n'ait donné des marques particulières de zèle et d'attention. Il p2.150 avait été nommé par l'empereur de la Chine pour nous accompagner ; et depuis l'instant de notre débarquement sur le rivage de la mer Jaune jusqu'à celui de notre arrivée à Wampow, il ne nous avait pas quitté d'une seule minute. Dans tout le cours de nos longs et pénibles voyages, fidèle au moindre des devoirs de sa charge, il les avait encore constamment remplis de la manière la plus agréable aux personnes confiées à ses soins et à sa direction. Difficultés, fatigues, rien ne l'arrêtait lorsqu'il s'agissait de nous être utile. Actif, entreprenant, communicatif et franc, d'un caractère doux, et d'un esprit aimable, il prévenait tous nos besoins, tous nos désirs ; et sa pensée habituelle, son bonheur enfin, étaient de nous faire retrouver notre pays dans le sien, en pliant ses usages aux nôtres. Mandarin de la première classe, il occupait sinon l'un des premiers, du moins un grade élevé dans l'armée ; mais quelle que fût la grandeur de son rang, il ne regardait nullement au-dessous de lui les détails de sa mission auprès de nous, comme il ne se croyait pas dispensé de les

remplir avec bienveillance. Susceptible d'attachement, il s'était affectionné à nous, et ses derniers adieux à l'ambassadeur et à sa suite, furent accompagnés des larmes de l'amitié.

p2.151 Ce mandarin respectable mérite et possède, à ce que nous apprîmes, la confiance de son souverain. D'après ses vertus et ses talents, je ne doute pas que ce ne soit un des personnages les plus distingués de son pays, et qu'il ne jouisse, et comme homme public, et comme homme privé, de l'estime de tous ses concitoyens. Si le témoignage de respect que je lui rends ici, ne peut rien ajouter à sa réputation, il sera du moins un gage de ma sincère admiration pour son mérite supérieur, et de ma tendre reconnaissance pour ses procédés honnêtes.

La rivière de Canton est parfaitement bien connue. Il serait donc non seulement superflu, mais il y aurait encore de l'indiscrétion de ma part, d'ajouter une nouvelle description à toutes celles qui en ont déjà été faites.

1794, Janvier, mercredi 14

Le lord Macartney, en débarquant à Macao, fut invité à dîner chez le gouverneur. Il se transporta l'après-dîner à la résidence de M. Drummond, l'un des supercargues de notre Compagnie des Indes, qui lui avait fait préparer un logement. Comme les supercargues attachés au service des compagnies européennes qui trafiquent en p2.152 Chine ne peuvent pas séjourner à Canton au-delà du temps nécessaire pour le chargement de leurs vaisseaux, ils occupent à Macao des maisons particulières.

Macao est situé près les 110 degrés de longitude est, et environ les 22 de latitude sud. C'est une ville de quelque étendue, et bâtie sur un rocher. Les maisons sont construites en pierres, et dans le style européen, mais sans aucune décoration extérieure. Les rues, étroites et irrégulières, suivent l'inégalité du terrain à travers lequel elles sont tracées. Les monuments publics consistent dans des églises, des couvents, et le conseil qui est placé à l'extrémité de la seule rue unie et

large que la ville renferme. Sur le port, en face du mouillage, est la maison du gouverneur, qui n'a de remarquable que sa belle vue. Vient ensuite le comptoir anglais, bâtiment simple mais commode, avec un jardin. Il en est de même de tous les autres comptoirs. Les hauteurs de Macao commandent une vue très étendue de la mer et du pays voisin. Le havre est bon et à l'abri des vents ; mais il n'admet pas de gros bâtiments. Des forts solidement construits et munis d'une artillerie nombreuse et de troupes portugaises défendent la ville sur tous ses p^{2.153} points. La mer pénètre dans le havre par un canal étroit placé entre les îles Ladrões et la ville. Au-delà est une très belle baie d'environ 4 milles d'étendue, et terminée par une pointe de terre élevée qui la sépare de la rivière. De cette pointe et vis-à-vis du territoire portugais, domine une forteresse bâtie par les Chinois, pour empêcher qu'on ne pénètre sur le leur. En effet, aucun étranger ne peut se promener, ni aucun bateau approcher de la pointe de terre. Il existe dans le milieu de la baie une jolie petite île où réside un mandarin qui vient rarement à Macao.

On croit généralement que Macao est situé dans une île ; c'est une erreur : rien ne sépare cette ville du continent de la Chine. Toute l'étendue des possessions portugaises n'excède pas 4 milles de longueur, et un mille et demi de largeur. Les limites en sont parfaitement signalées, et il y aurait du danger à vouloir les franchir.

Le gouvernement de Macao est partagé entre les Portugais et les Chinois. Chacun de ces peuples a la police des siens. Quoi qu'il en soit, les derniers, d'après les plaintes des comptoirs européens, étendent leur juridiction sur le commerce étranger, dont ils exigent de très p^{2.154} gros droits à l'entrée et à la sortie des marchandises. La cour de Lisbonne entretient à ses frais dans cette ville, un gouverneur et un juge investis de tous les pouvoirs. Il y a aussi sur le quai établi dans la partie sud de Macao une douane portugaise, à qui tous les vaisseaux entrant dans la baie sont tenus de payer un droit. On compte tout au plus dans cette place 50 soldats européens. Ils sont bien vêtus, et reçoivent une paye beaucoup plus forte du moment de leur arrivée.

La maison où résidait le lord Macartney formait un des plus jolis séjours que l'imagination puisse concevoir. Petite, mais bâtie à la manière anglaise, elle était entourée d'un jardin très vaste, parfaitement bien disposée pour la vue et l'ombrage. La rivière et la mer, une île cultivée, et une côte en amphithéâtre, en formaient la perspective.

Les Chinois qui habitent cette ville, malgré leur communication habituelle avec des Européens, observent avec une scrupuleuse exactitude, les antiques et invariables usages de leur pays.

Macao, dans l'origine, était défendu par une muraille dont une grande partie, restée ^{p2.155} encore debout à l'est de la ville, traverse deux hauteurs, où elle se lie à un fort et à un couvent qui se montrent sur leur sommet.

En dehors de ce mur est le cimetière public, où j'aperçus les tombeaux de plusieurs de mes compatriotes, dont les cendres reposent loin de leurs amis et de leur pays natal ! Ce cimetière n'est destiné qu'aux Chinois, et à ceux des Européens qui ne sont pas de la religion romaine. Les papistes ont des cimetières particuliers pour les personnes décédées dans la croyance de leurs dogmes.

M. Plumb, notre interprète, quitta dans cette ville le service de l'ambassade. Il fut constamment aimable et obligeant pour nous. On lui offrit un sort convenable s'il voulait revenir en Angleterre ; mais quoiqu'il ne parût se séparer de ses compagnons de voyage qu'avec un sensible regret, il préféra naturellement de retourner dans le sein de sa famille et de ses amis, dont il était éloigné depuis si longtemps, et de passer le reste de ses jours sur le sol qui l'avait vu naître.

Le lord Macartney séjourna à Macao jusqu'au 8 mars, époque à laquelle il s'embarqua avec toute la suite de la maison du ^{p2.156} gouverneur, au milieu des troupes de la garnison qui bordaient la baie, et au bruit de six pièces de campagne, de fonte, et de celui des canons des forts, qui répondirent coups pour coups aux 19 tirés des pièces.

Le Lion accueillit l'ambassadeur d'un salut de 15 des siennes, auxquels il joignit d'autres marques d'honneur. Ce cérémonial fut répété par le roi Charles, bâtiment espagnol, le Bon-Jésus, portugais, et les autres vaisseaux appartenant à notre Compagnie des Indes.,

Dimanche 16

Dans l'après-dîner ceux de ces bâtiments qui étaient sur leur retour pour l'Angleterre, vinrent mouiller en tête de la rade afin de profiter du convoi du Lion. Chacun d'eux, en passant, salua le commandant de 19 coups de canon. Nos compagnons de voyage, le Jackall et le Clarence, devenus inutiles à l'ambassade, furent vendus, le premier au capitaine Proctor, attaché au service de la marine de la Compagnie des Indes, et le second à un particulier de Macao.

Lundi 17

De très grand matin le signal de lever l'ancre fut fait à la flotte. À 7 heures, le Lion mit à la voile accompagné des bâtiments suivant ;

Le lord Thurlow, le Glatton, l'Abergavenny, l'Exeter, l'Indostan, la royale Charlotte, le Hawke, le Warley, le lord Walsingham, le Triton, le Henry Dundas, la Cérés, l'Osterley, et le Jackall, brick armé de la compagnie.

À ces navires destinés pour l'Angleterre, étaient joints : le Roi Charles, espagnol, le Bon-Jésus, portugais, et le Général Washington, américain.

À 11 heures, le Lion fit le signal pour former la ligne de convoi, et toute la flotte gagna la pleine mer.

@

CHAPITRE DE SUPPLÉMENT

Récit abrégé du voyage du capitaine Mackintosh depuis Hoang-tchew jusqu'à Chusan, etc. Différents usages des Chinois etc. Mélanges, etc.

@

p2.162 Dans cette relation abrégée du voyage du capitaine Mackintosh, et des personnes de l'ambassade qui nous quittèrent à Hoang-tchew pour rejoindre les vaisseaux à Chusan, je ne parle que d'après l'autorité des autres ; si je l'ai renvoyée à la fin de cet ouvrage, c'était pour ne pas interrompre le fil de ma narration.

La rivière sur laquelle s'embarqua ce détachement pour se rendre à Chusan, différait très peu, d'après ce que l'on m'en a dit, de celles que j'ai déjà décrites. Une chaîne de montagnes et de rochers, des plaines cultivées, formaient le fond du tableau, que des pagodes et des palais, des villages et des villes enrichissaient ou égayaient tour à tour.

p2.163 Il paraît cependant qu'à la différence des rivières que nous avons traversées, le cours de celle-ci est quelquefois interrompu par de hautes et effrayantes cataractes. Elles devraient naturellement, partout où elles se présentent, en suspendre aussi la navigation ; mais l'industrie particulière, la patience admirable, et, je puis ajouter, le génie du peuple chinois, ont vaincu les obstacles à un point qu'il faut toute ma confiance à la véracité des personnes de qui je tiens le fait, pour oser l'avancer ici.

Le mécanisme employé au passage de ces *rapides* consiste à descendre le bâtiment dans un courant plus bas, ou à l'élever dans un courant plus haut. En conséquence on a placé au milieu de la rivière deux forts piliers, traversés par de larges poutres saillantes à leur extrémité. À celles-ci sont fixées des cordes et des poulies. Lorsqu'une jonque se présente pour franchir l'abîme, elle est saisie de l'avant et de l'arrière, de manière à tenir l'équilibre. Alors les personnes préposées à ce service, et qui sont stationnaires dans l'endroit, enlèvent, au moyen des poulies et des cordes, le vaisseau avec tout ce qu'il contient, tels

que passagers, équipages et marchandises, et le font passer dans une eau unie. Cette opération ^{p2.164} hardie ne demande que quelques minutes, tant elle est bien combinée, et les Chinois la regardent comme si sûre, qu'ils traversent une cataracte, comme on traverse un étang.

Le capitaine Mackintosh et son détachement furent traités par les mandarins des villes et des villages qu'ils rencontrèrent, avec les mêmes égards et la même hospitalité que l'ambassade avait éprouvés partout. Ils mirent dix jours à se rendre de Hoang-tchew à Chusan.

Je vais maintenant donner quelques détails sur les usages et les manières des Chinois, selon qu'ils se présenteront sous ma plume.

Je commencerai par relever ce qu'a écrit l'abbé Grosier, des cérémonies du mariage parmi les Chinois. Cet écrivain, qui a commis plus d'une erreur en parlant des coutumes de ce peuple, dit :

« Que le jour fixé pour les noces, la mariée est placée dans une chaise fermée ou un palanquin, que précèdent et suivent différentes personnes des deux sexes, portant les articles qui composent sa dot, tandis que d'autres l'entourent avec des flambeaux allumés, fût-ce même en plein jour.

La cérémonie à laquelle j'assistai à Macao, n'avait de commun avec cette description que ^{p2.165} le palanquin. La mariée qui y était assise, était précédée d'une musique, et accompagnée de bannières de différentes couleurs, portées par des hommes, soit en tête, soit à la suite du cortège : ce cortège était formé principalement des parents et des amis de la femme et du mari, qui les escortèrent jusqu'à la maison de celui-ci, où un repas avait été préparé, et où l'on passa la journée dans la joie et les plaisirs. Elle ne fut point terminée par la pratique absurde dont l'abbé Grosier et d'autres écrivains ont surchargé le dernier acte du mariage.

Ce que ces mêmes auteurs ont avancé de la clôture des femmes, est également dénué de fondement. Il se peut que dans un empire aussi étendu que la Chine, les usages n'y soient pas les mêmes partout. Il se

peut que dans quelques provinces, les maris aient le singulier privilège de disposer de la liberté de leurs femmes ; il se peut très fort qu'ils en abusent plutôt qu'ils n'en font un usage honnête, si jamais pareil droit peut être départi dans les sociétés humaines ; mais j'ose assurer qu'en général les femmes jouissent en Chine d'une liberté raisonnable, et qu'il y existe entre elles et les hommes, cette douce communication qui fait p2.166 le charme et le bonheur de nos sociétés d'Europe.

L'abbé Grosier assure, toujours avec aussi peu de connaissance du pays, que les maîtres excitent le plus qu'ils peuvent leurs esclaves à se marier entre eux, afin d'en augmenter le nombre, les enfants suivant les conditions de leur père et de leur mère. Cet écrivain a été grandement induit en erreur ; car il n'y a pas d'esclave chez les Chinois : la loi leur défend d'en importer sur leurs vaisseaux, qu'ils ne peuvent employer qu'à trafiquer des choses et non pas des hommes. Vouloir alors que ces esclaves leur soient apportés par des bâtiments étrangers, c'est absolument faire preuve de crédulité, et n'avoir pas la moindre idée du gouvernement chinois. S'il existait des esclaves à la Chine, ce ne pourraient être donc que des naturels du pays ; or, je le répète, d'après d'exactes recherches, il n'est parmi eux aucune classe du peuple qui vive dans cet état de dégradation.

Certains criminels, il est vrai, sont punis de la suspension ou de la perte de leur liberté, suivant la gravité de leurs délits, et on les emploie aux travaux publics les plus pénibles ; mais si c'est là de l'esclavage, les malheureux p2.167 qui sont condamnés à extraire du lest de la Tamise, sont donc esclaves ? On observe à l'égard de ces criminels de la Chine, un usage qui n'est point pratiqué en Angleterre ; il consiste à les louer aux personnes qui veulent les employer ; et comme on les paye moins cher que les ouvriers ordinaires, c'est à qui les fera travailler. De là aussi une grande économie pour le gouvernement, qui se trouve ainsi dispensé de les nourrir, sans altérer en rien la réparation due aux lois, dans la personne de ces malheureux ; j'ose donc renouveler l'assurance que ce qu'on entend ordinairement par esclavage, c'est-à-dire, le pouvoir qu'un homme exerce sur la liberté de

son semblable, soit en vertu d'un marché, soit par héritage, comme dans nos îles de l'Amérique, est entièrement inconnu en Chine ; ce ne fut même qu'avec beaucoup de difficultés que nous parvînmes à faire comprendre à quelques Chinois de l'intérieur, ce que signifiait ce mot ; et lorsque pour leur en faire mieux saisir le sens, je leur expliquai la position d'un jeune nègre nommé Benjamin, que sir George Staunton avait acheté à Batavia, ils manifestèrent la plus grande horreur. Cette conversation eut lieu à Jéhol, en Tartarie. Mais à Canton, où le peuple est plus à portée de savoir, par la ^{p2.168} fréquentation des Européens, ce qui se passe dans la section du globe que nous habitons, le pauvre Benjamin donna lieu à quelques réflexions qui, je crois, feront partager ma surprise et mon admiration à mes lecteurs. Nous étions Benjamin et moi dans une boutique des faubourgs de Canton. Des Chinois pour qui un nègre était un objet nouveau, s'empressèrent de me faire quelques questions au sujet des noirs. Le maître de la boutique, qui parlait un peu l'anglais, ne put s'empêcher de me témoigner combien il était surpris qu'une nation comme la nôtre, qui faisait profession d'humanité, se livrât à un trafic aussi barbare. Je lui appris alors l'intention qu'avait manifestée notre Parlement de le proscrire ; voici la réponse étonnante que me fit ce Chinois, je n'en change que les expressions :

— Je sais, me dit-il, que les noirs ont un excellent ami et un défenseur zélé dans le bon mandarin M. Wilberforce. Je sais aussi que tous les honnêtes gens, ainsi que les nègres, chérissent et révèrent cet homme de bien, dont toutes les pensées, depuis longtemps, ne se dirigent que vers l'amélioration du sort des esclaves, tandis que vos planteurs américains et vos marchands, entraînés par l'appât du gain, voudraient éterniser l'affreuse condition de ^{p2.169} ces malheureuses créatures africaines. Mais j'espère que Dieu ne le souffrira pas.

Que les mandarins et les commerçants de Canton, dont beaucoup parmi eux entendent les langues d'Europe, aient quelque connaissance de la politique de cette portion du globe, soit par leur communication

habituelle avec un grand nombre de ses habitants, soit par la lecture des journaux étrangers, cela est assez dans l'ordre naturel des choses. On conviendra qu'il l'est infiniment moins qu'une question agitée dans le Parlement d'Angleterre sur la traite des noirs, fut la nouvelle des faubourgs de Canton. Cet hommage rendu à M. Wilberforce par un marchand chinois, sous les murs d'une ville d'Asie, ne lui paraîtra certainement pas la moindre récompense de ses efforts constants, au milieu du Sénat d'une des premières nations de l'Europe, en faveur des peuples de l'Afrique.

Les Chinois observent un grand nombre de fêtes. Nous vîmes célébrer à Macao celle de la nouvelle année, qui est la principale. Suivant le calendrier chinois, cette fête tombe le second jour de notre mois de février. Elle est célébrée dans tout l'empire par les plus grandes réjouissances, et par une cessation absolue de ^{p2.170} travail et d'affaires. Je ne sais pas si elle est accompagnée de quelques cérémonies religieuses ; car nous ne fûmes témoins que de festins le jour, et de feux d'artifices la nuit. Cette fête fut prolongée de plusieurs jours, par ceux qui, probablement, en avaient et les moyens et le temps. Les autres employèrent assez bien la journée pour s'en ressentir le lendemain.

Voici comme les Chinois observent leurs jours de fêtes ordinaires.

Ils commencent par rassembler le plus de provisions qu'ils peuvent, et les placent devant une petite idole, posée sur un autel avec un rideau devant. Ces autels, dont les formes varient à l'infini, sont très multipliés à la Chine, car il n'y a pas de maisons ou de jonques qui n'en renferme un. Après trois révérences faites à l'idole, les provisions, dont font partie du pain, des fruits, et trois petites coupes de vin de liqueur et de vinaigre, sont portées en dehors par les gens de la maison. Là, ils s'agenouillent et prient avec ferveur pendant l'espace de plusieurs minutes. Après maintes et maintes prosternations, ils se relèvent, et répandent le contenu des trois coupes à leur droite et à leur gauche. Ils jettent ensuite sur ^{p2.171} un feu allumé exprès, une quantité de petits morceaux de papier doré, à la fumée duquel ils présentent leurs

provisions ; puis ils tirent au-dessus d'elles de petits pétards attachés au bout d'une canne de bambou. Ils reportent alors ces provisions devant l'idole, qu'ils nomment Josh, (expression qui, chez les Chinois, signifie une divinité) et après de nouvelles révérences, ils terminent la cérémonie par manger gaîment l'offrande qu'ils ont bien soin d'accompagner de fréquentes libations de vins et de liqueurs qui, presque toujours, ont bouilli auparavant dans de petits vaisseaux de cuivre ou d'étain.

Le gouvernement, d'après un usage très ancien, fait représenter le premier de mars, pour l'amusement des classes pauvres du peuple, des pièces dramatiques sur un théâtre érigé dans la principale rue des différentes villes de l'empire. Ce spectacle, qui dure plusieurs jours de suite, se donne aux frais de l'empereur, que le peuple rembourse en bénédictions.

Je n'ai à citer en preuve des connaissances des Chinois dans l'art de guérir, qu'un seul exemple dont j'ai été témoin dans la personne de Jean Stewart, domestique du capitaine ^{p2.172} Mackintosh, qui, au moment de notre départ de Jéhol, fut attaqué de la dysenterie. Sa maladie avait fait de tels progrès en route, qu'arrivés à Waunchoyeng, nous perdîmes toute espérance de pouvoir le sauver. Mais, soit du propre mouvement du malade, soit de celui de quelque personne de l'ambassade, un médecin chinois fut appelé, et M. Plumb, en présence de sir George Staunton, lui expliqua la situation du malade. Le médecin, après avoir resté un temps considérable avec ce dernier, lui envoya une médecine qui commença par calmer les douleurs du malade et finit par le rétablir entièrement.

En général, les Chinois offrent l'apparence de la santé. Il est très rare de rencontrer parmi eux des personnes marquées de petite vérole ; et à l'exception des ports de Macao et de Canton, la plupart des maladies qui font de si fréquents et de si cruels ravages en Europe, ne sont point connues à la Chine.

Le *caxie* est la seule monnaie qui ait cours dans cet empire, toute autre y est absolument proscrite : c'est une espèce de métal blanc de la

largeur environ de nos liards, avec un petit trou carré au milieu, par lequel s'introduit un fil servant à en lier plusieurs ensemble. Un ^{p2.173} certain nombre de caxies ainsi enfilés, forment des *candereens* et des *maces*. Mais quoique ces termes de candereen et de mace soient employés pour désigner telle quantité de caxies, il n'y a cependant dans le pays aucune monnaie qui en contienne la valeur spécifique ; ce sont des dénominations purement idéales comme celle de la *livre* en Europe.

On ne saurait bien comparer le caxie avec quelqu'une de nos monnaies anglaises, celle-là n'ayant pas une valeur parfaitement déterminée même dans le pays, où chaque province a son caxie particulier, qui n'a pas cours dans une autre. Par exemple, dans la province de Pékin, pour un dollar d'Espagne on reçoit en échange de cinq à six cent quatre-vingts caxies, suivant le poids du dollar, dont les Chinois s'assurent par le moyen d'un petit peson à l'instar des nôtres, et quelquefois avec des balances. Dans la province de Hoang-tchew, le dollar vaut entre sept cent et sept cent cinquante caxies. Le change éprouve ailleurs de plus grandes variations.

Je ne terminerai pas cet ouvrage sans payer un tribut d'admiration et de respect au sage et bienfaisant empereur de la Chine qui, du ^{p2.174} trône où il règne depuis près de 60 ans, n'a pas cessé un instant, d'après la voix publique, de veiller et d'ajouter au bonheur de plus de deux cents millions d'hommes qui vivent sous son empire. Pour donner une idée de sa justice et de sa bonté envers tout le monde, je citerai une anecdote qui m'a souvent été racontée dans le pays.

Un marchand de la ville de Nankin avait acquis, par son industrie et son travail, une fortune considérable. Le vice-roi, dont elle tentait la cupidité, forma le projet de la confisquer à son profit, bien entendu, sous le prétexte qu'elle avait été faite trop rapidement. Le marchand en fut informé. Père d'une nombreuse famille, il crut n'avoir rien de mieux à faire, pour échapper aux poursuites de l'avarice, que de partager son bien entre ses enfants, et de tenir d'eux son sort.

Mais l'esprit d'injustice, soutenu par le pouvoir, ne se détourne pas aisément du sentier du crime. Le vice-roi envoya les enfants à l'armée, confisqua leur propriété, et réduisit par là le père à demander l'aumône. En vain l'infortuné chercha-t-il à l'attendrir par ses prières et ses larmes, ce barbare officier, cet infâme mandataire d'un souverain bienfaisant, ^{p2.175} dédaigna d'accorder le moindre secours au malheureux qu'il avait dépouillé. À la fin le marchand, réduit au dernier désespoir, se détermina à aller se jeter aux pieds de l'empereur pour obtenir justice, ou expirer devant lui.

Il se mit donc en route pour Pékin, mendiant son pain le long du chemin. Après avoir surmonté tous les obstacles de ce long et pénible voyage, il arrive dans la capitale de l'empire. Son premier soin fut de rédiger une pétition qui contenait l'exposé fidèle de l'injustice qu'il avait éprouvée. Il se rendit ensuite dans l'une des cours extérieures du palais, par laquelle l'empereur devait passer pour se rendre au conseil. La pauvreté de ses habits pensa faire échouer son entreprise, et les mandarins qui accompagnaient l'empereur, voulaient même le chasser de force, lorsque l'attention du prince fut attirée par le bruit provenant de la résistance de ce pauvre homme, qui tenait dans ce moment sa pétition à la main, et s'efforçait de la lire haut. À la vue de ce papier, l'empereur donna ordre de le lui apporter dans son palanquin, et après en avoir pris lecture, il fit signe au pétitionnaire de le suivre.

Le vice-roi de Nankin, par un hasard heureux, se trouvait de service à la cour, et ^{p2.176} assistait au conseil. L'empereur lui ordonna de prendre communication de la plainte du marchand, et lui demanda ensuite ce qu'il avait à dire pour sa justification. Mais celui-ci, qui ne s'attendait pas à la révélation de son crime, demeura interdit. L'empereur alors, adressant la parole à son conseil assemblé, lui fit un exposé circonstancié de la conduite du vice-roi, et finit par ordonner qu'on lui apportât sur-le-champ, à la pointe d'un sabre, la tête de ce ministre prévaricateur ; ce qui fut exécuté dans la minute. L'empereur se retourna alors vers le pauvre vieillard, qui était tombé à ses pieds d'étonnement et de reconnaissance, et lui dit :

— Envisage bien cette tête toute sanglante, ce monument terrible de la vengeance des lois outragées. Je te nomme vice-roi de la province de Nankin. Que le sort de ton prédécesseur soit pour toi une leçon de probité, de justice et de modération !

@